LES SEPT PENDUS

LA VIE D'UN POPE

DU MÊME AUTEUR

(Traduction de Serge Persky).

Le Gouffre (Perrin et Cie) . . . . 1 vol.
L'Épouvante, traduit en collaboration avec
T. de Wyzewa (Perrin et Cie). . . . . . . 1 —
Le Rire Rouge (F. Juven) . . . . 1 —
Nouvelles (Éditions du *Monde Illustré*) . . 1 —

IL A ÉTÉ TIRÉ DU PRÉSENT OUVRAGE
cinq exemplaires numérotés sur papier de Hollande.

LÉONID ANDRÉIEF

LES SEPT PENDUS

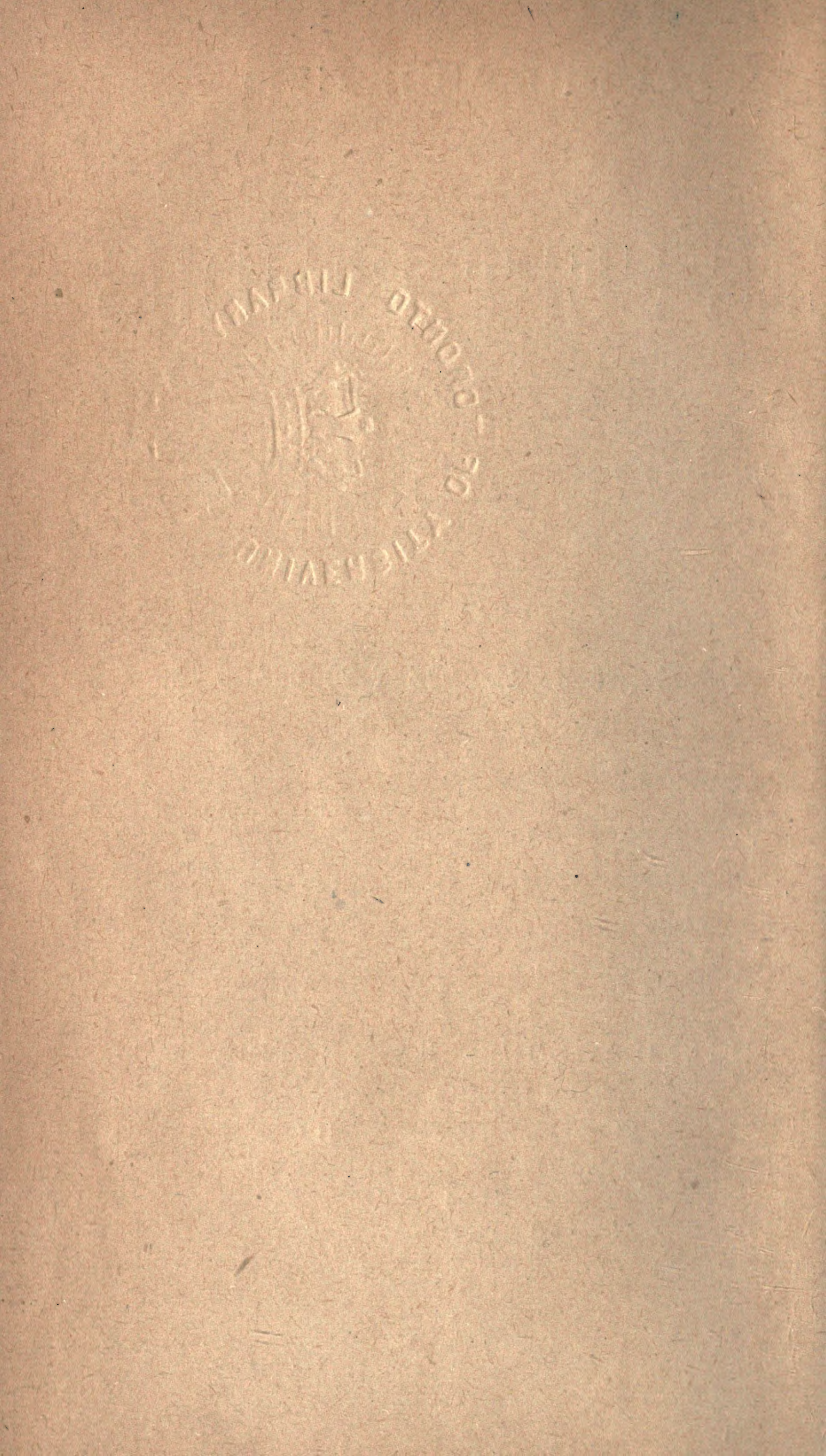
LA VIE D'UN POPE

TRADUIT DU RUSSE PAR

SERGE PERSKY et ALBERT TOUCHARD

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1911



AVANT-PROPOS

Léonid Andréief est trop connu du public intellectuel français pour qu'il soit nécessaire de le lui présenter longuement.

Sa vie a été celle de la plupart des écrivains russes contemporains. Pauvre, il a lutté, non sans courage, pour assurer son existence. Sa jeunesse d'étudiant laborieux connut les tourments de la misère, dont le moindre n'est pas le désespoir profond qu'elle engendre invariablement chez les sensitifs et les cérébraux.

De même que Gorky, Andréief ne put tenir à ces premières infortunes. En janvier 1894, il se tira un coup de revolver qui n'eut pas heureusement de suites fâcheuses.

« J'en fus puni seulement, écrit-il, par une pénitence religieuse que m'imposa l'autorité et par une maladie de cœur peu dangereuse, quoique opiniâtre. »

Trois ans plus tard, il obtint son diplôme d'avocat et s'inscrivit au barreau de Moscou. Mais, « faute de temps » (il travaillait activement à faire les comptes rendus judiciaires pour un journal), il ne put se créer une clientèle. Enfin, après quelques essais infructueux, il publia dans une importante revue pétersbourgeoise quelques nouvelles impressionnantes qui imposèrent son nom à l'attention des lettrés. Et dès lors, il se voua entièrement à la littérature.

*
* *

Avec Gorky, dont il est non seulement l'émule mais encore le compagnon de luttes, Léonid Andréief peut être considéré aujourd'hui comme l'un des maîtres du roman russe contemporain. Écrivain profond, poète de l'épouvante et du mystère, il excelle surtout à découvrir les mobiles secrets qui gouvernent les actions humaines. Dans toutes ses œuvres, sa maîtrise éclate principalement aux pages de pure analyse psychologique. Et comme celles-ci sont nombreuses, certains de ses ouvrages paraissent être moins des tableaux de la vie quotidienne que des études pénétrantes de « cas » curieux et extraordinaires.

Quant à ses personnages, ils rappellent à la fois ceux de Tchékof et de Dostoïevski. La plupart sont des anormaux, des maniaques, des êtres blessés à mort par les coups du destin, chez lesquels l'intelligence n'arrive pas à suppléer la volonté défaillante. S'ils luttent, c'est sans espoir de

vaincre. Résignés d'avance à leur défaite, ils sentent qu'une fatalité invincible ordonne de leur pauvre vie. Et de leurs agitations stériles, de leurs efforts désespérés et vains naît un pathétique intense qui s'égale parfois à celui des tragiques grecs.

*
* *

Les deux nouvelles qui composent ce volume ont rencontré en Russie un succès retentissant.

Au lendemain des exécutions de Kerson et de Varsovie, Léonid Andréief écrivit la première : Les Sept Pendus. *A cette époque, la Révolution russe battait son plein. Bravant l'exil et la mort, la jeunesse révolutionnaire poursuivait son œuvre d'affranchissement. Ministres, fonctionnaires, policiers tombaient journellement sous ses coups. De son côté, le gouvernement, impuis-*

sant à comprimer le terrorisme, cherchait à le décimer en faisant pendre ou passer par les armes des milliers de séditieux.

Illustration fidèle de ces épisodes sanglants, la nouvelle Les Sept Pendus *soulèvera dans la conscience du lecteur un cri d'horreur et de pitié.*

* * *

Dans les pages intitulées : La Vie d'un Pope, *Andréief a voulu nous montrer la perturbation du sentiment religieux chez un prêtre campagnard, à l'âme ardente et forte, mais que son isolement accable.*

Vassili Fiveisky est un des héros d'Andréief sur qui pèse le plus lourdement le fatum *antique. Dès sa jeunesse, il a porté un pesant fardeau de peines et de misère. Devenu prêtre, époux et père, il a connu*

que le sort implacable n'avait pas désarmé. Coup sur coup, il perd son premier-né et la compagne de sa vie. Ces douloureuses épreuves font chanceler la foi du prêtre en même temps qu'elles aliènent peu à peu sa raison. Et un frisson d'épouvante nous transit quand nous voyons le malheureux vieillard s'acheminer vers la folie et la mort.

On remarquera que cette nouvelle, de même que la précédente, s'alimente à la vie réelle à laquelle nous sommes mêlés. La part du rêve y est à peu près nulle. Au contraire d'Edgar Poë dont l'influence sur Andréief est pourtant manifeste, l'auteur de La Vie d'un Pope *fait toujours œuvre d'observateur et de peintre. Et s'il est vrai que, chez le romancier russe comme chez le conteur américain, la sensation de terreur qui se dégage de ses récits pénètre non seulement l'âme de ses héros, mais jusqu'aux descriptions de la nature, en*

revanche, jamais Andréief ne rompt les liens qui l'unissent à la réalité pour vagabonder dans un monde chimérique. Ses héros, quelque anormaux qu'ils soient, sont des êtres bien vivants, pris et observés dans le milieu qui leur est propre et dont l'existence banale, bien que tourmentée, se termine par une mort banale.

Ce réalisme, cet amour passionné de la vérité font la force des œuvres d'Andréief.

SERGE PERSKY.

LES SEPT PENDUS

I

« A UNE HEURE DE L'APRÈS-MIDI, EXCELLENCE ! »

Comme le ministre était un homme très gros, prédisposé à l'apoplexie, et qu'il fallait lui épargner toute émotion dangereuse, on prit de minutieuses précautions pour l'avertir qu'un grave attentat était projeté contre lui. Lorsqu'on vit qu'il accueillait la nouvelle avec calme, on lui communiqua les détails : l'attentat devait avoir lieu le lendemain au moment où Son Excellence quitterait la maison pour aller au rapport. Quelques terroristes, munis de revolvers et de bombes, qu'un agent provocateur avait dénoncés et qui se trouvaient maintenant sous la surveil-

lance de la police, se rassembleraient à une heure de l'après-midi près du perron, et attendraient la sortie du ministre. C'est là que les criminels seraient arrêtés.

— Pardon! interrompit le ministre surpris. Comment savent-ils que j'irai présenter mon rapport à une heure de l'après-midi, alors que je n'en suis informé moi-même que depuis deux jours?

Le commandant du corps de défense eut un vague geste d'ignorance :

— A une heure de l'après-midi, Excellence!

Étonné et en même temps satisfait de l'habileté avec laquelle la police avait conduit l'affaire, le ministre hocha la tête ; un sourire dédaigneux parut sur ses grosses lèvres cramoisies; il fit rapidement tous les préparatifs nécessaires pour aller passer la nuit dans un autre palais, afin de ne gêner en rien les policiers.

Tant que les lumières brillèrent dans cette nouvelle résidence, tant que ses familiers lui exprimèrent leur indignation et s'agitèrent

autour de lui, le ministre éprouva un sentiment d'excitation agréable. Il lui semblait qu'on venait de lui donner ou qu'on allait lui donner une grande récompense inattendue. Mais les amis partirent, les lumières furent éteintes. La clarté intermittente et fantastique des lampes à arc de la rue frappa le plafond et les murs, pénétrant au travers des hautes fenêtres — symbole de la fragilité de tous les verrous, de tous les murs, de toutes les surveillances. Alors, dans le silence et la solitude d'une chambre étrangère, le dignitaire fut envahi d'une terreur indicible.

Il avait une maladie de reins. Chaque émotion violente provoquait l'enflure du visage, des pieds et des mains et le faisait paraître plus lourd, plus massif. Maintenant, pareil à un tas de chair bouffie pesant sur les ressorts du lit, il sentait, avec l'angoisse des gens malades, son visage se gonfler et devenir comme étranger à son corps. Sa pensée revenait obstinément au sort cruel que ses ennemis lui préparaient. Il évoqua

l'un après l'autre les attentats récents, où des bombes avaient été lancées contre des personnes aussi nobles que lui et même plus titrées ; les engins déchiraient les corps en mille lambeaux, projetaient les cerveaux contre d'ignobles murs de briques et arrachaient les dents des mâchoires. Et à ces souvenirs, il lui semblait que son corps malade éprouvait déjà l'effet de l'explosion. Il se représenta ses bras détachés des épaules, ses dents cassées, son cerveau écrasé. Allongées dans le lit, ses jambes s'engourdissaient, immobiles, les pieds en l'air, comme ceux d'un mort. Il respira bruyamment, toussa, pour ne ressembler en rien à un cadavre ; il remua, pour entendre le bruit des ressorts métalliques, les froissements de la couverture de soie. Et pour se prouver qu'il était tout à fait vivant, il prononça d'une voix forte et nette :

— Braves bougres ! Braves bougres !

Ceux qu'il louait ainsi, c'étaient les agents de police, les gendarmes, les soldats, tous ceux qui protégeaient sa vie et avaient pré-

venu l'attentat. Mais il avait beau remuer, s'exclamer, sourire de l'échec des terroristes, il ne pouvait se persuader qu'il était sauvé. Il croyait sentir au contraire que la mort, dont il était menacé, était déjà présente et qu'elle se tiendrait auprès de lui jusqu'à ce que les assassins eussent été saisis, dépouillés de leurs engins et jetés dans une prison sûre. Il l'apercevait dans un angle de la pièce, droite et immobile, pareille à un soldat obéissant placé en sentinelle de par une volonté inconnue.

« A une heure de l'après-midi, Excellence ! » Cette phrase revenait, prononcée sur tous les tons : tantôt joyeuse et ironique, tantôt obstinée et stupide. On eût dit qu'une centaine de phonographes, placés dans la chambre, criaient l'un après l'autre, avec l'idiote application des machines :

« A une heure de l'après-midi, Excellence! »

Et cette « une heure de l'après-midi » du lendemain, qui, si peu de temps auparavant, ne se distinguait en rien des autres heures, cette heure avait pris une importance mena-

çante ; elle était sortie du cadran et commençait à vivre d'une vie distincte, en s'allongeant comme un immense rideau noir, qui partageait la vie en deux. Avant elle et après elle, nulle autre heure n'existait : elle seule, présomptueuse et obsédante, avait droit à une vie particulière.

En grinçant des dents, le ministre se souleva dans son lit et s'assit. Il lui était positivement impossible de dormir.

Avec une netteté terrifiante, en serrant contre sa figure ses mains boursouflées, il se représenta comment il se serait levé le lendemain, s'il n'avait rien su. Il aurait pris son café, il se serait habillé dans le vestibule ; et ni lui, ni le suisse qui lui aurait passé sa pelisse, ni le valet de chambre qui lui aurait servi le café n'auraient compris l'inutilité de pareils soins... Le suisse aurait ouvert la porte... Oui, ce bon suisse prévenant, aux yeux bleus, au regard franc, aux nombreuses décorations militaires, c'est lui qui aurait ouvert de ses propres mains la porte terrible.

— Ah! fit tout à coup le ministre à haute voix, et lentement il enleva les mains de son visage. En regardant dans l'ombre, bien loin devant lui, d'un regard fixe et attentif, il tendit la main pour tourner le bouton de la lampe. Puis, il se leva et, pieds nus, fit le tour de la chambre étrangère, inconnue de lui; trouvant un autre bouton, il le tourna aussi. La pièce devint claire et agréable; seuls, le lit en désordre, la couverture tombée, indiquaient une terreur qui n'avait pas encore complètement disparu.

Vêtu d'une chemise de nuit, la barbe embroussaillée, le regard irrité, le ministre ressemblait à tous les vieillards tourmentés par l'asthme et l'insomnie. On eût dit que la mort, préparée pour lui par d'autres, l'avait dénudé, arraché au luxe dont il était entouré. Sans s'habiller, il se jeta dans un fauteuil; ses yeux errèrent au plafond.

— Imbéciles! cria-t-il d'un ton méprisant et convaincu.

Ce mot s'adressait aux policiers que, l'instant d'avant, il avait qualifiés de « braves

bougres » et qui, par excès de zèle, lui avaient fait part de tous les détails de l'attentat projeté.

— Évidemment, raisonnait-il, j'ai peur maintenant parce qu'on m'a averti. Mais si je n'avais rien su, j'aurais tranquillement pris mon café. Et ensuite, évidemment, cette mort... Mais ai-je donc, en vérité, si peur de la mort? J'ai les reins malades, je dois en mourir un jour, pourtant je n'ai pas peur, parce que je ne sais rien. Et ces imbéciles me disent: « A une heure de l'après-midi, Excellence! » Ils ont pensé que j'en serais heureux!... Au lieu de cela, la mort est venue se placer dans le coin et elle ne s'en va plus! Elle ne s'en va pas, parce que c'est ma pensée! Ce n'est pas mourir qui est terrible, c'est de savoir qu'on va mourir. Il serait tout à fait impossible à l'homme de vivre s'il connaissait l'heure et le jour de sa mort avec une certitude absolue. Et ces idiots qui me préviennent : « A une heure de l'après-midi, Excellence! »

Récemment, il avait été malade, et les

médecins lui avaient dit qu'il allait mourir, qu'il devait prendre ses dernières dispositions. Il ne les avait pas crus; et en effet, il était resté en vie. Dans sa jeunesse, il lui était arrivé de perdre pied; résolu d'en finir avec l'existence, il avait chargé son revolver, écrit des lettres et fixé l'heure de son suicide; puis, au dernier moment, il avait réfléchi. Car toujours, à l'instant suprême, une circonstance inattendue peut se produire; aucun homme, par conséquent, ne peut savoir quand il mourra.

« A une heure de l'après-midi, Excellence! » lui avaient dit ces aimables crétins. On l'en avait informé seulement parce que sa mort était conjurée; or, il était terrifié rien qu'en apprenant l'heure où elle eût été possible. Certes, il savait bien qu'on le tuerait une fois ou l'autre, mais ce ne serait pas demain... ce ne serait sûrement pas demain; il pouvait dormir tranquille, comme un être immortel. Les imbéciles! ils ne soupçonnaient pas quel gouffre ils avaient creusé en disant, avec une stupide amabilité : « A

une heure de l'après-midi, Excellence! »

Le cœur soudain traversé d'une angoisse aiguë, le ministre comprit qu'il n'aurait ni sommeil, ni repos, ni joie, tant que cette heure maudite, noire, et comme en dehors des jours, ne serait pas écoulée. Elle suffisait pour anéantir la lumière et envelopper l'homme dans les ténèbres opaques de la peur. Une fois réveillée, la peur de la mort se répandait de fibre en fibre, s'infiltrait dans les os, suait par tous les pores.

Le ministre ne pensait déjà plus aux assassins de demain : ils avaient disparu, égarés dans la foule des choses néfastes qui entouraient sa vie. Il craignait l'inattendu, l'inévitable : une attaque d'apoplexie, une déchirure du cœur, la rupture d'une petite artère qui, soudain, ne pourrait résister à l'afflux du sang et sauterait comme un gant trop juste sur des doigts enflés.

Son cou gros et court lui faisait peur; il n'osait regarder ses doigts enflés, pleins d'une humeur fatale. L'instant d'avant, dans l'obscurité, il avait dû remuer pour ne pas

ressembler à un mort ; et voici que maintenant, sous cette lumière vive, froide, hostile, effrayante, il lui semblait horrible, impossible même de se mouvoir pour allumer une cigarette ou sonner un domestique. Ses nerfs se tendaient. Les yeux rouges et convulsés, la tète en feu, il étouffait.

Soudain, dans l'obscurité de la maison endormie, parmi la poussière et les toiles d'araignée, la sonnette électrique s'anima sous le plafond. La petite langue métallique frappait de saccades pressées le bord de la clochette sonore. Elle se tut, puis tinta de nouveau en un bruit continu et terrifiant.

On accourut. Çà et là, des lampes s'allumèrent aux murs et aux lustres; il y en avait trop peu pour que la clarté fût intense, mais assez pour faire apparaître les ombres. Elles se montrèrent partout : elles se dressèrent dans les angles et s'allongèrent contre le plafond, s'accrochant à toutes les saillies, courant le long des murs. Il était difficile de comprendre où se trouvaient auparavant toutes ces ombres taciturnes, monstrueuses

et innombrables, âmes muettes de choses muettes.

Une voix épaisse et tremblante disait on ne sait quoi. Puis on téléphona au médecin : le ministre se trouvait mal. On fit aussi venir l'épouse de Son Excellence.

II

A LA PEINE DE MORT PAR PENDAISON

Les prévisions de la police se réalisèrent. Quatre terroristes, trois hommes et une femme, porteurs de bombes, de revolvers et de machines infernales, furent pris devant le perron de la résidence ; on arrêta un cinquième complice à son domicile, où les engins avaient été fabriqués et le complot tramé. On trouva là une grande quantité de dynamite, d'armes. Ils étaient tous très jeunes; l'aîné des hommes avait vingt sept ans, la plus jeune des femmes dix-neuf. On les jugea dans la forteresse où ils avaient été emprisonnés après leur arrestation; on les jugea

rapidement, à huis clos, comme on le faisait à cette époque impitoyable.

Devant le tribunal, tous les cinq furent paisibles, mais sérieux et pensifs : leur mépris pour les juges était si grand qu'ils ne voulurent pas souligner leur hardiesse par un sourire inutile ou une gaîté feinte. Ils furent juste assez tranquilles pour protéger leur âme et sa grande ombre d'agonie contre les regards étrangers et malveillants. Parfois ils refusaient de répondre aux questions, parfois ils répondaient simplement, brièvement, nettement, comme s'ils eussent parlé à des statisticiens désireux de compléter des tableaux de chiffres et non pas à des juges. Trois d'entre eux, une femme et deux hommes, donnèrent leur véritable nom ; les deux autres refusèrent de faire connaître leur identité. Ils manifestèrent pour tout ce qui se passa cette curiosité lointaine et atténuée propre aux gens gravement malades ou possédés par une seule idée toute-puissante. Ils jetaient des coups d'œil rapides, saisissaient au vol une parole intéressante et se

remettaient à penser, en reprenant à l'endroit même où la pensée s'était arrêtée.

L'accusé placé le plus près des juges avait déclaré se nommer Serge Golovine, ancien officier, fils d'un colonel en retraite. Il était tout jeune, large d'épaules, et si robuste que ni la prison ni l'attente de la mort certaine n'avaient pu ternir la coloration de ses joues, et altérer l'expression de naïveté heureuse de ses yeux bleus. Tant que durèrent les débats, il tourmenta sa barbe blonde embroussaillée, dont il n'avait pas encore l'habitude, et regarda fixement la fenêtre, en fronçant les paupières.

On était à la fin de l'hiver, à l'époque où, parmi des tourmentes de neige et des journées de froid morne, le printemps proche envoie parfois, en précurseur, un jour lumineux et tiède, ou même une seule heure, mais si passionnément jeune et étincelante que les moineaux de la rue deviennent fous de joie et que les hommes semblent enivrés. A travers la fenêtre d'en haut, sale encore de la poussière de l'été précédent, on

2.

voyait un ciel très bizarre et très beau : au premier coup d'œil, il semblait d'un gris laiteux et trouble ; puis, à le regarder mieux, il apparaissait avec des taches d'azur d'un bleu de plus en plus profond, pur et infini. Et parce qu'il ne se dévoilait pas brusquement, mais se drapait pudiquement dans le voile transparent des nuages, il devenait cher, telle une fiancée. Serge Golovine regardait le ciel, tiraillait sa moustache, clignait tantôt l'un, tantôt l'autre de ses yeux aux longs cils touffus et réfléchissait profondément on ne sait à quoi. Une fois même, il agita vivement ses doigts ; une expression de joie naïve parut sur son visage ; mais il regarda autour de lui et sa joie s'éteignit comme un tison sur lequel on a posé le pied. Presque instantanément, presque sans transition, la rougeur des joues fit place à une blancheur cadavérique ; un fin cheveu arraché avec douleur fut serré comme dans un étau par les doigts aux extrémités exsangues. Mais la joie de la vie et du printemps était encore plus forte. Quelques

minutes plus tard, le jeune visage avait repris son expression naïve et se tournait vers le ciel printanier.

C'est vers le ciel aussi que regardait une jeune fille inconnue, surnommée Moussia. Elle était plus jeune que Golovine, mais semblait être son aînée par sa gravité, le sérieux de ses yeux loyaux et fiers. Seuls, le cou délicat et les bras minces décelaient ce quelque chose d'insaisissable, qui est la jeunesse elle-même et qui résonnait si distinctement dans sa voix pure, harmonieuse, pareille à un instrument de prix et d'un accord parfait dans chaque mot. Moussia était très pâle, de cette blancheur passionnée, particulière à ceux qui brûlent d'un feu intérieur, radieux et puissant. Elle ne remuait presque pas ; de temps à autre seulement, d'un geste à peine visible, elle tâtait, au troisième doigt de la main droite, une trace profonde, la trace d'une bague récemment enlevée. Elle regardait le ciel avec calme et indifférence, simplement parce que tout, dans cette salle banale et malpropre, lui était

hostile et semblait scruter son regard. Ce coin de ciel bleu était la seule chose pure et vraie qu'elle pût regarder avec confiance.

Les juges avaient pitié de Serge Golovine et haïssaient Moussia.

Le voisin de Moussia, immobile aussi, dans une pose un peu affectée, les mains croisées entre les genoux, était un inconnu surnommé Werner. Si l'on peut verrouiller un visage comme une lourde porte, l'inconnu avait verrouillé le sien comme une porte de fer. Il fixait obstinément le plancher et il était impossible de savoir s'il était calme ou profondément ému, s'il pensait à quelque chose ou écoutait les dépositions des agents de police. Sa taille était peu élevée, et ses traits étaient fins et nobles. Il donnait l'impression d'une force immense et calme, d'une vaillance froide et insolente. La politesse même avec laquelle il fournissait des réponses claires et brèves semblait dangereuse sur ses lèvres. Si la capote du prisonnier paraissait être un accoutrement ridicule sur le dos des autres prévenus, par

contre, on ne la voyait même pas sur lui, tant l'habit était étranger à l'homme. Bien que Werner n'eût été armé que d'un mauvais revolver, alors que les autres portaient des bombes et des machines infernales, les juges le considéraient comme le chef et le traitaient avec un certain respect.

La terreur insupportable de la mort et le désir désespéré de réprimer cette peur, de la dissimuler aux juges, partageaient l'âme de son voisin, Vassili Kachirine. Dès le matin, depuis que les prisonniers avaient été conduits au tribunal, il étouffait sous les battements précipités de son cœur. Des gouttes de sueur apparaissaient sans cesse sur son front ; ses mains étaient également moites et froides ; collée au corps, sa chemise humide et glacée gênait ses mouvements. Par un effort de volonté surhumain, il obligeait ses doigts à ne pas trembler, sa voix à être ferme et mesurée, son regard tranquille. Il ne voyait rien autour de lui ; le bruit des voix lui parvenait comme au travers d'un brouillard, et c'est dans un brouillard aussi

qu'il se raidissait en un effort désespéré pour répondre avec fermeté, à haute voix. Mais dès qu'il avait parlé, il oubliait la question, aussi bien que ses propres phrases ; et de nouveau la lutte recommençait, muette, terrible. Déjà, la mort le marquait d'une empreinte si évidente que les juges évitaient de le regarder. Il était aussi difficile de déterminer son âge que celui d'un cadavre en voie de décomposition. D'après ses papiers, il n'avait que vingt-trois ans. Une ou deux fois, Werner lui toucha doucement le genou, et chaque fois, il répondit brièvement :

— Ce n'est rien.

Le moment le plus dur pour lui fut celui-ci où il éprouva soudain une envie irrésistible de crier sans paroles, comme une bête traquée. Alors, il poussa légèrement Werner ; sans lever les yeux, celui-ci répondit à voix basse :

— Ce n'est rien, Vassia. Ce sera bientôt fini !

Consumée par l'inquiétude, Tania Kovaltchouk, la cinquième terroriste, couvait ses

camarades d'un regard maternel. Elle était encore très jeune ; ses joues semblaient aussi colorées que celles de Serge Golovine, et cependant elle semblait être la mère de tous les accusés, tant son regard et son sourire étaient pleins d'anxiété tendre, d'amour infini. La marche du procès ne l'intéressait pas. Elle écoutait ses camarades, préoccupée seulement de savoir si leur voix tremblait, s'ils avaient peur, s'il fallait leur donner des soins.

Mais elle ne pouvait regarder Vassili ; son angoisse était trop forte ; elle se contentait de faire craquer ses doigts potelés ; elle admirait avec fierté et respect Moussia et Werner ; son visage alors prenait une expression grave et sérieuse ; sans cesse, elle tâchait d'attirer les regards de Serge Golovine par son sourire.

« Le cher camarade, il regarde au ciel. Regarde, regarde ! » pensa-t-elle en voyant où il dirigeait les yeux.

« Et Vassia ? Mon Dieu ! Mon Dieu !... Que faire pour le réconforter ? Si je lui parle,

ce sera pire peut-être ; s'il allait se mettre à pleurer ? »

Comme un étang paisible reflète tous les nuages errants, son aimable et clair visage reflétait tous les sentiments, toutes les pensées, si fugaces fussent-elles, de ses quatre camarades. Elle oubliait qu'on la jugeait aussi et qu'elle serait pendue ; son indifférence à cet égard était absolue. C'était chez elle qu'on avait trouvé un dépôt de bombes et de dynamite ; quelque bizarre que cela parût, elle avait accueilli la police à coups de feu et blessé un agent à la tête.

Le jugement prit fin vers huit heures, alors que le jour commençait à baisser. Peu à peu, aux yeux de Serge et de Moussia, le ciel bleu s'éteignit ; sans rougir, sans sourire, doucement comme aux soirs d'été, il se troubla, devint grisâtre, froid et hivernal. Golovine poussa un soupir, s'étira, leva les yeux vers la fenêtre, où l'obscurité glaciale de la nuit se montrait déjà ; toujours en tiraillant sa barbe, il se mit à examiner les juges, les soldats, leurs armes, il échangea un sourire

avec Tania Kovaltchouk. Quant à Moussia, lorsque le ciel se fut éteint, elle dirigea son regard, sans l'abaisser à terre, vers un angle où une toile d'araignée se balançait doucement sous l'invisible souffle d'air chaud venu du calorifère, et elle resta ainsi jusqu'à ce que la sentence fût prononcée.

Après le verdict, les condamnés prirent congé de leurs défenseurs, en évitant les regards déconcertés, apitoyés et confus de ces derniers ; puis, un instant, ils se groupèrent près de la porte et échangèrent de courtes phrases.

— Ce n'est rien, Vassia ! Tout sera bientôt fini ! dit Werner.

— Mais je n'ai rien, frère ! répondit Kachirine, d'une voix forte, calme et comme joyeuse. En effet, son visage s'était légèrement coloré et ne ressemblait plus à celui d'un cadavre.

— Que le diable les emporte ! ils nous pendront tout de même ! jura naïvement Golovine.

— Il fallait s'y attendre ! répondit Werner sans se troubler.

— Demain, le jugement définitif sera rendu et on nous mettra dans la même cellule, dit Tania, pour consoler ses camarades. Nous resterons ensemble jusqu'à l'exécution.

Moussia, en silence, se remit en marche d'un air résolu.

III

« IL NE FAUT PAS ME PENDRE... »

Quinze jours avant l'affaire des terroristes, la même cour martiale, mais composée autrement, avait jugé et condamné à mort par pendaison Ivan Ianson, paysan.

Ivan Ianson s'était loué comme ouvrier agricole chez un fermier aisé et ne se distinguait en rien des autres pauvres diables de sa classe. Il était natif de Wesenberg, en Esthonie ; depuis quelques années, il s'avançait peu à peu vers la capitale, en passant d'une ferme à l'autre. Il savait très mal le russe. Comme son patron était un Russe, du nom de Lazaref, et qu'aucun de ses com-

patriotes n'habitait dans le voisinage, Ianson resta presque deux ans sans parler. Il gardait le silence avec les bêtes comme avec les gens. Il menait le cheval à l'abreuvoir et l'attelait sans lui parler, en tournant autour de lui paresseusement, à petits pas hésitants. Quand le cheval se mettait à ruer, Ianson le frappait cruellement, sans mot dire, de son énorme fouet. La boisson transformait en furie son entêtement froid et méchant. Alors le sifflement du fouet scandé de trépignements douloureux des sabots sur les planches du hangar parvenaient jusqu'à la ferme. Pour le punir de torturer le cheval, le patron battit Ianson, mais ne parvenant pas à le corriger, il renonça à le frapper.

Une fois ou deux par mois, Ianson s'enivrait, particulièrement quand il conduisait son patron à la gare. Une fois celui-ci en wagon, Ianson s'éloignait d'une demi-verste et attendait que le train fût parti.

Puis il retournait à la gare et s'enivrait au buffet. Il revenait à la ferme au grand galop, rouant de coups la malheureuse rosse,

lâchant les rênes, chantant, criant, en esthonien, des phrases incompréhensibles. Parfois silencieux, les dents serrées, envahi par un tourbillon de fureur, de souffrance et d'enthousiasme indicibles, il allait dans sa course folle comme un aveugle : sans prendre garde aux passants, il s'élançait à une allure insensée qu'il ne ralentissait ni aux tournants, ni aux descentes.

Son maître avait songé à le renvoyer ; mais Ianson ne demandait pas de gros gages et ses camarades ne valaient pas mieux que lui.

Un jour, il reçut une lettre écrite en esthonien. Comme il ne savait ni lire, ni écrire, et que personne dans son entourage ne connaissait cette langue, Ianson jeta la lettre au fumier avec une indifférence sauvage. Il essaya aussi de faire la cour à la fille de ferme, ayant probablement besoin d'une femme ; elle le repoussa, car il était petit et chétif, couvert de taches de rousseur, hideux, et il cessa aussitôt de s'occuper d'elle.

Mais s'il parlait peu, Ianson écoutait sans

cesse. Il écoutait les champs mornes et désolés, où des monticules de fumier gelé ressemblaient à une série de petites tombes couvertes de neige; il écoutait le lointain bleuâtre et limpide, les poteaux télégraphiques sonores. Lui seul savait ce que disent les champs et les poteaux du télégraphe. Il écoutait aussi les conversations des hommes, les récits de meurtres, de pillages, d'incendies.

Une fois, pendant la nuit, au hameau, la petite cloche du temple tinta, faible et lamentable; des flammes s'élevaient. Des malfaiteurs, venus on ne sait d'où, pillaient la ferme voisine. Ils tuèrent le maître et sa femme et mirent le feu à la maison. L'inquiétude naquit dans la ferme où vivait Ianson : jour et nuit, les chiens étaient lâchés; le maître laissait un fusil à portée de son lit. Il voulut aussi donner une arme à Ianson, mais celui-ci, après avoir examiné le fusil, hocha la tête et refusa de le prendre. Le maître ne comprit pas que Ianson avait plus de confiance en l'efficacité de son cou-

teau finnois qu'en ce vieux et bon fusil.

— Votre machine me tuerait moi-même! dit-il.

— Tu n'es qu'un imbécile, Ivan !

Et ce même Ivan Ianson, qui se méfiait d'un fusil, perpétra, un soir d'hiver, alors que l'autre ouvrier s'était rendu à la gare, un triple forfait, avec une simplicité étonnante. Après avoir enfermé la servante dans la cuisine, il s'approcha du maître, à pas de loup, et le frappa dans le dos à coups de couteau. Le patron tomba sans connaissance; sa femme se mit à crier et à courir dans la chambre. Les dents découvertes, le couteau à la main, Ianson commença à fouiller malles et tiroirs. Puis, comme s'il avait vu la femme du patron pour la première fois, il se jeta tout à coup sur elle pour la violer, bien que la pensée ne lui en fût jamais venue. Par bonheur, la femme fut la plus forte; non seulement elle résista, mais elle étrangla à demi Ianson, qui, au cours de la lutte, avait laissé choir son couteau. Sur ces entrefaites, le patron reprit ses sens

et la servante, enfonçant la porte de la cuisine, apparut. Ianson s'enfuit. On s'empara de lui une heure plus tard : accroupi dans un coin du hangar, il cherchait à mettre le feu à la ferme.

Quelques jours après cette tragédie, le fermier mourait. Ianson fut jugé et condamné à mort. Au tribunal, on eût dit qu'il ne comprenait pas le sens de ce qui se passait : il regardait sans curiosité la grande salle imposante et fourrait dans son nez un doigt recroquevillé. Ceux qui l'avaient vu le dimanche à l'église auraient seuls pu deviner qu'il avait fait un peu de toilette : il portait une cravate tricotée, d'un rouge sale ; par places, ses cheveux étaient lisses et foncés ; ailleurs, ils formaient des mèches claires et maigres, semblables à des fétus de paille dans un champ inculte et dévasté.

Lorsque le verdict : peine de mort par pendaison, fut prononcé, Ianson s'émut soudain. Il rougit violemment, se mit à dénouer et renouer sa cravate, comme si elle l'étouffait. Puis il agita les bras sans savoir pourquoi,

et déclara à l'un des juges, en désignant le président qui avait lu la sentence :

— *Elle* a dit qu'il fallait me pendre...

— Qui, « elle » ? demanda, d'une voix de basse profonde, le président.

Ianson montra le président du doigt et répondit, en le regardant en dessous, avec colère :

— Toi !

— Eh bien ?

De nouveau, Ianson tourna les yeux vers celui des juges, en qui il devinait un ami, et répéta :

— *Elle* a dit qu'il fallait me pendre. Il ne faut pas me pendre...

— Emmenez le condamné !

Mais Ianson eut encore le temps de répéter, d'un ton grave et convaincu :

— Il ne faut pas me pendre !

Et il avait l'air si stupide, avec son doigt étendu, avec son visage irrité auquel il essayait en vain de donner de la gravité, que le soldat de l'escorte, violant la consigne, lui dit à mi-voix en l'entraînant :

— Tu peux te vanter d'être un fameux imbécile !

— Il ne faut pas me pendre ! répéta obstinément Ianson.

On l'enferma de nouveau dans la cellule où il avait passé un mois et à laquelle il s'était habitué, comme il s'était accoutumé à tout : aux coups, à l'eau-de-vie, à la campagne déserte et neigeuse, parsemée de monticules arrondis, semblables à des tombes. Il éprouva même du plaisir à revoir son lit, sa fenêtre grillée, et à manger ce qu'on lui donna ; il n'avait rien pris depuis le matin. Certes, l'événement du tribunal était désagréable, mais il ne savait pas y penser. Il ne se représentait pas du tout ce qu'était la mort par pendaison.

— Eh bien, frère, te voilà pendu ! lui dit son geôlier, avec une bienveillance ironique.

— Et quand me pendra-t-on ? demanda Ianson, incrédule.

Le geôlier réfléchit :

— Ah ! attends, frère ! Il te faut des compagnons ; on ne se dérange pas pour un

seul, et surtout pour un bonhomme comme toi !

— Alors, quand ? insista Ianson.

Il n'était pas offensé de ce qu'on ne voulût pas prendre la peine de le pendre, lui tout seul ; il ne croyait pas à ce prétexte, persuadé qu'on ne différait la date de l'exécution que pour le gracier ensuite.

— Quand ? Quand ? reprit le gardien. Il ne s'agit pas de pendre un chien, qu'on entraîne derrière un hangar et qu'on expédie d'un seul coup ! Est-ce ça que tu voudrais, imbécile !

— Mais non, je ne veux pas ! repartit Ianson avec une grimace joyeuse. C'est *elle* qui a dit qu'il fallait me pendre, mais moi, je ne veux pas !

Et, pour la première fois de sa vie peut-être, il se mit à rire, d'un rire grinçant et stupide, mais terriblement gai. Il semblait qu'une oie se fût mise à crier. Étonné, le geôlier regarda Ianson, puis il fronça les sourcils : cette gaîté bête d'un homme qu'on devait exécuter insultait la prison, le sup-

plice lui-même et les rendait ridicules. Et il sembla au vieux gardien qui avait passé toute son existence en prison et considérait les lois de la geôle comme celles de la nature, que la prison et la vie tout entière étaient une sorte d'asile de fous dont lui, le surveillant, était le plus grand.

— Que le diable t'emporte ! fit-il en crachant à terre. Pourquoi montres-tu les dents? Tu n'es pas au cabaret ici !

— Et moi, je ne veux pas ! Ha ! ha ! ha !

Ianson riait toujours.

— Satan ! répliqua le surveillant, en faisant un signe de croix.

Pendant toute la soirée, Ianson fut calme, joyeux même. Il répétait sans se lasser : « Il ne faut pas me pendre », et cette phrase était si convaincante, si irréfutable qu'il n'avait à s'inquiéter de rien. Depuis longtemps, il avait oublié son crime ; parfois seulement, il regrettait de n'avoir pas réussi à violer la femme. Bientôt il n'y pensa plus.

Chaque matin, Ianson demandait quand il

serait pendu, et chaque matin, le gardien lui répondait avec colère :

— Tu as bien le temps !

Et il sortait vivement, avant que Ianson se mît à rire.

Grâce à cet échange de paroles invariables, Ianson se persuada que l'exécution n'aurait jamais lieu ; pendant des journées entières, il restait couché, en rêvant vaguement aux champs désolés et couverts de neige, au buffet de la gare et aussi à des choses plus lointaines et plus lumineuses. Comme il était bien nourri en prison, il prit de l'embonpoint.

— Elle m'aimerait maintenant, se disait-il, en pensant à la femme de son patron. Maintenant, je suis aussi gros que son mari.

Il n'avait qu'une seule envie : boire de l'eau-de-vie et courir follement les routes avec son cheval lancé au triple galop.

Lorsque les terroristes furent arrêtés, toute la prison l'apprit. Un jour, quand Ianson posa sa question coutumière, le surveillant lui répondit brusquement d'une voix irritée :

— Ce sera bientôt. Dans une semaine, je pense.

Ianson pâlit ; le regard de ses yeux vitreux devint si trouble qu'il semblait s'être complètement endormi. Il demanda :

— Tu plaisantes ?

— Naguère, tu ne pouvais pas attendre le moment ; aujourd'hui, tu dis que je plaisante. On ne tolère pas les plaisanteries, chez nous. C'est vous qui aimez les plaisanteries, nous autres, nous ne les supportons pas, répliqua le gardien avec dignité, en s'éloignant.

Lorsque le soir arriva, Ianson avait maigri. Sa peau plissée, redevenue lisse pendant quelques jours, s'était contractée en mille petites rides. Le regard s'était éteint ; les mouvements se faisaient avec lenteur, comme si chaque hochement de tête, chaque geste du bras, chaque pas eût été une entreprise difficile, qu'il fallait d'abord étudier à fond. La nuit, Ianson se coucha sur son lit de camp, mais ses yeux ne se fermèrent pas ; jusqu'au matin, ils restèrent ouverts.

— Ah ! ah ! fit le surveillant, en le voyant le lendemain.

Avec la satisfaction du savant qui vient de réussir une nouvelle expérience, il examina le condamné attentivement : maintenant, tout allait selon la règle. Satan était couvert de honte, la sainteté de la prison et du supplice était manifeste. Indulgent, plein de pitié sincère même, le vieillard demanda :

— Veux-tu voir quelqu'un ?

— Pourquoi ?

— Pour lui dire adieu... Ta mère, par exemple, ou ton frère...

— Il ne faut pas me pendre, déclara Ianson à voix basse, en jetant un coup d'œil oblique au geôlier, je ne veux pas !

Le surveillant le regarda, sans mot dire.

Ianson se calma un peu quand vint le soir. Le jour ressemblait tant aux autres jours, le ciel hivernal et nuageux brillait d'une manière si coutumière, si familier était le bruit de pas et de conversations résonnant dans le corridor, que Ianson cessa de croire à l'exécution. Naguère, il accueillait la nuit

avec calme comme l'heure à laquelle il fallait dormir. A présent, il avait conscience de son essence mystérieuse et menaçante. Pour ne pas croire à la mort, il faut voir et entendre autour de soi le mouvement coutumier de la vie : des pas, des voix, de la lumière. Maintenant, tout était extraordinaire pour lui ; ce silence, ces ténèbres semblaient être celles de la mort inévitable. Affolé, il gravissait la première marche du gibet.

Le jour, la nuit, lui apportaient des alternatives d'espoir et de crainte ; il en fut de même jusqu'au soir où il sentit, où il comprit que la mort viendrait dans trois jours, au moment où le soleil se lève.

Il n'avait jamais pensé à la mort ; pour lui, elle n'avait point de forme. Mais d'heure en heure, il sentait nettement qu'elle était entrée dans la cellule, qu'elle le cherchait en tâtonnant. Pour lui échapper, il se mit à courir.

La pièce était si petite que les angles semblaient repousser Ianson vers le centre. Il ne

pouvait se cacher nulle part. A plusieurs reprises, Ianson frappa les murailles, du torse; une fois, il heurta la porte. Il chancela, tomba le visage contre terre et sentit que la mort le saisissait. Collé au sol, la figure touchant l'asphalte sale et noir, Ianson se mit à hurler de terreur jusqu'à ce qu'on accourût. Lorsqu'on l'eût relevé, assis sur son lit et aspergé d'eau froide, il n'osa pas encore ouvrir les yeux. Il entr'ouvrait un œil, apercevait un angle vide et lumineux de la cellule, et recommençait à hurler.

Mais l'eau froide agissait. En outre, le gardien de service frappa paternellement Ianson sur la tête, à plusieurs reprises. Cette sensation de vie chassa la pensée de la mort. Ianson dormit profondément le restant de la nuit. Il dormit, couché sur le dos, la bouche ouverte, avec des ronflements sonores et prolongés. Entre les paupières mal jointes, apparaissait un œil blanchâtre, plat et mort, sans prunelle.

Ensuite, le jour, la nuit, les voix, les pas, tout devint pour lui une horreur continue

qui le plongeait dans un état d'étonnement sauvage. Ianson ne pensait à rien; il ne comptait même pas les heures; il était simplement en proie à une terreur muette devant cette contradiction, qui affolait son cerveau : aujourd'hui la vie, demain la mort. Il ne mangeait plus rien, il avait complètement cessé de dormir; les jambes croisées sous lui, craintif, il restait assis toute la nuit sur un tabouret ou bien il se promenait à pas furtifs dans sa cellule.

Les geôliers cessèrent de faire attention à lui.

— Il est devenu sourd; désormais il ne sentira plus rien jusqu'au moment de mourir, expliqua le vieux geôlier, en l'examinant de son regard expérimenté.

— Ivan, tu entends? Hé! Ivan!

— Il ne faut pas me pendre! répondit Ianson d'une voix blanche; sa mâchoire inférieure pendait.

— Si tu n'avais pas tué, on ne te pendrait pas, fit d'un ton réprobateur le geôlier en chef, un homme encore jeune, important et décoré.

— Pour voler, tu as tué ; et tu ne veux pas être pendu !

— Je ne veux pas ! répliqua Ianson.

— Au lieu de dire des bêtises, tu ferais mieux de disposer de ce que tu possèdes ; tu dois bien avoir quelque chose !

— Il n'a rien du tout ! Une chemise et des pantalons ! Et une casquette de fourrure !

Ce fut ainsi que le temps passa jusqu'au jeudi. Et le jeudi à minuit, un grand nombre de gens pénétrèrent dans la cellule de Ianson ; un monsieur avec des épaulettes de drap lui dit :

— Préparez-vous ! Il faut partir !

Toujours avec la même lenteur et la même indolence, Ianson se revêtit de ce qu'il possédait et noua autour de son cou la cravate sale. Tout en le regardant s'habiller, le monsieur aux épaulettes, qui fumait une cigarette, dit à l'un des assistants :

— Comme il fait chaud aujourd'hui ! C'est le printemps !

Les yeux de Ianson se fermèrent ; il s'as-

soupissait complètement. Le vieux gardien cria :

— Allons ! allons ! Dépêche-toi ! Tu dors !

Soudain, Ianson resta immobile.

— Il ne faut pas me pendre, dit-il avec indolence.

Il se mit à marcher avec soumission, en haussant les épaules. Dans la cour, il fut brusquement saisi par l'air humide et printanier ; le dégel avait commencé et des gouttes d'eau tombaient avec bruit, joyeuses et innombrables. Tandis que les gendarmes montaient dans la voiture sans lanterne en se courbant et en faisant cliqueter leur sabre, Ianson passait paresseusement le doigt sous son nez mouillé ou arrangeait sa cravate mal nouée.

IV

« NOUS, CEUX D'OREL... »

Dans la même session, la cour martiale qui avait jugé Ianson avait condamné à la peine capitale par pendaison Mikhaïl Goloubetz, surnommé Michka le Tzigane, paysan du gouvernement d'Orel, district d'Eletz. Le dernier crime dont on l'accusait, avec preuves à l'appui, était un pillage à main armée, suivi de l'assassinat de trois personnes. Quant à son passé, il était inconnu. De vagues indices permettaient de croire que le Tzigane avait pris part à toute une série d'autres meurtres. Avec une sincérité, une franchise absolues, il se qualifiait de brigand et accablait de son

ironie ceux qui, pour suivre la mode, s'appelaient pompeusement « expropriateurs ». Il racontait volontiers dans tous ses détails son dernier crime ; mais, dès qu'on touchait au passé, il répondait :

— Allez demander au vent qui souffle sur les champs !

Et si l'on persistait à l'interroger, le Tzigane prenait un air digne et sérieux.

— Nous, ceux d'Orel, nous sommes tous des têtes brûlées, les pères de tous les voleurs du monde, affirmait-il d'un ton posé et judicieux.

On l'avait surnommé Tzigane à cause de sa physionomie et de ses instincts de pillard. Il était maigre, étrangement noir, avec des taches jaunes sur ses pommettes saillantes comme celles d'un Tartare. Son regard était court et vif, plein de curiosité, effrayant. Les choses sur lesquelles il s'était fixé avaient perdu on ne sait quoi, s'étaient transformées, en lui donnant une partie d'elles-mêmes. On hésitait à prendre une cigarette qu'il avait regardée, comme si elle avait été déjà dans

sa bouche. Sa nature extraordinairement mobile le montrait tantôt replié sur lui-même, tantôt se répandant comme en une gerbe d'étincelles. Il buvait de l'eau presque par seaux, comme un cheval.

Quand les juges le questionnaient, il répondait en levant vivement la tête, sans hésiter, avec satisfaction même :

— C'est vrai !

Parfois, il appuyait :

— C'est vr-r-ai !

Brusquement, il sauta sur ses pieds et demanda au président :

— Permettez-moi de siffler !

— Pourquoi cela ? fit celui-ci, étonné.

— Les témoins disent que j'ai donné le signal à mes camarades ; je veux vous montrer comment j'ai fait. C'est très intéressant.

Un peu déconcerté, le président accorda l'autorisation demandée. Le Tzigane plaça vivement dans sa bouche quatre doigts, deux de chaque main ; il roula les yeux avec férocité, et l'air inanimé de la salle d'audience fut déchiré par un sifflement sauvage. Il y

avait de tout dans ce bruit perçant, quasi humain, quasi animal : l'angoisse mortelle de celui qu'on tue, la joie sauvage de l'assassin ; une menace, un appel, la solitude tragique, l'obscurité d'une nuit d'automne pluvieuse.

Le président agita la main ; le Tzigane s'arrêta docilement. Pareil à un artiste qui vient de jouer un air difficile au succès assuré, il s'assit, essuya ses doigts mouillés à sa capote de prisonnier et regarda les assistants d'un air satisfait.

— Quel brigand ! s'exclama l'un des juges, en se frottant l'oreille.

Mais son voisin, qui avait des yeux de Tartare, pareils à ceux du Tzigane, regarda d'un air rêveur, au loin, sourit et répliqua :

— C'est effectivement intéressant !

Sans nul remords de conscience, les juges condamnèrent le Tzigane à mort.

— C'est juste ! dit le Tzigane lorsque la sentence fut prononcée.

Et se tournant vers un soldat de l'escorte, il ajouta par bravade :

— Hé bien, allons-nous-en, imbécile ! Et tiens bien ton fusil, sinon je te le prends !

Le soldat le regarda d'un air craintif ; il échangea un coup d'œil avec son camarade et vérifia la platine de son arme. L'autre fit de même. Et pendant tout le trajet jusqu'à la prison, il sembla aux soldats qu'ils ne marchaient pas, mais qu'ils volaient : ils étaient si absorbés par le condamné qu'ils n'eurent pas conscience de la route qu'ils parcouraient ni du temps, ni d'eux-mêmes.

Comme Ianson, Michka le Tzigane resta dix-sept jours en prison avant d'être exécuté. Et ces dix-sept journées passèrent aussi rapidement qu'un seul jour, remplies d'une seule et unique pensée, celle de la fuite, de la liberté, de la vie. L'âme violente et indomptable du Tzigane, étouffée par les murs et les grillages de la fenêtre opaque, usait toute son énergie à incendier le cerveau de Michka. Comme dans une vapeur d'ivresse, des images vives bien qu'imparfaites tourbillonnaient, se heurtaient, se confondaient dans sa tête ; elles passaient avec

une rapidité aveuglante et irrésistible, et tendaient toutes au même but : la fuite, la liberté, la vie. Pendant des heures entières, les narines dilatées comme celles d'un cheval, le Tzigane flairait l'air : il lui semblait qu'il sentait l'odeur du chanvre et de l'incendie. Ou bien, il tournait comme une toupie dans sa cellule, examinant les murs, les tâtant du doigt, mesurant, perçant le plafond du regard, sciant mentalement les grillages. Par son agitation, il torturait le soldat qui le surveillait par le guichet ; à plusieurs reprises, celui-ci avait menacé de faire feu.

Pendant la nuit, le Tzigane dormait profondément, sans remuer, en une immobilité invariable, tel un ressort momentanément inactif. Mais dès qu'il sautait sur ses pieds, il recommençait à combiner, à tâter, à étudier. Il avait toujours les mains sèches et chaudes. Parfois, son cœur se figeait brusquement, comme si on eût placé dans sa poitrine un bloc de glace qui ne fondait pas et qui faisait courir sur sa peau un frisson continu. A ces moments-là, le

teint déjà foncé de Michka devenait plus sombre encore et prenait la nuance bleu-noire de la fonte. Un tic bizarre s'empara alors de lui ; comme s'il avait mangé un plat beaucoup trop sucré, il se léchait constamment les lèvres ; puis, avec un sifflement, les dents serrées, il crachait à terre. Il n'achevait plus les mots : ses pensées couraient si vite que la langue ne parvenait plus à les formuler.

Le surveillant en chef entra un jour dans sa cellule, en compagnie du soldat de garde. Il loucha sur le sol constellé de crachats et dit d'un air rude :

— Voyez-vous, comme il a sali sa cellule !

Le Tzigane répliqua vivement :

— Et toi, gros museau, tu as sali toute la terre et je ne t'ai rien dit. Pourquoi m'ennuies-tu ?

Avec la même rudesse, le surveillant lui proposa de faire l'office du bourreau. Le Tzigane découvrit les dents et se mit à rire :

— On n'en trouve point ! Ce n'est pas mal ! Allez donc pendre les gens ! Ah ! Ah ! Il y a

des cous, il y a des cordes et personne pour pendre ! Diable, ce n'est pas mal !

— On te laissera la vie pour récompense !

— Je le pense bien : ce n'est pas quand je serai mort que je pourrai faire le bourreau.

— Alors, est-ce oui ou non ?

— Et comment pend-on, chez vous ? On étrangle probablement les gens en cachette...

— Non, on les pend en musique ! rétorqua le surveillant.

— Imbécile ! Bien entendu, il faut de la musique... Comme celle-ci !...

Et il se mit à chanter un air entraînant.

— Tu es devenu complètement fou, mon ami ! dit le surveillant. Allons, parle sérieusement, que décides-tu ?

Le Tzigane découvrit les dents.

— Es-tu pressé ! Reviens, je te le dirai !

Et le chaos des images confuses qui accablaient le Tzigane s'augmenta d'une nouvelle image : au milieu d'une place noire de monde, un échafaud s'élève sur lequel, lui, le Tzigane, se promène, en chemise rouge, la

hache à la main. Le soleil éclaire les têtes, joue gaiement sur le métal de la hache ; tout est si joyeux, si magnifique que même celui à qui on va couper la tête sourit. Derrière la foule, on voit les chars et les naseaux des chevaux : les paysans sont venus en ville à cette occasion. Plus loin encore, les champs. Le Tzigane se lécha les lèvres et cracha par terre. Soudain, il lui sembla qu'on venait de lui enfoncer sa casquette de fourrure jusque sur la bouche : tout devint sombre ; il haleta ; et son cœur se transforma en un bloc de glace, tandis que de petits frissons couraient sur son corps.

Deux fois encore, le surveillant revint ; les dents découvertes, le Tzigane lui répondit :

— Es-tu pressé ! Reviens encore une fois !

Enfin, un jour, le géôlier lui cria en passant devant le guichet :

— Tu as manqué l'occasion, vilain corbeau. On en a trouvé un autre.

— Que le diable t'emporte ! Va faire le bourreau toi-même ! répliqua le Tzigane.

Et il cessa de rêver aux splendeurs de ce métier.

Mais, vers la fin, plus la date de l'exécution se rapprochait et plus l'impétuosité des images devenait insupportable. Le Tzigane aurait voulu en suspendre le cours, mais le torrent furieux l'emportait, sans qu'il pût se retenir à quoi que ce fût. Et son sommeil devint agité ; il eut des visions nouvelles, déformées, mal équarries telles des morceaux de bois enluminés, et encore plus impétueuses que ses pensées. Ce n'était plus un torrent, mais une chute continuelle d'une hauteur infinie, un vol tourbillonnant à travers le monde éblouissant des couleurs. Naguère, le Tzigane ne portait qu'une moustache très soignée ; depuis qu'il était en prison, il avait dû laisser pousser sa barbe qui était courte, noire, piquante et lui donnait l'air fou. Au surplus, le Tzigane perdait l'esprit par moments. Il tournait autour de sa cellule sans en avoir conscience, en tâtant les murs rugueux. Il buvait toujours beaucoup d'eau, comme un cheval.

Un soir, alors qu'on allumait les lampes, le Tzigane se mit à quatre pattes au milieu de sa cellule et poussa un hurlement de loup. Très sérieux, comme s'il accomplissait un acte indispensable et important, il aspirait l'air à pleins poumons, puis le chassait lentement en un hurlement prolongé. Les paupières froncées, il s'écoutait avec attention. Le tremblement même de sa voix semblait un peu affecté; il ne criait pas d'une manière indistincte : il faisait résonner chaque note à part dans ce cri de fauve, qui trahissait une souffrance et une terreur indicibles.

Soudain, il s'interrompit, resta silencieux pendant quelques minutes, sans se redresser. Il se mit à chuchoter, comme s'il parlait au sol :

— Chers amis, bons amis... Chers amis... bons amis... ayez pitié... Amis ! Mes amis !

Il disait un mot et l'écoutait.

Il sauta sur ses pieds et, pendant une heure entière, il proféra sans s'arrêter les pires imprécations.

— Allez au diable, canailles ! hurlait-il,

en roulant ses yeux injectés de sang. S'il faut que je sois pendu, pendez-moi, au lieu de... Ah ! gredins !...

Blanc comme craie, le soldat pleurait d'angoisse et de peur ; il heurtait le canon de son fusil contre la porte et criait d'une voix lamentable :

— Je te fusillerai ! Par Dieu, tu entends ! Je te fusillerai !

Mais il n'osait pas tirer : on ne faisait jamais feu sur des condamnés à mort, sauf en cas de révolte. Et le Tzigane grinçait des dents, jurait et crachait. Son cerveau, placé sur la limite étroite qui sépare la vie de la mort, se fragmentait comme un morceau d'argile desséchée.

Lorsqu'on vint, pendant la nuit, pour le mener au supplice, il se ranima. Ses joues se colorèrent un peu ; dans ses yeux, la ruse habituelle, un peu sauvage, étincela de nouveau, il demanda à un fonctionnaire :

— Qui nous pendra ? Le nouveau ? Il n'en a pas encore l'habitude !

— Vous n'avez pas à vous inquiéter

de cela, répondit le personnage interpellé.

— Comment ! Ne pas m'en inquiéter ! Ce n'est pas Votre Altesse qu'on va pendre, mais moi ! Au moins, n'épargnez pas le savon sur le nœud coulant ; c'est l'État qui le paie !

— Je vous prie de vous taire !

— Celui-ci mange tout le savon de la prison : voyez comme son visage brille, continua le Tzigane, en désignant le surveillant.

— Silence !

— N'épargnez pas le savon !

Il se mit à rire ; tout à coup, ses jambes s'engourdirent. Pourtant, lorsqu'il fut arrivé dans la cour, il put encore crier :

— Hé ! vous autres, faites avancer mon coupé !

V

« EMBRASSE-LE ET TAIS-TOI »

Le verdict concernant les cinq terroristes a été prononcé dans sa forme définitive et confirmé le même jour. On n'a pas réuni les condamnés comme Tania le supposait, dans la même cellule, et on ne leur a pas dit quand aura lieu le supplice. Mais ils ont prévu qu'on les pendra, selon la coutume, cette nuit même ou la nuit suivante au plus tard. Lorsqu'on leur a offert de voir leur famille le lendemain, ils ont compris que l'exécution était fixée à vendredi au point du jour.

Tania Kovaltchouk n'avait pas de proches parents. Elle ne se connaissait que quelques

parents lointains, habitant la Petite-Russie, lesquels, probablement, ne savaient rien du procès, ni du verdict. Moussia et Werner n'ayant pas révélé leur identité ne tenaient pas à voir les leurs. Seuls, Serge Golovine et Wassili Kachirine devaient recevoir leur famille. Tous deux envisageaient, avec effroi, cette entrevue prochaine, mais ni l'un ni l'autre n'avait la force de s'y dérober.

Serge Golovine attendait cette visite, la mort dans l'âme. Il aimait beaucoup son père et sa mère qu'il avait vus tout récemment, et il était plein de terreur à la pensée de les revoir une dernière fois. Le supplice lui-même, dans toute sa monstruosité, se dessinait plus facilement dans son imagination que ces quelques minutes incompréhensibles, hors du temps, hors de la vie. Que faire? que dire? Les gestes les plus simples, les plus coutumiers : serrer une main, embrasser, dire : « Bonjour, père » lui paraissaient affreux et insensés.

Toute la matinée, jusqu'à l'heure où il reçut ses parents, Serge Golovine se pro-

mena de long en large dans son cachot, en tourmentant sa barbiche, les traits pitoyablement contractés. Parfois, il s'arrêtait brusquement pour respirer comme un nageur qui est resté trop longtemps sous l'eau. Mais, comme il était bien portant, que sa jeune vie était solidement plantée en lui, même en ces minutes de souffrances atroces, le sang circulait sous sa peau, colorait ses joues et ses yeux bleus conservaient leur éclat habituel.

Tout se passa beaucoup mieux que Serge ne le supposait ; ce fut son père, le colonel en retraite Nicolas Serguiévitch Golovine, qui pénétra le premier dans la pièce où les visiteurs étaient reçus. Toute sa personne était blanche de la même blancheur : visage, cheveux, barbe, mains. Son vieux vêtement bien brossé sentait la benzine ; ses épaulettes paraissaient neuves. Il entra d'un pas ferme, mesuré, en se redressant, et dit à haute voix, sa main sèche tendue :

— Bonjour, Serge !

Derrière lui, la mère venait à petits pas,

souriant d'un sourire étrange. A son tour, elle serra la main du jeune homme et répéta à haute voix :

— Bonjour, mon petit Serge !

Mais elle ne se jeta pas sur son fils, elle ne se mit pas à pleurer ou à crier, comme Serge s'y attendait ; elle l'embrassa et s'assit sans parler. Puis, d'une main tremblante, elle arrangea les plis de sa robe noire.

Serge ignorait que le colonel avait passé toute la nuit précédente à combiner cette entrevue. « Nous devons alléger les derniers moments de notre fils et non les lui rendre plus pénibles », avait décidé le colonel, et il avait soigneusement pesé chaque phrase, chaque geste de la visite du lendemain. De temps en temps, il s'embrouillait, il oubliait ce qu'il était parvenu à préparer et il pleurait amèrement, affaissé dans le coin de son canapé. Le lendemain matin, il avait expliqué à sa femme ce qu'elle devait faire.

— Surtout, embrasse-le et tais-toi, lui répétait-il. Tu pourras parler après, un peu après, mais quand tu l'embrasseras, tais-toi.

Ne parle pas aussitôt après l'avoir embrassé, comprends-tu ? Sinon, tu diras ce qu'il ne faut pas dire.

— Je comprends, Nicolas Serguiévitch ! répondit la mère en pleurant.

— Et ne pleure pas ! que Dieu t'en préserve ! Ne pleure pas ! Tu le tueras, si tu pleures, mère !

— Et pourquoi pleures-tu toi-même ?

— Comment ne pleurerait-on pas avec vous autres ? Il ne faut pas que tu pleures, entends-tu ?

— Bien, Nicolas Serguiévitch.

Ils montèrent en fiacre et partirent, silencieux, voûtés, vieillis. On était au carnaval et les rues étaient pleines d'une foule bruyante. Mais les deux vieillards, plongés dans leurs pensées, n'entendirent pas la ville s'agiter gaîment autour d'eux.

On s'assit. Le colonel prit une attitude convenue, la main droite dans la fente de sa redingote. Serge resta assis un instant ; son regard rencontra le visage ridé de sa mère ; il se leva tout à coup.

— Assieds-toi, mon petit Serge! supplia la mère.

— Assieds-toi, Serge! répéta le père.

Ils gardèrent le silence. La mère avait un sourire étrange.

— Que de démarches nous avons faites pour toi, Serge! Le père...

— C'était inutile, petite mère!...

Le colonel dit avec fermeté :

— Nous devions le faire pour que tu ne penses pas que tes parents t'avaient abandonné.

Ils se turent de nouveau. Ils avaient peur de prononcer une parole, comme si chaque mot de la langue avait perdu son sens propre et ne signifiait plus qu'une chose : la mort. Serge regardait la petite redingote proprette qui exhalait une odeur de benzine et pensait : « Il n'a plus d'ordonnance, donc il a nettoyé son habit lui-même. Comment n'ai-je jamais remarqué qu'il nettoyait son habit? Ce devait être le matin, probablement. » Soudain, il demanda :

— Et ma sœur? Elle va bien?

— Ninotchka ne sait rien ! répondit vivement la mère.

Mais le colonel l'interrompit avec sévérité :

— A quoi bon mentir ? Elle a lu les journaux... Que Serge sache que... tous... les siens... ont pensé... et...

Il ne put continuer et s'arrêta. Soudain, le visage de la mère se tira, les traits se brouillèrent et devinrent sauvages. Les yeux décolorés s'écarquillèrent follement ; la respiration devint de plus en plus haletante et forte.

— Se... Ser... Ser... Ser...ge, répéta-t-elle sans mouvoir ses lèvres. Ser...ge...

— Petite mère !

Le colonel fit un pas ; tremblant tout entier, sans savoir combien il était affreux dans sa blancheur cadavérique, dans sa fermeté désespérée et voulue, il dit à sa femme :

— Tais-toi ! Ne le torture pas ! Ne le torture pas ! Ne le torture pas ! Il doit mourir ! Ne le torture pas !

Puis il fit un pas en arrière, remit la main dans la fente de sa redingote ; avec une expression de calme forcé, il demanda à haute voix, les lèvres blêmes :

— Quand ?

— Demain matin, répondit Serge.

La mère regardait à terre, en se mordant les lèvres, comme si elle n'entendait rien. Et il sembla qu'elle laissait tomber ces paroles simples et étrangères tout en continuant à se mordre les lèvres :

— Ninotchka m'a dit de t'embrasser, mon petit Serge !

— Embrasse-la de ma part ! répondit le condamné.

— Bien. Les Kvostof te font saluer.

— Qui est-ce ?... Ah ! oui.

Le colonel l'interrompit :

— Allons ! il faut partir. Lève-toi, mère, il le faut !

Les deux hommes soulevèrent la femme qui défaillait.

— Dis-lui adieu ! ordonna le colonel. Bénis-le !

Elle fit tout ce qu'on lui dit. Mais tout en donnant à son fils un court baiser et en faisant sur lui le signe de croix, elle hochait la tête et répétait distraitement :

— Non, ce n'est pas cela! Non, ce n'est pas cela!

— Adieu, Serge! dit le père.

Ils se serrèrent la main et échangèrent un baiser bref, mais fort.

— Tu... commença Serge.

— Eh bien? demanda le père d'une voix saccadée.

— Non, pas comme cela. Non, non! Comment dirai-je? répétait la mère en hochant la tête.

Elle s'était de nouveau assise et chancelait.

— Tu... répéta Serge.

Son visage prit une expression lamentable et il grimaça comme un enfant; des larmes remplirent ses yeux. A travers leurs facettes étincelantes, il vit tout près de lui le visage pâle de son père qui pleurait aussi.

— Père! tu es un homme fort!

— Que dis-tu ? Que dis-tu ? s'écria le colonel effaré.

Soudain, comme s'il se fût cassé, il tomba la tête sur l'épaule de son fils. Et tous deux, ils couvraient de baisers ardents, l'un, des cheveux légers, l'autre, une capote de prisonnier.

— Et moi ? demanda brusquement une voix rauque.

Ils regardèrent : la mère était debout et la tête rejetée en arrière, elle les considérait avec colère, presque avec haine.

— Qu'as-tu, mère ? demanda le colonel.

— Et moi ? répéta-t-elle en hochant la tête avec une énergie insensée. Vous vous embrassez ? Vous êtes des hommes, n'est-ce pas ? Et moi ?...

— Mère ! Et Serge se jeta dans ses bras.

Les derniers mots du colonel furent :

— Je te bénis pour la mort, Serge ! Meurs avec courage, comme un officier !

Et ils partirent... De retour dans sa cellule, Serge se coucha sur son lit de camp, le visage tourné vers le mur pour que les

soldats ne le vissent pas, et il pleura longtemps.

*
* *

Seule, la mère de Wassili Kachirine vint le visiter. Le père, un riche marchand, avait refusé de l'accompagner. Lorsque la vieille entra, Wassili se promenait dans sa cellule. Malgré la chaleur, il tremblait de froid. La conversation fut courte et pénible.

— Vous n'auriez pas dû venir, mère. Nous nous tourmentons, vous et moi !

— Pourquoi tout cela, Wassia ? Pourquoi as-tu fait cela, mon fils ?

Et la vieille femme se mit à pleurer en séchant ses larmes avec son fichu de soie noire.

Habitués comme ils l'étaient, ses frères et lui, à bousculer leur mère, simple femme qui ne les comprenait pas, il s'arrêta et tout en grelottant, lui dit d'un air courroucé :

— C'est ça, je le savais ! Vous ne comprenez rien, maman, rien !

— C'est bien, mon fils. Qu'as-tu ? As-tu froid ?

— J'ai froid, répondit Wassili ; et il se mit à marcher de nouveau en jetant du même air irrité des regards obliques à la vieille.

— Tu as froid, mon fils...

— Ah ! vous parlez de froid, mais bientôt...

Il eut un geste désespéré. La mère se remit à sangloter.

— Je lui ait dit, à ton père : « Va le voir. C'est ton fils, ta chair, donne-lui un dernier adieu. » Il n'a pas voulu.

— Que le diable l'emporte ! Ce n'est pas un père... Toute sa vie ce fut une canaille. Il l'est resté.

— Wassia, c'est ton père pourtant...

Et la vieille femme hocha la tête d'un air de reproche.

C'était ridicule et terrible. En face de la mort, cette conversation mesquine et inutile les retenait. En pleurant presque, tant la chose était triste, Wassili cria :

— Comprenez donc, mère. On va me pendre, me pendre ! Comprenez-vous, oui ou non ?

— Et pourquoi as-tu tué, toi? cria-t-elle.

— Mon Dieu! que dites-vous? Les bêtes même ont des sentiments. Suis-je votre fils ou non?

Il s'assit et pleura. Sa mère pleurait aussi, mais, dans l'impossibilité où ils se trouvaient de communier tous deux dans la même affection, afin de l'opposer à la terreur de la mort prochaine, ils pleuraient des larmes froides qui ne réchauffaient pas le cœur.

— Tu me demandes si je suis ta mère? Tu me fais des reproches et moi, je suis devenue toute blanche ces derniers jours.

— C'est bien! c'est bien! pardonnez-moi! Adieu! Embrassez mes frères de ma part.

— Ne suis-je pas ta mère? Est-ce que je ne souffre pas pour toi?

Elle partit enfin. Elle pleurait tant qu'elle ne voyait plus son chemin. Et à mesure qu'elle s'éloignait de la prison, ses larmes devenaient plus abondantes. Elle retourna sur ses pas, mais elle s'égara dans cette ville où elle était née, où elle avait grandi, où elle vieillissait. Elle entra dans un petit jardin

abandonné et s'assit sur un banc humide.

Et subitement elle comprit : c'était demain qu'on allait pendre son fils ! D'un seul coup, elle se dressa, voulut crier, courir, mais la tête lui tourna et elle s'abattit. L'allée blanche de givre était humide et glissante : la vieille femme ne put se relever. Elle se dressait sur ses poignets et retombait de nouveau. Le fichu noir glissa de sa tête, découvrant les cheveux d'un gris sale. Il lui semblait qu'elle fêtait la noce de son fils. Oui, on venait de le marier, elle avait bu un peu de vin; elle était légèrement ivre.

— Je n'en puis plus! mon Dieu, je n'en puis plus !

La tête vacillante, elle rampait sur le sol humide persuadée qu'on lui faisait boire du vin, encore du vin. Et de son cœur montait avec le rire des ivrognes l'envie de se livrer à une danse sauvage... tandis qu'on portait toujours des coupes à ses lèvres, l'une après l'autre, l'une après l'autre...

VI

LES HEURES S'ENFUIENT

Dans la forteresse où les terroristes étaient enfermés, il y avait un clocher avec une antique horloge. Chaque heure, chaque demi-heure, chaque quart-d'heure, l'air retentissait d'un son infiniment triste, pareil au cri lointain et plaintif des oiseaux de passage. Le jour, cette musique bizarre et désolée se perdait dans le bruit de la ville, de la grande rue animée qui passait devant la forteresse. Les tramways grondaient, les sabots des chevaux résonnaient, les automobiles trépidantes jetaient au loin leurs appels rauques. Le carnaval étant proche, les paysans

des environs étaient venus en ville pour gagner quelque argent comme cochers de fiacre ; les grelots des chevaux petits-russiens tintaient bruyamment. Les conversations étaient gaies et sentaient l'ivresse, de vraies conversations de fête. Le temps était à l'unisson ; le printemps avait amené le dégel et des mares troubles mouillaient la chaussée. Les arbres des squares avaient noirci. Par larges bouffées humides, un vent tiède venait de la mer et semblait partir en un vol joyeux vers l'infini.

De nuit, la rue se taisait sous la clarté des grands soleils électriques. L'immense forteresse aux murailles lisses plongeait dans l'obscurité, dans le silence ; une barrière de calme et d'ombre la séparait de la ville continuellement vivante. Alors, on entendait sonner les heures ; étrangère à la terre, une mélodie singulière naissait et mourait, lentement, tristement. Comme de grosses gouttes de verre transparentes, les heures et les minutes tombaient d'une hauteur incommensurable, dans une vasque métallique qui

vibrait doucement. Parfois, c'étaient des oiseaux qui passaient.

Dans les cellules, cette sonnerie seule arrivait, jour et nuit. Elle pénétrait au travers des épaisses murailles de pierre; elle seule rompait le silence. Parfois, on l'oubliait, on ne l'entendait pas. Parfois, on l'attendait avec désespoir. On ne vivait que par le son et pour le son, car on avait appris à se défier du silence. La prison était réservée aux criminels de marque; son règlement spécial, rigoureux, était ferme et rude comme l'angle des murailles. Si les choses cruelles peuvent avoir leur noblesse, il y avait de la noblesse dans ce silence solennel et profond où s'engloutit tout souffle, tout frôlement.

Dans ce silence, que traversait le tintement désolé des minutes qui s'enfuient, trois hommes et deux femmes, séparés du monde, attendaient la venue de la nuit, de l'aurore et du supplice; et chacun s'y préparait à sa manière.

Pendant toute sa vie, Tania Kovaltchouk n'avait pensé qu'aux autres; c'était encore

pour les camarades qu'elle souffrait et se torturait. Elle ne se représentait la mort que parce que celle-ci menaçait Serge Golovine, Moussia et les autres ; elle avait oublié qu'elle aussi serait exécutée.

Comme pour se récompenser de la fermeté factice qu'elle avait montrée devant les juges, elle pleurait pendant des heures entières. Ainsi font les vieilles femmes qui ont beaucoup souffert. En pensant que Serge manquait peut-être de tabac, que Werner pouvait être privé de thé qu'il affectionnait — et ceci au moment où ils allaient mourir — elle souffrait autant qu'à l'idée du supplice. Le supplice, c'était quelque chose d'inévitable, d'accessoire même, qui ne valait pas la peine d'être pris en considération ; mais qu'un homme emprisonné manquât de tabac à la veille même de son exécution, c'était pour elle une idée insupportable.

Elle éprouvait pour Moussia une pitié particulière. Depuis longtemps, il lui semblait, à tort, que Moussia aimait Werner; elle faisait pour eux des rêves splendides et lumi-

neux. Avant son arrestation, Moussia portait un anneau d'argent sur lequel étaient gravés un crâne et un tibia entourés d'une couronne d'épines. Souvent Tania Kovaltchouk avait regardé cette bague avec angoisse, comme un symbole de renoncement, et elle avait prié Moussia de la lui donner.

— Non, Tania, je ne te la donnerai pas. Tu en auras bientôt une autre au doigt !

Ses camarades pensaient toujours qu'elle allait prochainement se marier, ce qui l'offensait beaucoup. Elle ne voulait pas de mari. Et en se rappelant ces conversations avec Moussia, en songeant que Moussia était en effet sacrifiée, Tania, pleine d'une pitié maternelle, sentait les larmes l'étouffer. Chaque fois que l'horloge sonnait, elle levait son visage couvert de pleurs et tendait l'oreille : comment accueillait-on dans les autres cellules cet appel plaintif et opiniâtre de la mort ?

VII

IL N'Y A PAS DE MORT

Et Moussia était heureuse !

Les bras croisés derrière le dos, revêtue d'une robe de prisonnière trop grande pour elle et qui la faisait ressembler à un adolescent affublé d'un costume d'emprunt, elle allait et venait dans sa cellule, à pas égaux, sans se lasser. Elle avait retroussé les manches trop longues de sa robe, et ses bras minces, amaigris, ses bras d'enfant, sortaient des larges entournures comme des tiges de fleurs placées dans une cruche malpropre et vulgaire. La rudesse de l'étoffe irritait la peau du cou blanc et gracile ; parfois, d'un

mouvement des deux mains, elle dégageait sa gorge et tâtait avec précaution l'endroit où la peau lui cuisait.

Moussia marchait à grands pas, et elle se justifiait, en rougissant, de ce qu'on lui avait assigné à elle, si jeune, si humble, qui avait fait si peu de chose, la mort la plus belle, réservée jusqu'alors aux martyrs. Il lui semblait qu'en mourant à la potence, elle affichait une prétention de mauvais goût.

A la dernière entrevue, elle avait prié son avocat de lui procurer du poison, mais aussitôt elle y avait renoncé : n'allait-on pas penser qu'elle agissait ainsi par peur ou par ostentation? Au lieu de mourir modestement, inaperçue, ne causerait-elle pas encore du scandale? Aussi avait-elle ajouté vivement :

— Et puis, non, c'est inutile!

Maintenant, son unique désir est d'expliquer, de prouver qu'elle n'est pas une héroïne, qu'il n'est pas effroyable de mourir, qu'il ne faut ni la plaindre, ni se tourmenter pour elle.

Comme si on l'avait vraiment accusée,

Moussia cherche des excuses, des prétextes de nature à exalter son sacrifice et à lui donner une valeur réelle.

« En effet, se dit-elle, je suis jeune, j'aurais pu vivre longtemps encore. Mais... »

De même que la lueur d'une bougie s'efface dans le rayonnement du soleil levant, la jeunesse et la vie lui paraissent ternes et sombres devant l'auréole magnifique et lumineuse qui va couronner sa modeste personne.

« Est-ce possible? se demande Moussia, toute confuse. Est-il possible que je mérite qu'on me pleure ? »

Et une joie indicible l'envahit. Il n'y a plus de doute ; élue, elle est élue entre toutes ! Elle a le droit de figurer parmi les héros qui, de tous pays, s'en vont vers le ciel au travers des flammes, des exécutions. Quelle paix sereine, quel bonheur infini ! Immatérielle, elle croit planer dans une lumière divine.

A quoi Moussia pense-t-elle encore ? A bien des choses, car pour elle, le fil de la vie n'est pas coupé par la mort, mais conti-

nue à se dérouler d'une manière calme et régulière. Elle pense à ses camarades, à ceux qui, de loin, sont angoissés par l'idée de son supplice prochain; à ceux qui, plus proches, iront avec elle à la potence. Elle est étonnée que Vassili soit en proie à une telle peur, lui qui a toujours été brave. Le mardi matin, alors qu'ils s'étaient préparés à tuer et à mourir eux-mêmes, Tania Kovaltchouk avait tremblé d'émotion; il avait fallu l'éloigner, tandis que Vassili plaisantait, riait, se mouvait au milieu des bombes avec si peu de précaution que Werner lui avait dit d'un ton sévère :

— Il ne faut pas jouer avec la mort!

Pourquoi donc Vassili a-t-il peur maintenant? Cette terreur incompréhensible est si étrangère à l'âme de Moussia, qu'elle cesse bientôt d'y penser et d'en chercher la cause. Soudain, une envie folle la prend de voir Serge Golovine et de rire avec lui.

Peut-être aussi sa pensée ne veut-elle pas s'arrêter longtemps sur le même sujet, comme un oiseau léger qui plane devant les

horizons infinis, et pour lequel l'espace tout entier, l'azur caressant et tendre, est accessible. Les heures sonnent. Les pensées se fondent dans une symphonie harmonieuse et lointaine : les images fuyantes deviennent une musique. Il semble à Moussia qu'elle voyage, pendant une nuit tranquille, sur une route large et douce; les ressorts de la voiture tressautent faiblement. Tous les soucis ont disparu; le corps fatigué se dissout dans les ténèbres; joyeuse et lasse, la pensée crée paisiblement de vives images et s'enivre de leur beauté. Moussia se rappela trois camarades qui avaient été pendus récemment; leurs visages étaient illuminés et proches, plus proches que ceux des vivants... Ainsi, le matin, on pense gaiement aux amis hospitaliers qui vous recevront le soir, le sourire aux lèvres...

A force de marcher, Moussia se sentit très fatiguée. Elle se coucha avec précaution sur le lit de camp et continua à rêver, les paupières à demi-closes :

« Est-ce bien la mort? Mon Dieu, qu'elle

est belle! Ou est-ce la vie? Je ne sais pas, je ne sais pas! Je vais voir et entendre... »

Depuis les premiers jours de son emprisonnement, elle était en proie à des hallucinations. Elle avait l'oreille très musicale; affiné encore par le silence, son sens auditif rassemblait les échos les plus ténus de la vie: le pas des sentinelles dans le corridor, le tintement de l'horloge, le chuchotement du vent sur le toit de zinc, le grincement d'une lanterne, tout cela se fondait pour elle en une vaste et mystérieuse symphonie. Au commencement, ces hallucinations effrayaient Moussia qui les chassait comme des manifestations morbides; puis elle comprit qu'elle était bien portante, qu'il n'y avait là aucun symptôme pathologique; alors elle ne résista plus.

Mais voici qu'elle entend très nettement le fracas d'une musique militaire. Étonnée, elle ouvre les yeux, lève la tête. Par la fenêtre, elle voit la nuit; l'horloge sonne. « Encore! » pense-t-elle sans se troubler, en fermant les paupières. Aussitôt, la musique

recommence. Moussia distingue nettement le pas des soldats, tournant l'angle de la prison; c'est un régiment tout entier qui passe sous les fenêtres. Les bottes scandent le rythme de la musique sur la terre gelée : une ! deux ! une ! deux ! Parfois, le cuir d'une botte craque ; un pied glisse et se raffermit aussitôt. La musique se rapproche, elle joue une marche triomphale, bruyante et entraînante, que Moussia ne connaît pas. Il y a probablement une fête dans la forteresse.

Les soldats sont sous les fenêtres et la cellule se remplit de sons joyeux, cadencés et harmonieux. Une grande trompette de cuivre lance des notes fausses : elle n'est pas en mesure. Moussia se représente le petit soldat qui joue de cette trompette avec un air appliqué, et Moussia rit.

Le régiment a passé ; le bruit des pas va en mourant : une, deux! une, deux! De loin, la musique est encore plus belle et plus gaie. Plusieurs fois encore, la trompette retentit à contre-temps, de sa voix métallique, sonore

et gaie, et tout s'éteint. De nouveau, les heures sonnent au clocher.

De nouvelles formes viennent, qui se penchent sur elle, l'entourent d'un nuage transparent, et l'élèvent très haut, là où planent les oiseaux de proie. A gauche, à droite, en haut, en bas, partout des oiseaux crient comme des hérauts : ils appellent, ils avertissent. Ils déploient leurs ailes, et l'immensité les soutient. Et sur leur poitrine gonflée qui fend l'air, se reflète l'azur étincelant. Les battements du cœur de Moussia deviennent de plus en plus égaux, sa respiration de plus en plus calme et paisible. Elle s'endort ; son visage est pâle ; ses traits tirés ; ses yeux cernés. Sur ses lèvres un sourire. Demain, quand le soleil se lèvera, ce visage intelligent et fin sera déformé par une grimace qui n'aura plus rien d'humain ; le cerveau sera inondé d'un sang épais ; les yeux vitrifiés sortiront des orbites. Mais aujourd'hui, Moussia dort tranquille et sourit dans son immortalité.

Moussia dort.

Et la prison continue à vivre sa vie spéciale, aveugle, vigilante comme une inquiétude perpétuelle. On marche. On chuchote. Un fusil résonne. Il semble que quelqu'un crie. Est-ce vérité ou hallucination?

Le guichet de la porte s'abaisse sans qu'on l'entende. Dans l'ouverture noire apparaît une sinistre figure barbue. Longtemps, des yeux écarquillés contemplent avec étonnement Moussia endormie; puis la figure disparaît comme elle est venue.

Le carillon sonne et chante, longuement. On dirait que les heures fatiguées gravissent vers minuit une haute montagne; l'ascension est de plus en plus pénible. Elles glissent, retombent en arrière en gémissant et se remettent à monter péniblement vers le noir sommet.

On marche. On chuchote. Déjà, on attelle les chevaux à la sombre voiture dépourvue de lanterne.

VIII

LA MORT EXISTE ET LA VIE AUSSI

Serge Golovine ne pensait jamais à la mort, chose à ses yeux accessoire et étrangère. Il était robuste, doué de cette sérénité dans la joie de vivre qui fait que toutes les pensées mauvaises ou funestes à la vie disparaissent rapidement, et laissent l'organisme indemne. De même que, chez lui, les égratignures se cicatrisaient vite, de même tout ce qui blessait son âme était immédiatement anéanti. Il apportait dans tous ses actes, dans ses plaisirs et dans la préparation d'un crime, la même gravité heureuse et tranquille : dans la vie, tout était gai, tout

était important, digne d'être bien fait.

Et il faisait tout bien : il dirigeait admirablement les bateaux à voile, il tirait avec précision. Il était fidèle en amitié comme en amour et avait une confiance inébranlable en la « parole d'honneur ». Ses camarades assuraient en riant que si un espion avéré eût juré à Serge qu'il n'espionnait pas, Serge l'aurait cru et lui aurait serré la main. Un seul défaut : il croyait bien chanter, alors qu'il chantait atrocement faux, même les hymnes révolutionnaires. Il se fâchait quand on riait de lui.

— Ou bien c'est vous qui êtes tous des ânes, ou bien c'est moi ! disait-il d'une voix grave et offensée.

Et après un instant de réflexion, les camarades déclaraient, d'un ton tout aussi sérieux :

— C'est toi qui es un âne. On le devine à ta voix !

Et comme c'est parfois le cas pour les braves gens, on l'aimait peut-être plus pour ses travers que pour ses qualités.

Il pensait si peu à la mort, il la craignait si peu, que le matin fatal, avant de quitter le logis de Tania Kovaltchouk, lui seul avait déjeuné avec appétit, comme d'habitude. Il avait pris deux verres de thé mêlé de lait et mangé tout un pain de deux sous. Puis, regardant avec tristesse le pain intact de Werner :

— Pourquoi ne manges-tu pas ? lui dit-il. Mange, il faut prendre des forces !

— Je n'ai pas faim.

— Hé bien, c'est moi qui mangerai ton pain ! Veux-tu ?

— Quel appétit tu as, Serge !

En guise de réponse, Serge se mit à chanter, la bouche pleine, d'une voix sourde et fausse :

Un vent hostile a soufflé sur nos têtes.

Après l'arrestation, Serge eut un moment de tristesse ; le plan avait été mal combiné. Mais il se dit : « Maintenant, il y a quelque chose d'autre qu'il faut bien faire : c'est mourir. » Et sa gaieté revint. Dès le second

jour qu'il passa à la forteresse, il se mit à la gymnastique, d'après le système extrêmement rationnel d'un Allemand nommé Muller, qui l'intéressait beaucoup. Il se déshabilla complètement ; et à l'ébahissement de la sentinelle inquiète, il fit soigneusement les dix-huit exercices prescrits.

Comme propagateur du système Muller, il était très satisfait de voir le soldat suivre ses mouvements. Bien qu'il sût qu'on ne lui répondrait pas, il dit à l'œil qui apparaissait au guichet :

— Voilà qui fait du bien, frère, ça vous donne des forces ! Voilà ce qu'on devrait vous faire faire au régiment, ajouta-t-il d'une voix persuasive et douce, pour ne pas effrayer le soldat, sans se douter que celui-ci le prenait pour un fou.

La peur de la mort se manifesta en lui progressivement, comme par chocs : il lui semblait que quelqu'un lui donnait d'en bas de violents coups de poing au cœur. Puis la sensation disparaissait pour revenir au bout de quelques heures, et chaque fois, elle deve-

nait plus intense et plus prolongée. Elle commençait déjà à prendre les contours vagues d'une angoisse insupportable.

« Est-il possible que j'aie peur! pensa Serge avec étonnement. Quelle bêtise ! »

Ce n'était pas lui qui avait peur, c'était son jeune corps robuste que ni la gymnastique de Muller, ni les douches froides ne parvenaient à tromper. Plus il devenait fort et frais après les ablutions d'eau froide, plus la sensation de peur éphémère devenait aiguë et insupportable. Et c'était le matin, après le sommeil profond et les exercices physiques, que cette peur atroce, comme étrangère, apparaissait, juste au moment où, naguère, il avait tout particulièrement conscience de sa force et de sa joie de vivre. Il s'en aperçut et se dit :

« Tu es bête, mon ami. Pour que le corps meure plus facilement, il faut l'affaiblir et non pas le fortifier. »

Il renonça dès lors à la gymnastique et aux massages. Et pour expliquer cette volte-face, il cria au soldat :

— Frère, la méthode est bonne. C'est seulement pour ceux qu'on va pendre qu'elle ne vaut rien.

En effet, il se sentit comme soulagé. Il essaya aussi de manger moins pour s'affaiblir davantage, mais malgré le manque d'air et d'exercice, son appétit demeurait excellent. Serge ne pouvait lui résister et mangeait tout ce qu'on lui apportait. Alors, il eut recours à un subterfuge ; avant de se mettre à table, il versa la moitié de sa soupe dans le seau. Et cette méthode lui réussit : une grande lassitude, un engourdissement vague s'emparèrent de lui.

— Je t'apprendrai ! disait-il en menaçant son corps ; et il caressait tristement ses muscles amollis.

Mais bientôt le corps s'habitua à ce régime et la peur de la mort apparut de nouveau, non plus sous une forme aussi aiguë, mais comme une vague sensation de nausée, encore plus pénible. « C'est parce que ça dure longtemps, pensa Serge. Si seulement je pouvais dormir tout le temps, jusqu'à

l'exécution ! » Il essaya de dormir le plus possible. Il y réussit tout d'abord; puis, l'insomnie survint, accompagnée de pensées obsédantes et avec celles-ci, le regret de la vie.

« Ai-je donc peur d'elle? se demandait-il en pensant à la mort. C'est la vie que je regrette. C'est une chose admirable, quoi qu'en disent les pessimistes. Que dirait un pessimiste si on le pendait? Ah! je regrette la vie, je la regrette beaucoup! »

Quand il comprit clairement, qu'il n'avait plus devant lui que quelques heures d'attente dans le vide, puis la mort, il eut une impression bizarre. Il lui sembla qu'on l'avait mis à nu d'une manière extraordinaire. Non seulement on lui avait enlevé ses habits, mais aussi le soleil, l'air, le bruit et la lumière, la parole et la faculté d'agir. La mort n'était pas encore là et la vie semblait déjà absente; il éprouvait une sensation étrange, incompréhensible parfois et parfois intelligible, mais très subtile et mystérieuse.

« Fi! s'étonnait Serge, torturé. Qu'est-ce

donc ? Et moi, où suis-je donc ? Moi... quel moi ? »

Il s'examina attentivement, avec intérêt, en commençant par ses larges pantoufles de prisonnier pour s'arrêter au ventre sur lequel pendait l'ample capote. Il se mit à aller et venir dans la cellule, les bras écartés, et continua à se regarder, comme le ferait une femme essayant une robe trop longue. Il voulut tourner la tête : elle tourna. Et ce qui lui paraissait un peu effrayant, c'était lui, Serge Golovine, qui bientôt ne serait plus !

Tout devint étrange.

Il essaya de marcher et il lui sembla bizarre de marcher. Il essaya de s'asseoir et il fut surpris de pouvoir le faire. Il essaya de boire de l'eau, il lui sembla bizarre de boire, d'avaler, de tenir le gobelet, de voir ses doigts, ses doigts qui tremblaient. Il se mit à tousser et pensa : « Comme c'est curieux ! je tousse. »

« Qu'ai-je donc, je deviens fou ? se demanda-t-il. Il ne manque plus que cela ! »

Il s'essuya le front et ce geste lui parut

également surprenant. Alors, il se figea en une pose immobile, sans respirer, pendant des heures entières lui semblait-il, éteignant toute pensée, retenant son souffle, évitant tout mouvement; car toute pensée était une folie, tout geste une aberration. Le temps disparut comme s'il se fût transformé en espace, en un espace transparent et sans air, en une immense place sur laquelle se trouvait tout, et la terre, et la vie et les hommes. Et on pouvait embrasser tout d'un seul coup d'œil, jusqu'à l'extrémité, jusqu'au gouffre inconnu, jusqu'à la mort. Ce n'était pas parce qu'il voyait la mort que Serge souffrait, mais parce qu'il voyait la vie et la mort en même temps. Une main sacrilège avait relevé le rideau qui, de toute éternité, cachait le mystère de la vie et le mystère de la mort; ils avaient cessé d'être des mystères, mais ils n'étaient pas plus compréhensibles que la vérité écrite dans une langue étrangère.

— Et nous voilà revenus à Muller! prononça-t-il soudain à haute voix, avec une profonde conviction.

Il hocha la tête, et se mit à rire gaiement, sincèrement.

— Ah ! mon bon Muller ! Mon cher Muller ! Mon brave Allemand ! C'est toi qui as raison, Muller ; moi, frère Muller, je ne suis qu'un âne !

Il tourna vivement autour de sa cellule ; et au grand étonnement du soldat qui l'observait par le guichet, il se déshabilla complètement et fit, avec une exactitude scrupuleuse, les dix-huit exercices. Il pliait et redressait son jeune corps un peu amaigri, il s'accroupissait, aspirant l'air et le refoulant, se dressait sur la pointe des pieds, mouvait les bras et les jambes.

— Oui, mais tu sais, Muller, raisonnait Serge, en bombant sa poitrine, — là où les côtes se dessinaient nettement sous la peau mince et tendue, — tu sais, Muller, il y a encore un dix-neuvième exercice, la pendaison par le cou en une position fixe. Et cela s'appelle le supplice. Comprends-tu, Muller? On prend un homme vivant, Serge Golovine par exemple, on l'emmaillote comme une

poupée et on le pend par le cou, jusqu'à ce que mort s'ensuive. C'est bête, Muller, mais c'est comme ça, il faut s'y résigner !

Il se pencha sur le flanc droit et répéta :

— Il faut s'y résigner, Muller !

IX

L'HORRIBLE SOLITUDE

Sous le même toit et au même chant mélodieux des heures indifférentes, séparé de Serge et de Moussia par quelques cellules vides, mais aussi isolé que si lui seul eût existé dans l'univers entier, le malheureux Vassili Kachirine terminait sa vie dans l'angoisse et la terreur.

Couvert de sueur, la chemise collée au corps, ses cheveux autrefois bouclés retombant en mèches, il allait et venait dans sa cellule avec la démarche saccadée et lamentable de quelqu'un qui souffrirait atrocement des dents. Il s'asseyait un instant et se

remettait à courir; puis il appuyait son front contre le mur, s'arrêtait et cherchait des yeux comme un remède. Il avait tant changé qu'on pouvait supposer qu'il possédait deux visages différents, dont l'un, le jeune, s'en était allé on ne sait où, pour faire place au second, terrible celui-là, et comme sorti des ténèbres.

La peur s'était manifestée tout d'un coup en lui et s'était emparée de sa personne en maîtresse exclusive et souveraine. Le matin fatal, alors qu'il marchait à la mort certaine, il avait joué avec elle; mais le soir, enfermé dans sa cellule, il avait été emporté et fouetté par une vague de terreur folle. Tant qu'il était allé librement au-devant du danger et de la mort, tant qu'il avait tenu son sort dans ses mains, quelque terrible qu'il dût être, il s'était montré tranquille, joyeux même, sa toute petite peur honteuse et caduque évanouie sans laisser de traces, dans un sentiment de liberté infinie, dans l'affirmation audacieuse et ferme de sa volonté intrépide. Le corps ceinturé d'une

machine infernale, il s'était transformé lui-même en instrument de mort, il avait emprunté la raison cruelle de la dynamite et sa puissance fulgurante et homicide. Dans la rue, parmi les gens agités, préoccupés de leurs affaires, qui se garaient vivement des tramways et des fiacres, il lui semblait venir d'un autre monde inconnu, où l'on ignorait la mort et la peur.

Soudain, un changement brutal, affolant, s'était accompli. Vassili n'allait plus où il voulait, mais on le menait où on voulait. Ce n'était plus lui qui choisissait sa place ; on le plaçait dans une cage de pierre et on l'enfermait à clef, comme une chose. Il ne pouvait plus choisir à son gré la vie ou la mort ; on le menait certainement, infailliblement, à la mort. Lui qui avait été pendant un instant l'incarnation de la volonté, de la vie et de la force, il était devenu un lamentable échantillon d'impuissance ; il n'était plus qu'un animal promis à l'abattoir. Quelles que fussent les paroles qu'il prononçât, on ne l'écouterait plus ; s'il se mettait à crier,

on lui fermerait la bouche avec un chiffon ; et s'il voulait marcher, on l'emmènerait et on le pendrait. S'il résistait, s'il se débattait, s'il se couchait à terre, on serait plus fort que lui, on le relèverait, on le ligoterait et on le porterait ainsi à la potence. Et son imagination donnait aux hommes, pareils à lui, chargés de cette exécution, l'aspect nouveau, extraordinaire et terrifiant d'automates sans pensée, que rien au monde ne pouvait arrêter, et qui prenaient, maîtrisaient, pendaient, tiraient un homme par les pieds, coupaient la corde, mettaient le corps dans un cercueil, l'emportaient et l'enterraient.

Dès le premier jour de l'emprisonnement, les gens et la vie s'étaient transformés pour lui en un monde indiciblement affreux, peuplé de poupées mécaniques. Presque fou de peur, il essayait de se représenter que les gens avaient une langue et parlaient, mais il n'y arrivait pas. Les bouches s'ouvraient, quelque chose résonnait, puis *ils* se séparaient, en remuant les jambes, et c'était fini.

Aux yeux de Vassili Kachirine, condamné à mort par pendaison, tout prit un aspect puéril : la cellule, la porte avec son guichet, la sonnerie de l'horloge qu'on remontait, la forteresse aux plafonds soigneusement modelés, et surtout la poupée mécanique munie d'un fusil, qui allait et venait dans le corridor, ainsi que toutes les poupées qui l'effrayaient en regardant par le guichet et en lui tendant sa nourriture sans mot dire.

Un homme avait disparu du monde.

Devant le tribunal, le voisinage des camarades avait fait revenir Kachirine à lui. De nouveau, pendant un instant, il vit les gens; ils étaient là, le jugeaient, parlaient le langage des hommes, écoutaient et semblaient comprendre. Mais quand il aperçut sa mère, il sentit nettement, avec la terreur d'un homme qui devient fou et qui le comprend, que cette vieille femme en fichu noir était une simple poupée mécanique. Il s'étonna de ne pas s'en être douté auparavant et d'avoir attendu cette visite comme quelque chose d'infiniment douloureux dans sa dou-

ceur déchirante. Tout en s'efforçant de parler, il pensait avec un frémissement :

« Mon Dieu! Mais c'est une poupée! Une poupée-mère! Et voilà une poupée-soldat; à la maison, il y a une poupée-père, et ceci, c'est la poupée Vassili Kachirine. »

Lorsque sa mère se mit à pleurer, Vassili retrouva en elle quelque chose d'humain, qui disparut aux premières paroles prononcées. Il regarda avec curiosité et frayeur les larmes couler des yeux de la poupée.

Quand la peur devint insupportable, Vassili Kachirine essaya de prier. Il ne lui restait qu'une rancœur amère, détestable et énervante de tous les principes religieux dont son adolescence avait été nourrie, dans la maison de son père, notable commerçant. Il n'avait pas la foi. Mais un jour, dans son enfance, il avait entendu quelques paroles qui l'avaient frappé par leur émotion vibrante et qui restèrent entourées à jamais d'une douce poésie. Ces paroles étaient :

« Joie de tous les affligés ! »

Parfois, aux minutes pénibles, il chucho-

tait, sans prier, sans même bien s'en rendre compte : « Joie de tous les affligés ! » Et alors il se sentait soudain soulagé ; il avait envie de s'approcher de quelqu'un qui lui était cher et de se plaindre doucement :

— Notre vie !... Mais est-ce donc une vie ? Eh ! ma chère, est-ce donc une vie ?

Et ensuite, subitement, il se sentait ridicule ; il aurait voulu offrir sa poitrine aux coups, proposer à quelqu'un de le battre.

Il n'avait parlé à personne, pas même à ses meilleurs camarades, de sa « joie de tous les affligés » ; il semblait ne rien savoir d'elle lui-même, tant elle était profondément cachée dans son âme. Et il l'évoquait rarement, avec précaution.

Maintenant que la peur du mystère insondable qui se dressait devant lui le recouvrait complètement, comme l'eau recouvre les plantes du rivage pendant la crue, il voulait prier. Il eut envie de se mettre à genoux, mais la honte le prit devant la sentinelle ; et, les mains jointes sur sa poitrine, il murmura à voix basse :

— Joie de tous les affligés !

Et il répéta avec anxiété, d'un ton suppliant :

— Joie de tous les affligés, descends en moi, soutiens-moi !...

Quelque chose s'agita doucement. Il lui sembla qu'une forme douloureuse et douce planait dans le lointain et s'éteignait, sans illuminer les ombres de l'agonie. Au clocher, l'heure sonna. Le soldat se mit à bâiller longuement, à plusieurs reprises.

— Joie de tous les affligés ! Tu te tais ! Et tu ne veux rien dire à Vassili Kachirine !

Il eut un sourire suppliant et attendit. Mais, dans son âme, il y avait le même vide qu'autour de lui. Des pensées inutiles et torturantes lui vinrent ; il revit les bougies de cire allumées, le prêtre en soutane, l'image sainte peinte sur le mur, son père qui se courbait et se redressait, priait et s'inclinait, en jetant à Vassili des coups d'œil furtifs, pour voir si celui-ci priait aussi ou s'amusait. Et Kachirine fut encore plus angoissé qu'auparavant.

Tout disparut.

La conscience s'éteignait comme un foyer mourant qu'on disperse, elle se glaçait, pareille au cadavre d'un homme qui vient de décéder et dont le cœur est encore chaud, alors que les mains et les pieds sont déjà froids.

Vassili eut un moment de terreur sauvage lorsqu'on vint le chercher dans sa cellule. Il ne soupçonna même pas que le moment du supplice était venu ; il vit simplement les gens et s'en effraya, presque comme un enfant.

— Je ne le ferai plus ! Je ne le ferai plus ! chuchotait-il sans être entendu.

Et ses lèvres se glacèrent, tandis qu'il reculait lentement vers le fond de la cellule, comme, dans son enfance, quand il essayait de se soustraire aux punitions de son père.

— Il faut aller...

On parla, on marcha autour de lui, on lui donna il ne sut quoi. Il ferma les yeux, chancela et commença à se préparer péniblement.

La conscience lui revenait sans doute ; il demanda soudain une cigarette à un fonctionnaire. Avec amabilité, celui-ci lui tendit son étui.

X

LES MURAILLES S'ÉCROULENT

L'inconnu surnommé Werner était un homme fatigué de la lutte. Il avait passionnément aimé la vie, le théâtre, la société, l'art, la littérature. Doué d'une admirable mémoire, il parlait parfaitement plusieurs langues. Il aimait à s'habiller, avait d'excellentes manières. De tout le groupe des terroristes, il était le seul qui sût paraître dans le monde sans courir le risque d'être reconnu.

Depuis longtemps déjà, et sans que ses camarades s'en fussent aperçus, il avait un profond mépris pour les hommes. Plutôt mathématicien que poète, il ignorait jus-

qu'alors ce que sont l'extase et l'inspiration ; par moments, il se considérait comme un fou qui cherche la quadrature du cercle dans des mares de sang humain. L'ennemi contre lequel il luttait tous les jours ne pouvait lui inspirer de respect ; ce n'était qu'un réseau compact de bêtises, de trahisons, de mensonges, de viles tromperies. La dernière chose qui avait détruit en lui et pour toujours, lui semblait-il, le désir de vivre, c'était l'exécution, sur l'ordre de son parti, d'un agent provocateur. Il l'avait tué tranquillement, mais à la vue de ce visage humain, inanimé, calme, mais faux encore, pitoyable malgré tout, il cessa brusquement de s'estimer, lui et son œuvre. Il se considéra comme l'être le plus indifférent, le moins intéressant qui fût. En homme de volonté qu'il était, il ne quitta pas son parti ; apparemment, il resta le même ; mais il y eut désormais dans ses yeux quelque chose de froid et de terrifiant. Il n'en dit rien à personne.

Il possédait encore une qualité très rare :

il ignorait la peur. Il avait pitié de ses camarades qui éprouvaient ce sentiment, de Vassili Kachirine surtout. Mais c'était une pitié froide, une pitié de commande.

Werner comprenait que le supplice n'était pas simplement la mort, mais encore quelque chose de plus. En tout cas, il résolut de l'accueillir avec calme, de vivre jusqu'à la fin comme si rien ne s'était passé et ne se passerait. C'était de cette manière seulement qu'il pouvait exprimer le plus profond mépris pour le supplice et conserver sa liberté d'esprit. Au tribunal, — ses camarades, qui connaissaient cependant bien son intrépidité altière et froide, ne l'auraient peut-être pas cru eux-mêmes, — il ne pensa ni à la vie, ni à la mort : il jouait mentalement une difficile partie d'échecs, avec l'attention la plus profonde et la plus tranquille. Excellent joueur, il avait commencé cette partie le jour même de son emprisonnement et la continuait sans relâche. Et le verdict qui le condamnait ne déplaça aucune pièce sur l'échiquier invisible.

L'idée qu'il ne terminerait probablement pas la partie n'arrêtait pas Werner. Le matin du dernier jour, il commença par corriger un coup qui ne lui avait pas réussi la veille. Les mains serrées entre les genoux, il resta longtemps assis, dans l'immobilité; puis il se leva et se mit à marcher en réfléchissant. Il avait une démarche particulière; il penchait un peu en avant le haut du corps et frappait des talons avec force; même quand la terre était sèche, ses pas laissaient une trace nette. Il sifflotait doucement une mélodie italienne peu compliquée, ce qui l'aidait à réfléchir.

Mais voilà qu'il haussait les épaules et se tâtait le pouls : le cœur battait à coups rapprochés, tranquilles et égaux, avec une force sonore. Comme un novice jeté en prison pour la première fois, il examina attentivement la cellule, les verrous, la chaise vissée au mur et se dit :

« Pourquoi ai-je une telle sensation de joie, de liberté? Oui, de liberté : je pense à l'exécution de demain et il me semble qu'elle

n'existe pas. Je regarde les murs, et il me semble qu'ils n'existent pas non plus. Et je me sens libre comme si, au lieu d'être en prison, je venais de sortir d'une autre cellule où j'aurais été enfermé pendant toute la vie. »

Les mains de Werner se mirent à trembler, phénomène inconnu pour lui. La pensée devenait de plus en plus vibrante. Il lui semblait que, dans sa tête, des langues de feu s'agitaient et voulaient s'échapper de son cerveau afin d'éclairer le lointain encore obscur. Enfin, les flammes parvinrent à jaillir, et l'horizon s'illumina d'une vive clarté.

La vague lassitude qui avait tourmenté Werner pendant les deux dernières années avait disparu à la vue de la mort; sa belle jeunesse revenait en jouant. C'était plus, même, que la belle jeunesse. Avec l'étonnante clarté d'esprit qui élève parfois l'homme sur les sommets suprêmes de la méditation, Werner vit soudain et la vie et la mort; et la majesté de ce spectacle nou-

veau le frappa. Il lui sembla suivre un sentier étroit comme le tranchant d'une lame sur la crête de la plus haute montagne. D'un côté, il voyait la vie, et de l'autre, il voyait la mort ; elles étaient comme deux mers profondes, étincelantes et belles, confondues à l'horizon en une seule étendue infinie.

— Qu'est-ce donc?... Quel spectacle divin ! dit-il lentement.

Il se leva involontairement et se redressa, comme s'il eût été en présence de l'Être suprême. Et, anéantissant les murailles, l'espace et le temps, par la force de son regard qui pénétrait tout, il plongea les yeux au plus profond de la vie qu'il avait quittée.

Et la vie prit un aspect nouveau. Il n'essaya plus de traduire en paroles ce qu'il voyait, comme autrefois; d'ailleurs, il ne trouvait pas de mots adéquats dans tout le langage humain, encore si pauvre, si avare. Les choses mesquines, malpropres et mauvaises, qui lui suggéraient du mépris et même parfois du dégoût à la vue des hommes, avaient complètement disparu.

C'est ainsi que, pour ceux qui s'élèvent en ballon, la boue et la saleté des rues étroites sont invisibles et la laideur se mue en beauté.

D'un mouvement inconscient, Werner marcha vers la table et s'y accouda du bras droit. Hautain et autoritaire par nature, on ne lui avait jamais vu une attitude plus fière, plus libre et plus impérieuse, ni un pareil regard, ni un tel redressement de tête, car jamais encore il n'avait été aussi libre et aussi puissant que maintenant, dans cette prison, au seuil du supplice et de la mort.

Devant ses yeux illuminés, les hommes prirent un aspect nouveau, une beauté et un charme inconnus. Il planait au-dessus du temps, et jamais ne lui était apparue si jeune cette humanité qui, la veille encore, hurlait comme une harde de fauves dans les forêts. Ce qui lui avait semblé jusqu'ici terrible, impardonnable et vil, devenait tout à coup touchant et naïf; c'est ainsi qu'on chérit chez l'enfant la gaucherie de la démarche, le bégayement décousu où étincelle le génie

inconscient, les erreurs et les bévues risibles, les cruelles meurtrissures.

— Mes chers amis !

Werner se mit à sourire, et son attitude perdit sa force altière et imposante. Il redevint le prisonnier qui souffre dans sa cellule étroite, qui s'ennuie de voir constamment un œil curieux le fixer au travers de la porte. Il s'assit, sans que son corps prît la pose raide qui lui était coutumière, et il considéra les murs et les grillages avec un sourire faible et doux qu'il n'avait jamais eu. Et quelque chose se passa qui ne lui était encore jamais arrivé : il pleura.

— Mes chers camarades ! chuchota-t-il en versant des larmes amères. Mes chers camarades !

Quelle voie mystérieuse avait-il suivie, pour passer du sentiment de liberté illimitée et hautaine, à cette pitié passionnée et attendrie ? Il ne le savait pas. Avait-il vraiment pitié de ses camarades, ou bien ses pleurs cachaient-ils quelque chose de plus passionné, de plus grand encore ? Son cœur

qui avait soudain ressuscité et refleuri l'ignorait. Werner pleurait et chuchotait :

— Mes chers camarades! Mes chers camarades!

Et dans cet homme qui pleurait et souriait à travers ses larmes, personne — ni les juges, ni les camarades, ni lui-même — n'aurait reconnu le Werner froid et hautain, sceptique et insolent.

XI

ON LES MÈNE AU SUPPLICE

Avant de monter dans les voitures, les condamnés furent réunis tous les cinq dans une grande pièce froide au plafond voûté, pareille à un bureau abandonné, ou à une salle de réception inutilisée. On leur permit de se parler.

Seule, Tania Kovaltchouk profita immédiatement de l'autorisation. Les autres serraient en silence des mains froides comme la glace ou chaudes comme le feu; muets, s'efforçant de ne pas se regarder, ils se rassemblèrent en un groupe confus et distrait. Réunis, ils semblaient avoir honte

de ce quils avaient éprouvé dans la solitude. Ils avaient peur de se regarder, peur de se révéler l'un à l'autre, la chose nouvelle, un peu gênante, qu'ils sentaient ou soupçonnaient entre eux.

Ils se regardèrent cependant, sourirent une ou deux fois, et tous se trouvèrent à l'aise, comme auparavant : aucun changement ne se devinait, ou, s'il s'était passé quelque chose, tous en avaient pris une part égale, si bien qu'ils ne remarquaient rien de spécial en chacun d'eux. Tous parlaient et se mouvaient d'une manière bizarre, saccadée, impulsive, trop lentement ou trop rapide. Parfois, l'un d'eux répétait vivement les mêmes mots, ou bien n'achevait pas une phrase commencée, croyant l'avoir dite. Et ils ne remarquaient rien de tout cela. Tous clignaient des yeux et examinaient, sans les reconnaître, les objets familiers, ainsi que des myopes qui auraient soudain enlevé leurs lorgnons. Ils se retournaient souvent et avec vivacité, comme si, derrière eux, quelqu'un les appelait. Mais ils ne s'en apercevaient

pas. Les joues et les oreilles de Moussia et de Tania étaient brûlantes. Serge, un peu pâle, se remit bientôt et se montra tel que d'habitude.

C'était à Vassili seulement qu'on faisait attention. Même parmi eux, il avait quelque chose de terrible. Werner s'émut et dit à voix basse à Moussia, avec une anxiété profonde :

— Qu'y a-t-il, Moussia? Est-il possible qu'il ait...? Hein? Il faut lui parler.

Vassili regardait Werner de loin, comme s'il ne l'avait pas reconnu; puis il baissa les yeux.

— Vassili, qu'est-ce? Qu'as-tu?... Ce n'est rien, frère, ce sera bientôt fini! Il faut se maîtriser! Il le faut!

Vassili garda le silence. Et lorsqu'on pouvait déjà croire qu'il ne dirait absolument rien, une réponse vint, sourde, tardive, terriblement lointaine, — c'est ainsi que le tombeau doit répondre quand on l'appelle longtemps :

— Mais je n'ai rien. Je me maîtrise!

Il répéta :

— Je me maîtrise!

Werner en fut réjoui.

— Bon, bon! Tu es un brave garçon! Mais lorsque son regard croisa le regard sombre, appesanti, de Vassili, il ressentit une angoisse éphémère en se demandant : « Mais d'où regarde-t-il? D'où parle-t-il? » Sur un ton de profonde tendresse, il lui dit :

— Vassili, tu entends? Je t'aime beaucoup!

— Et moi aussi, je t'aime beaucoup! répliqua une langue qui se mouvait péniblement.

Soudain, Moussia prit Werner par le bras et, exprimant son étonnement avec force, comme une actrice en scène, elle demanda :

— Werner, qu'as-tu? Tu as dit : « Je t'aime »! Tu n'as jamais dit cela à personne... Et pourquoi as-tu un visage si radieux et une voix si tendre?...

Et, pareil aussi à un acteur qui appuie sur les mots, Werner répondit, en serrant avec force la main de la jeune fille :

— Oui, j'aime, maintenant! Ne le dis pas aux autres, j'en suis honteux, mais j'aime passionnément mes frères!

Leurs regards se rencontrèrent et s'enflammèrent : autour d'eux, tout s'éteignit; ainsi toutes les clartés pâlissent dans l'éclat fugitif de l'éclair.

— Oui! dit Moussia, oui, Werner!

— Oui! répondit-il, oui, Moussia, oui!

Ils avaient compris quelque chose et le ratifiaient à jamais. Les yeux étincelants, Werner s'agita de nouveau et se dirigea à pas rapides vers Serge.

— Serge!

Mais ce fut Tania Kovaltchouk qui répondit. Pleine de joie, pleurant presque de fierté maternelle, elle tiraillait violemment Serge par la manche.

— Écoute donc, Werner! Je pleure à cause de lui, je me tourmente, et lui, fait de la gymnastique!

— Système Muller? demanda Werner en souriant.

Serge fronça les sourcils, un peu confus :

— Tu as tort de rire, Werner! Je suis convaincu que...

Tout le monde se mit à rire. Puisant de la force et de la fermeté dans la communion mutuelle, ils redevenaient peu à peu ce qu'ils étaient auparavant; ils ne s'en apercevaient pas et pensaient qu'ils étaient toujours les mêmes. Soudain, le rire de Werner se brisa; avec une gravité parfaite, il dit à Serge :

— Tu as raison, Serge! Tu as parfaitement raison!

— Comprends donc ceci! reprit Serge, satisfait. Bien entendu, nous...

A ce moment, on les pria de monter dans les véhicules. On eut même l'amabilité de leur permettre de se placer à leur guise, deux par deux. En général, on était très aimable avec eux, trop même; était-ce pour essayer de leur témoigner un peu d'humanité ou pour leur montrer qu'on n'était pour rien dans ce qui se passait, que tout se faisait de soi-même? Nul ne pourrait le dire.

— Va avec lui, Moussia! dit Werner, en

désignant à la jeune fille Vassili qui restait immobile.

— Je comprends ! répondit-elle, en hochant la tête. Et toi?

— Moi? Tania ira avec Serge, toi avec Vassili... Moi, je serai seul! Qu'importe! Je puis supporter cela, tu le sais!

Lorsqu'on arriva dans la cour, l'obscurité humide et tiède frappa doucement les visages et les yeux, coupa les respirations, s'insinua dans les corps frémissants qu'elle purifia. Il était difficile de croire que ce stimulant était tout simplement le vent, un vent printanier, doux et moite.

L'étonnante nuit de printemps sentait la neige fondue et faisait résonner les pierres. Vives et affairées, des gouttelettes d'eau tombaient en se poursuivant, et leur chute composait avec ensemble une chanson magique. Mais si l'une d'elles tombait plus lente ou plus rapide, tout s'embrouillait en un clapotis joyeux, en une confusion animée. Puis une grosse goutte sévère frappait avec force et, de nouveau la chanson

printanière, rythmée et enchanteresse murmurait. Au-dessus de la ville, plus haut que les murs de la forteresse, on distinguait le pâle halo des lumières électriques.

Serge Golovine poussa un profond soupir, puis il retint son souffle, comme s'il eût regretté de chasser de ses poumons un air si pur et si frais.

— Y a-t-il longtemps qu'il fait beau? s'informa Werner... C'est le printemps!

— Depuis hier seulement! répondit-on avec politesse et empressement. Il y a eu beaucoup de jours froids.

L'une après l'autre, les noires voitures arrivaient, prenaient deux personnes et s'en allaient, dans l'obscurité, vers le portail où vacillait une lanterne. Autour de chaque véhicule, se mouvaient les silhouettes grises des soldats; les sabots de leurs chevaux résonnaient avec force; souvent, les bêtes glissaient sur la neige mouillée.

Quand Werner se courba pour entrer dans le véhicule, un gendarme lui dit, d'une manière vague :

— Il y en a un autre qui *va* avec vous!

Werner s'étonna :

— Qui *va* où? Ah! oui! Encore un! Qui est-ce?

Le soldat garda le silence. En effet, dans un angle obscur se pelotonnait quelque chose de petit, d'immobile, mais qui vivait; un œil ouvert brilla sous un rayon oblique de la lanterne. En s'asseyant, Werner frôla un genou de son pied.

— Pardon, camarade!

On ne lui répondit pas. Ce fut seulement quand la voiture se mit en marche que l'homme lui demanda, en hésitant, en mauvais russe :

— Qui êtes-vous?

— Je m'appelle Werner, condamné à la pendaison pour attentat contre XX... Et vous?

— Je suis Ianson... Il ne faut pas me pendre...

Avant deux heures, ils seraient face à face avec le grand mystère jusque-là indéchiffré; avant deux heures, ils sortiraient de la vie

pour entrer dans la mort; c'est là qu'ils allaient tous deux et ils firent connaissance. La vie et la mort marchaient simultanément sur deux plans, et jusqu'à la fin, jusque dans les détails les plus risibles et les plus stupides, la vie restait la vie.

— Qu'avez-vous fait, vous, Ianson?

— J'ai frappé mon patron avec un couteau. J'ai volé de l'argent.

D'après le son de sa voix, il semblait que Ianson s'endormait. Werner trouva, dans l'ombre, sa main molle et la serra. Ianson la retira avec indolence.

— Tu as peur? demanda Werner.

— Je ne veux pas être pendu.

Ils gardèrent le silence. Werner trouva de nouveau la main de l'Esthonien et la serra fortement entre ses paumes sèches et brûlantes. Elle resta immobile, et Ianson n'essaya plus de la dégager.

On étouffait dans la voiture trop étroite, qui sentait le renfermé, le drap de soldat, le fumier et le cuir de bottes mouillées. Un jeune gendarme, assis en face de Wer-

ner, lui soufflait sans cesse au visage une haleine puant l'ail et le tabac. Mais l'air vif et frais arrivait par des fentes, et l'on sentait la présence du printemps, dans la petite boîte mouvante, avec plus de force encore que dehors. Le véhicule tournait tantôt à droite, tantôt à gauche; parfois, il semblait retourner en arrière. Par moments, il paraissait aux prisonniers qu'ils viraient en rond depuis des heures. D'abord, la lumière bleuâtre de l'électricité se glissait entre les épais rideaux baissés; puis soudain, après un tournant, l'obscurité se fit; ce fut à cet indice que les voyageurs devinèrent qu'ils étaient arrivés dans les faubourgs et s'approchaient de la gare de S... Parfois, à un contour brusque, le genou plié et vivant de Werner frôlait amicalement le genou plié et vivant du gendarme, et il était difficile de croire au supplice prochain.

— Où allons-nous? demanda soudain Ianson. La trépidation continue et prolongée de la sombre voiture lui donnait le vertige et un peu de nausée.

Werner répondit et serra plus fort la main de l'Esthonien. Il aurait voulu dire des paroles particulièrement amicales et douces à ce petit homme endormi, qu'il aimait déjà plus que personne au monde.

— Cher ami! Je crois que tu es mal assis! Rapproche-toi de moi!

Ianson garda le silence; au bout d'un moment, il lui répondit :

— Merci! Je suis bien! Et toi, on te pendra aussi?

— Oui! répliqua Werner, avec une gaîté inattendue, en riant presque. Et il eut un geste aisé et dégagé, comme s'ils avaient parlé d'une plaisanterie futile et bête que voulaient leur jouer des gens affectueux, mais terriblement farceurs.

— Tu as une femme? demanda Ianson.

— Une femme! Moi! Non, je suis seul!

— Moi aussi, je suis seul.

Werner commençait à avoir le vertige. Par moments, il lui semblait qu'il se rendait à une fête. Chose bizarre; presque tous ceux qui allaient au supplice avaient la même

impression; bien qu'en proie à la peur et à l'angoisse, ils se réjouissaient vaguement de la chose extraordinaire qui allait se passer. La réalité s'enivrait de folie, et la mort, s'accouplant à la vie, engendrait des fantômes.

— Nous voilà arrivés! dit Werner, avec une curiosité joyeuse, lorsque la voiture s'arrêta; il sauta aisément sur le sol. Il n'en fut pas de même pour Ianson, qui résistait, sans mot dire, très paresseusement, semblait-il, et qui refusait de descendre. Il se retenait tantôt à un angle, tantôt à la porte, à la haute roue, et cédait à la première intervention du gendarme. Il se collait aux choses plutôt qu'il ne s'y agrippait, et il n'était pas nécessaire de déployer beaucoup d'efforts pour l'en détacher. Enfin, on eut raison de lui.

Comme toujours pendant la nuit, la gare était sombre, déserte et inanimée. Les trains de voyageurs avaient déjà passé; et pour le train qui attendait les prisonniers sur la voie, il n'y avait pas besoin de lumière ni d'agitation. L'ennui s'empara de Werner. Il

n'avait pas peur, il n'était pas angoissé; mais il s'ennuyait, d'un ennui immense, lourd, fatigant, qui lui donnait envie de s'en aller n'importe où, de se coucher et de fermer les yeux. Il s'étira et bâilla vivement, à plusieurs reprises.

— Si seulement on allait plus vite! dit-il, exténué.

Ianson garda le silence et frémit.

Lorsque les condamnés passèrent sur le quai désert, entouré de soldats, pour se diriger vers les wagons mal éclairés, Werner se trouva placé à côté de Serge Golovine. Celui-ci désigna quelque chose de la main et se mit à parler; son voisin ne comprit distinctement que le mot « lampe »; le reste de la phrase se perdit dans un bâillement las et prolongé.

— Que dis-tu? demanda Werner, en bâillant aussi.

— Le réverbère... La lampe du réverbère fume, dit Serge.

Werner se retourna. En effet, c'était vrai; les verres étaient déjà tout noirs.

— Oui, elle fume !

Soudain, il pensa : « Que m'importe que la lampe fume, puisque?... » Serge eut sans doute la même idée : il jeta un coup d'œil rapide sur Werner et détourna la tête. Mais tous deux cessèrent de bâiller.

Tous marchèrent sans encombre jusqu'au train ; Ianson seul dut y être conduit. D'abord, il raidit les jambes, colla ses semelles aux planches du quai, puis il plia les genoux. Tout le poids de son corps retomba sur les bras des gendarmes ; ses jambes traînaient sur le sol comme celles d'un homme ivre, et la pointe de ses bottes grinçait sur le bois. Avec mille peines, mais en silence, on le hissa dans le wagon.

Vassili Kachirine lui-même marchait sans appui ; il imitait inconsciemment les gestes de ses camarades. Parvenu au sommet des marches du wagon, il recula ; un gendarme le prit au coude pour le soutenir. Alors, Vassili se mit à trembler violemment et poussa un cri perçant, en repoussant le gendarme :

— Aïe !

— Vassili, qu'as-tu? demanda Werner qui se précipita vers lui..

Vassili garda le silence, toujours secoué de frissons. Le gendarme, vexé, chagriné même, expliqua :

— Je voulais le soutenir, et lui, il...

— Viens, Vassili, je te soutiendrai, dit Werner.

Il voulut prendre le bras de son camarade. Mais celui-ci le repoussa et cria encore plus fort :

— Vassili, c'est moi, Werner!

— Je sais! Ne me touche pas! Je veux marcher seul !

Et, continuant à trembler, il entra dans le wagon et s'assit dans un coin. Werner se pencha vers Moussia et lui demanda à voix basse, en désignant Vassili du regard :

— Eh bien, comment va-t-il?

— Mal! répondit Moussia, en chuchotant. Il est déjà mort. Dis-moi, Werner, y a-t-il vraiment une mort?

— Je ne sais pas, Moussia, mais je crois

que non ! répondit Werner d'un ton grave et pensif.

— C'est ce que je pensais ! J'ai souffert à cause de lui, dans la voiture ; il me semblait que je voyageais à côté d'un mort.

— Je ne sais pas, Moussia. Peut-être la mort existe-t-elle encore pour quelques-uns. Plus tard, elle n'existera plus du tout. Pour moi, par exemple, la mort a existé, mais maintenant elle n'existe plus.

Les joues un peu pâlies de Moussia s'enflammèrent :

— Elle a existé pour toi, Werner? Pour toi ?

— Oui, mais plus maintenant. Comme pour toi !

On entendit du bruit à la porte du wagon; Michka le Tzigane entra en crachant, en respirant bruyamment, en faisant résonner avec force les talons de ses bottes. Il jeta un regard autour de lui et s'arrêta :

— Il n'y a plus de place, gendarme ! déclara-t-il au gendarme fatigué et irrité. Fais-moi voyager confortablement, sinon je n'irai

pas avec toi! Pends-moi plutôt ici, au réverbère! Ah! les gredins! Quelle voiture ils m'ont donnée! Ça, une voiture! Les entrailles du diable, oui, mais pas une voiture!

Mais, soudain, il pencha la tête, tendit le cou et avança ainsi vers les autres condamnés. Dans le cadre de ses cheveux et de sa barbe embroussaillés, ses yeux noirs lançaient un regard sauvage, aigu et un peu fou.

— Ah! mon Dieu! cria-t-il, en traînant les mains. Voilà où nous en sommes! Bonjour, monsieur!

Il s'assit en face de Werner en lui tendant les mains; puis, en clignant de l'œil, il se pencha et passa rapidement la main sur le cou de son compagnon :

— Toi aussi? Hein?

— Oui! sourit Werner.

— Tous?

— Tous!

— Oh! oh! dit le Tzigane en découvrant les dents. Il examina les autres condamnés

d'un coup d'œil rapide, qui, toutefois, s'arrêta plus longtemps sur Moussia et sur Ianson.

— A cause du ministre?

— Oui. Et toi?

— Moi, monsieur, c'est une autre affaire. Moi, je ne suis pas aussi distingué : je suis un brigand, un assassin. Ça ne fait rien, monsieur, serre-toi un peu pour faire place; ce n'est pas de ma faute si on m'a mis en votre compagnie! Dans l'autre monde, il y aura de la place pour tous.

Il mesura tous les assistants d'un coup d'œil vigilant, défiant et sauvage. Mais on le regardait sans parler, gravement et même avec une compassion évidente. Il découvrit de nouveau les dents et frappa à plusieurs reprises sur le genou de Werner.

— C'est comme ça, monsieur! Comme on dit dans la chanson : « Ne fais pas de bruit, verte forêt de chênes! »

— Pourquoi m'appelles-tu monsieur?

— Tu as raison!... acquiesça le Tzigane avec satisfaction. Quel monsieur serais-tu,

puisque tu vas être pendu à côté de moi! Voilà celui qui est le vrai monsieur!

Il tendit le doigt vers le gendarme silencieux.

— Et votre camarade là-bas, il n'en mène pas large! ajouta-t-il en désignant des yeux Vassili. Monsieur, eh! monsieur, tu as peur, hein?

— Non! répondit une langue qui remuait avec peine.

— Allons donc! Il ne faut pas te gêner, il n'y a rien de honteux à cela! Ce sont les chiens seulement, qui agitent la queue et découvrent les dents quand on va les pendre; mais toi, tu es un homme. Et ce polichinelle-là, qui est-ce? Il n'est pas des vôtres?

Ses yeux dansaient sans cesse; constamment, il crachait avec un sifflement sa salive abondante et douceâtre. Ianson, immobile, pelotonné dans un coin, agita un peu les oreilles de sa casquette de fourrure pelée, mais ne dit rien. Werner répondit à sa place :

— Il a égorgé son patron.

— Mon Dieu! fit le Tzigane étonné. Com-

ment permet-on à des oiseaux pareils d'égorger les gens ?

Depuis un moment, il examinait Moussia à la dérobée ; soudain, il se tourna vivement et fixa sur elle son regard droit et perçant.

— Mademoiselle ! Hé ! mademoiselle ! Qu'avez-vous donc? Vos joues sont toutes roses et vous riez! Regarde, elle rit vraiment! Regarde! Regarde! Et il saisit le genou de Werner de ses doigts crochus.

Rougissante, un peu confuse, Moussia planta ses yeux dans les yeux attentifs et sauvages qui la questionnaient. Tous gardèrent le silence.

Les petits wagons bondissaient sur la voie étroite et couraient avec empressement. A un tournant ou à un passage à niveau, la sirène siffla : le mécanicien avait peur d'écraser quelqu'un. N'était-il pas atroce de penser qu'on apportait tant de soins, d'efforts, en un mot toute l'activité humaine à conduire des hommes à la pendaison? La chose au monde, la plus insensée, s'accomplissait

sous un aspect simple et raisonnable. Les wagons couraient ; des gens y étaient assis, comme d'habitude, voyageaient comme on voyage généralement. Puis, il y aurait un arrêt, comme toujours : « Cinq minutes d'arrêt. »

Et alors viendrait la mort, — l'éternité, — le grand mystère.

XII

« ILS SONT ARRIVÉS »

Le train avançait avec rapidité.

Serge Golovine se souvenait d'avoir passé l'été, quelques années auparavant, dans une petite campagne située sur le même chemin. Il s'y était promené souvent le jour et la nuit; il la connaissait bien. En fermant les yeux, il pouvait s'imaginer qu'il y retournait, par le dernier train, après s'être attardé chez des amis.

« J'arriverai bientôt », pensa-t-il en se redressant; et ses yeux rencontrèrent la sombre fenêtre grillée. Autour de lui rien ne bougeait. Seul le Tzigane crachotait continuel-

lement, et ses yeux courant le long du wagon semblaient toucher les portes, les soldats.

— Il fait froid, dit Vassili Kachirine entre ses lèvres minces et qui paraissaient gelées.

Tania Kovaltchouk s'agita, maternelle :

— Voici un fichu très chaud pour vous envelopper...

— Le cou? demanda Serge, et il eut peur de sa question.

— Qu'importe, Wassia ! Prends-le...

— Enveloppe-toi. Tu auras plus chaud, ajouta Werner.

Il se tourna vers Ianson et lui demanda tendrement :

— Et toi, tu n'as pas froid?

— Werner, il veut peut-être fumer? Camarade, voulez-vous fumer? demanda Moussia. Nous avons du tabac.

— Je veux bien.

— Donne-lui une cigarette, Serge! dit Werner.

Mais Serge lui tendait déjà son étui.

Et tous se mirent à regarder avec tendresse comment les doigts inhabiles de Ian-

son prenaient la cigarette, comment s'enflammait l'allumette et comment de sa bouche sortait une petite fumée bleuâtre.

— Merci, dit Ianson. C'est bon.

— Que c'est drôle ! dit Serge.

— Qu'est-ce qui est drôle ? demanda Werner.

— La cigarette, répondit Serge, qui ne voulait pas dire toute sa pensée.

Ianson tenait la cigarette entre ses doigts vivants et pâles. Avec étonnement, il la regardait. Et tous fixaient leur regard sur ce petit bout de papier, sur cette spirale de fumée sortant de la cendre grise.

La cigarette s'éteignit.

— Elle s'est éteinte, dit Tania.

— Oui, elle s'est éteinte.

— Que le diable l'emporte ! dit Werner, regardant avec inquiétude Ianson dont la main tenant la cigarette pendait, comme morte.

Soudain, le Tzigane se tourna, pencha son visage tout près de celui de Werner et, le regardant dans le blanc des yeux, chuchota :

— Monsieur, si on attaquait les soldats du convoi?... Qu'en pensez-vous?

— Non, répondit Werner.

— Pourquoi? Il vaut mieux finir en combattant. Je donnerai un coup, on m'en donnera un autre et je mourrai sans m'en apercevoir...

— Non, il ne faut pas, dit Werner.

Et il se tourna vers Ianson :

— Pourquoi ne fumes-tu pas?

Le visage desséché de Ianson se plissa pitoyablement, comme si quelqu'un avait tiré les fils qui mouvaient les rides de sa figure; l'Esthonien sanglota sans larmes, d'une voix blanche :

— Je ne peux pas fumer. Ah! ah! ah! Il ne faut pas me pendre. Ah! ah! ah!

Tout le monde se tourna vers lui. Tania, pleurant abondamment, lui caressait les bras et rajustait son bonnet :

— Mon ami, ne pleure pas, mon ami! Mon pauvre ami!

Tout à coup les wagons s'entrechoquèrent et ralentirent leur marche. Les con-

damnés se levèrent, mais se rassirent aussitôt.

— Nous sommes arrivés, dit Serge.

Subitement, ce fut comme si l'on avait pompé tout l'air de la voiture. Il devint difficile de respirer. Les cœurs dilatés pesaient dans la poitrine, montaient vers la gorge, battaient désespérément, et le sang, dans sa terreur, semblait se révolter. Les yeux regardaient le plancher trépidant, les oreilles écoutaient les roues qui roulaient toujours plus lentement, roulaient encore, puis s'arrêtaient doucement.

Le train stoppa.

Une étrange torpeur envahit les condamnés. Ils ne souffraient pas. Ils semblaient vivre d'une vie inconsciente. Leur être sensible était absent; seul son fantôme se mouvait, parlait sans voix, marchait en silence. On sortit. On se rangea par deux, en aspirant l'air frais de la forêt. Comme dans un rêve, Ianson se débattait gauchement : on l'arracha du wagon.

— Nous irons à pied? demanda quelqu'un presque gaiement.

— Ce n'est pas loin, répondit une voix insouciante.

Sans rien dire, on avançait dans la forêt, le long d'un chemin boueux et humide. Les pieds glissaient, s'enfonçaient dans la neige, et les mains s'accrochaient parfois involontairement à celles des camarades. Respirant avec peine, les soldats marchaient en file, de chaque côté des condamnés. Une voix irritée prononça :

— Ne pouvait-on tracer le chemin ? On a peine à avancer.

— On a bien nettoyé, Votre Noblesse, mais c'est le dégel. Il n'y a rien à faire.

Chez les condamnés la conscience revenait, mais partielle. Tantôt la pensée semblait affirmer : « C'est vrai, on ne pouvait pas nettoyer le chemin », tantôt elle s'obscurcissait de nouveau et il ne restait que l'odorat qui percevait avec une acuité singulière la senteur forte et saine de la forêt ; tantôt encore tout devenait très clair, très compréhensible, et la forêt, et la nuit, et le chemin... et la certitude que tout à l'heure,

dans une minute, la mort implacable les saisirait. Et petit à petit, un chuchotement s'élevait :

— Il est quatre heures bientôt.

— Je l'ai dit. Nous sommes partis trop tôt.

— Il fait jour à cinq heures.

— C'est cela, à cinq heures ; il fallait donc attendre.

On s'arrêta dans la clairière obscure. Près de là, derrière les arbres dont l'ombre immense s'agitait sur le sol, se balançaient silencieusement deux lanternes. C'est là qu'étaient dressées les potences.

— J'ai perdu un de mes caoutchoucs, dit Serge.

— Eh bien ? demanda Werner sans comprendre.

— Je l'ai perdu. J'ai froid.

— Où est Vassili ?

— Je ne sais pas. Le voilà.

Sombre et immobile, Vassili se tenait tout près d'eux.

— Où est Moussia ?

— Me voici. C'est toi, Werner?...

On se regardait; on évitait de se tourner du côté où, silencieuses et terriblement expressives, se balançaient les lanternes. A gauche, la forêt clairsemée semblait s'éclaircir encore. Et au delà, c'étaient de vastes plaines grises, d'où venait un vent humide.

— C'est la mer, dit Serge en humant les souffles. C'est la mer...

Moussia répondit par les vers de la chanson :

— « Mon amour vaste comme la mer ».

— Que dis-tu, Moussia?

— « Les rives de la vie ne peuvent contenir
Mon amour vaste comme la mer ».

— « Mon amour vaste comme la mer », répéta pensivement Serge.

— « Mon amour vaste comme la mer », reprit Werner.

Et soudain il s'étonna :

— Moussia, ma petite Moussia, que tu es encore jeune!

A ce moment, tout près de l'oreille de Werner retentit la voix haletante et passionnée du Tzigane :

— Monsieur, monsieur, regardez la forêt. Qu'est-ce que tout cela? Et là!... les lanternes! Est-ce le gibet?

Werner le regarda. Les traits convulsés de l'homme étaient effrayants à voir.

— Il faut nous dire adieu, murmura Tania.

— Attends ! On va lire le jugement. Où est Ianson?

Ianson restait étendu dans la neige. Des gens l'entouraient. Une violente odeur d'éther se répandait autour d'eux.

— Eh bien, docteur, est-ce bientôt fini ? demandait quelqu'un avec impatience.

— Ce n'est rien. Une syncope. Frottez-lui les oreilles avec de la neige. Ça va déjà mieux. Vous pouvez lire...

La lumière d'une lanterne sourde se répandit sur le papier et des mains blanches dégantées. Le papier et les mains tremblaient. La voix aussi.

— Messieurs, peut-être vaut-il mieux ne pas lire... Vous connaissez tous le jugement...

— Ne lisez pas ! répondit pour tout le monde Werner.

Et la lumière disparut aussitôt.

Les condamnés refusèrent aussi l'office du prêtre. Sa silhouette noire et large fit quelques pas en arrière et disparut. L'aube pointait. La neige devint plus blanche, plus sombre le visage des condamnés, et la forêt plus dénudée et plus triste.

— Messieurs, marchez deux par deux. Vous pouvez choisir votre compagnon. Mais je vous prie d'accélérer le pas.

Werner désigna Ianson qui était debout, soutenu par deux soldats.

— J'irai avec lui. Serge, prends Wassili... Passez devant nous.

— C'est bien.

— Je vais avec toi, Moussia, dit Tania. Viens, embrassons-nous !

Tous s'embrassèrent rapidement. Le Tzigane embrassait avec force ; on sentait ses

dents ; Ianson doucement et mollement, d'une bouche à demi-ouverte. Il semblait qu'il ne comprenait plus ce qu'il faisait. Quand Serge et Wassili eurent fait quelques pas, celui-ci s'arrêta subitement et, d'une voix forte, mais qui semblait étrangère et inconnue, cria :

— Adieu ! camarades !

— Adieu, camarade ! lui fut-il répondu.

On se remit en marche. Tout était tranquille. Les lanternes derrière les arbres devinrent immobiles. On entendait un cri, une voix, un bruit quelconque, mais là comme ici tout était calme.

— Ah ! mon Dieu ! râla quelqu'un.

On se retourna : c'était le Tzigane qui, dans un effort désespéré, criait :

— On va nous pendre !

Il s'agitait, battant l'air de ses mains et cria encore :

— Dieu ! Est-ce que je serai pendu tout seul ?

De ses mains convulsives, il agrippa la main de Werner et continua :

— Monsieur, mon cher, mon bon monsieur. Tu viendras avec moi, veux-tu ?

Werner, le visage crispé par la douleur, lui répondit :

— Je ne puis, je suis avec Ianson.

— Ah ! mon Dieu ! Alors, je serai seul. Pourquoi ? Pourquoi ?

Moussia fit un pas vers lui et murmura :

— J'irai avec vous.

Le Tzigane recula et la fixa de ses grands yeux dilatés :

— Avec toi ?

— Oui.

— Mais tu es si petite, tu n'as pas peur de moi ? Je ne veux pas. J'irai seul.

— Je n'ai pas peur de vous...

Le Tzigane découvrit ses dents.

— Ne sais-tu pas que je suis un brigand ? Et tu veux bien de moi ? Réfléchis. Je ne serai pas fâché si tu refuses.

Moussia se tut et dans l'aube blanchissante son visage sembla d'une pâleur lumineuse et mystique. Soudain, elle s'avança

rapidement vers le Tzigane et, prenant sa tête dans ses mains, elle l'embrassa fortement. Lui la prit par les épaules, l'écarta un peu, puis la baisa bruyamment sur les joues et sur les yeux.

Le soldat qui se trouvait auprès d'eux s'arrêta, ouvrit les mains et laissa tomber son fusil. Mais il ne se baissa pas pour le ramasser. Il resta un moment immobile, fit un brusque écart et se mit à marcher dans la forêt.

— Où vas-tu? lui cria d'une voix effrayée son camarade. Reste!

Mais l'autre, avec peine, essayait d'avancer. Tout à coup, il battit l'air de ses mains et tomba, le visage en avant.

— Ramasse ton fusil, poule mouillée! ou c'est moi qui le ramasserai, cria sévèrement le Tzigane. Tu ne connais pas ton service. N'as-tu jamais vu un homme mourir?

De nouveau, les lanternes vacillèrent. Le tour de Werner et de Ianson était arrivé.

— Adieu, monsieur! dit le Tzigane à voix haute. Nous nous reverrons dans l'autre

monde. Quand tu m'apercevras, ne te détourne pas.

— Adieu !

— Il ne faut pas me pendre, dit encore Ianson, d'une voix blanche.

Mais Werner le prit par la main et Ianson fit quelques pas. Ensuite, on le vit s'affaisser dans la neige. On se pencha vers lui, on le souleva, on le porta, tandis qu'il se défendait mollement dans les bras des soldats.

Et de nouveau, les lanternes jaunes devinrent immobiles...

— Et moi, Moussia, j'irai donc seule ? dit tristement Tania. Nous avons vécu ensemble et maintenant...

— Tania, ma bonne Tania !

Le Tzigane s'interposa ardemment, tenant Moussia comme s'il craignait qu'on la lui arrachât :

— Mademoiselle, s'écria-t-il, allez seule. Vous avez une âme pure. Vous irez où vous voudrez. Moi, je ne le puis. Je suis un bandit. Je ne puis partir seul. « — Où vas-tu ? me dira-t-on, toi qui as tué, qui as volé ! »,

car j'ai volé aussi des chevaux, mademoiselle. Et avec elle, je serai comme avec un enfant innocent, comprenez-vous ?

— Oui, je comprends. Allez donc ! Laisse-moi t'embrasser encore une fois, Moussia.

— Embrassez-vous ! Embrassez-vous ! dit le Tzigane. Vous êtes des femmes. Il faut bien se dire adieu.

Le tour de Moussia et du Tzigane arriva. La femme marchait avec précaution, d'un pas glissé et se retroussait par habitude. La soutenant d'une main forte et tâtant le terrain de son pied, l'homme l'accompagnait à la mort. Les lumières s'immobilisèrent. Autour de Tania tout redevint tranquille et solitaire. Les soldats, gris dans la lueur blafarde de l'aube, se taisaient.

— Je reste seule, dit Tania. Et elle soupira. Serge est mort, Werner et Wassili sont morts. Et Moussia meurt. Je suis seule. Soldats, mes petits soldats, vous voyez, je suis seule, seule...

. . . .

Le soleil se leva au-dessus de la mer.

On plaça les cadavres dans des coffres et l'on se remit en route. Le cou allongé, les yeux exorbités, leurs langues bleues sortant des bouches, les suppliciés refaisaient le chemin par lequel, vivants, ils étaient venus.

Et la neige était douce, et l'air de la forêt était pur et embaumé.

Le caoutchouc perdu par Serge faisait une tache noire dans la blancheur du chemin.

C'est ainsi que les hommes saluaient le soleil levant.

LA VIE D'UN POPE

I

Sur toute l'existence de Vassili Fiveisky pesait une fatalité mystérieuse et farouche. En butte à des malédictions inconnues, il avait porté, dès sa jeunesse, le fardeau de la tristesse, de la douleur et de la maladie, et les plaies toujours saignantes de son cœur ne se cicatrisaient jamais.

Au milieu des hommes, il allait solitaire, environné, semblait-il, d'une atmosphère délétère et spéciale, comme d'un nuage invisible et transparent.

Fils d'un père humble et patient, pauvre prêtre ignoré, il était, lui aussi, un humble et un patient, et longtemps, il n'avait pas

eu conscience de cette préméditation sournoise et méchante que les misères mettaien à fondre sur sa tête sans beauté.

Il tombait vite et se relevait lentement, pour retomber encore, et de nouveau se relever plus lentement; c'était une fourmi laborieuse, et, broutille sur broutille, grain de sable sur grain de sable, sans cesse, il restaurait sa fourmilière détruite, sur les grand'routes de la vie.

Et lorsqu'il eut été ordonné prêtre, et qu'ayant épousé une belle jeune fille, elle lui eut donné un fils et une fille, il crut sa destinée bien établie, solidement et définitivement, comme celle des autres hommes; — et il bénit Dieu, parce qu'il croyait en lui, et parce qu'il avait une âme sans malice.

Or, dans la septième année de son bonheur, par un torride après-midi de juillet, il arriva ceci : les enfants du village s'en allèrent à la baignade, et parmi eux, le fils du pope, nommé Vassili, un garçonnet noiraud et renfermé, comme son père. Et Vassili se noya.

La jeune popadia, accourue sur la berge avec la foule, assista au simple et déchirant spectacle de la mort : jamais elle n'oublia les battements de son cœur, si sourds et si lents, que chacun d'eux semblait devoir être le dernier ; et la transparence insolite de l'air, où passaient et repassaient les figures familières, mais devenues étrangères en cet instant ; et la confusion singulière des discours, où chaque parole entendue, semble s'arrondir dans l'air, pour fondre et s'effacer ensuite, au milieu des paroles nouvelles.

Elle en conçut pour toute sa vie l'épouvante des jours clairs et ensoleillés ; ils faisaient revivre à ses yeux les larges carrures détachées en plein soleil, les pieds nus solidement campés dans les débris de légumes jonchant la berge, l'élan régulier de la barque blanche, où repose, tout au fond, le petit corps fluet et recroquevillé, si proche et déjà si lointain, étranger à jamais.

Et longtemps après, quand déjà l'herbe eut poussé sur la tombe du petit Vassia, la

popadia répétait encore, inlassable, la prière des mères malheureuses :

— Seigneur, prends ma vie, mais rends-moi mon enfant !...

Dès lors, toute la maisonnée du père Vassili, se mit à craindre les jours lumineux de l'été, où le soleil brûle d'un feu trop vif, où la rivière décevante, incendiée par ses rayons, brille d'un intolérable éclat...

Ces jours-là, quand tout s'épanouissait alentour, les hommes, les champs, les bêtes, des regards d'angoisse se posaient sur la popadia, et tous, à dessein, s'efforçaient de parler fort et de rire bruyamment. Mais elle, indolente et morne, fixait sur eux un regard si étrange et si obstiné, qu'ils détournaient les yeux ; elle s'en allait errer par la maison à la recherche d'objets familiers : des clefs, un verre, une cuiller. Tous ces objets, on les mettait à sa portée ; mais elle continuait à chercher, toujours plus anxieuse et plus opiniâtre, à mesure que le soleil luisait plus gaiement et plus haut dans le ciel.

Alors, elle venait à son mari, posait une main glacée sur son épaule et répétait indéfiniment sa vaine demande :

— Vassia, dis, Vassia?

— Quoi, ma chérie? répondait le père Vassili, humble et navré, et, de ses doigts tremblants, aux ongles incultes et souillés de terre, il lissait doucement les cheveux en désordre.

Elle était encore jeune et jolie, et sur la soutane usée du prêtre sa main, lourde et blanche, reposait comme une main de marbre.

— Qu'y a-t-il, chérie? Veux-tu boire un peu de thé? Tu n'as pas encore bu.

— Vassia, dis, Vassia? implorait-elle encore, et, sa main découragée abandonnant l'épaule, elle poursuivait ses recherches, toujours fiévreuse et plus impatiente.

La maison avec ses chambres en désordre une fois explorée, elle allait au jardin, du jardin à la cour, pour s'en revenir encore à la maison. Cependant, le soleil montait toujours dans le ciel; à travers les arbres, la

rivière resplendissait chaude et tranquille, et la fille de la popadia, Nastia, cramponnée d'une main à ses jupes, la suivait pas à pas, déjà taciturne et grave, comme si l'ombre noire des choses à venir eût envahi son cerveau de six ans ; ses petits pas pressés s'efforçaient à égaler les pas longs et distraits de la mère, et ses yeux, sournoisement baissés, jetaient des regards chagrins sur le jardin familier, mais toujours plein d'un mystérieux attrait.

Dès que le soleil était parvenu au zénith, la popadia s'enfermait dans sa chambre, les volets clos ; et là, dans l'obscurité, elle buvait jusqu'à l'ivresse, avivant à chaque gorgée l'amertume de son chagrin et la brûlure de ses souvenirs.

Elle pleurait et se parlait à elle-même, d'une voix traînante et mal assurée, comme les gens qui lisent avec peine un ouvrage difficile : c'étaient indéfiniment les mêmes histoires, où vivait, riait et mourait, un petit garçon tranquille et noiraud ; et, dans ses

paroles chantantes et ses phrases de livre, les yeux, le sourire et les raisonnements vieillots de l'enfant revivaient un instant.

Quand, pour la première fois, le père Vassili s'aperçut que sa femme s'enivrait, il comprit, à son air de révolte exaspérée et d'amère gaîté, que c'était pour la vie ; il se mit à frotter l'une contre l'autre ses mains sèches et brûlantes et partit subitement d'un rire silencieux et stupide qui ne s'arrêtait plus; enfin, il se raidit, et se détournant de sa femme qui pleurait douloureusement, il réussit à contenir ce rire déplacé ; mais, par instants, il pouffait encore sous cape, les mains devant la bouche comme un écolier en faute.

Tout à coup, il redevint sérieux et ses mâchoires se refermèrent comme un étau de fer ; il ne sut pas trouver un mot de tendresse ou de consolation pour la popadia qui divaguait ; seulement, quand elle se fut endormie, il lui signa le front par trois fois, s'arrêta dans le jardin auprès de Nastia pour lui caresser froidement les cheveux, et s'en alla aux champs.

Longtemps, il marcha au milieu des hautes moissons de seigle, les yeux fixés sur la poussière blanche et moelleuse du chemin, où se lisait encore l'empreinte arrondie des pieds nus. Au détour de la route, il s'arrêta. Devant lui, autour de lui, jusqu'à l'horizon lointain, les épis lourds ondoyaient sur les tiges frêles ; là-haut, dans le ciel bleu tout pâle de chaleur, resplendissait un soleil implacable, et c'était tout. Pas un arbre, pas une maison, pas un homme!

Il était seul, perdu dans l'immensité lourde des épis, devant le visage lointain du ciel torride.

Le père Vassili leva les yeux : ils étaient petits et enfoncés, noirs comme des charbons, et brûlaient d'un feu sombre, reflet de l'embrasement du ciel ; il croisa les bras sur sa poitrine et voulut parler. Les mâchoires de fer, serrées comme un étau, frémirent, ses dents grincèrent, et, d'un effort semblable à un bâillement convulsif, le pope ouvrit la bouche et prononça ces paroles à voix haute et distincte :

— Je crois !

Le cri de sa prière, lancé comme un défi, se perdit sans écho dans l'immensité du ciel et des champs ; et de nouveau, avec passion, comme pour persuader ou pour avertir, il répéta :

— Je crois !

De retour à la maison, il entreprit encore une fois de reconstruire, grain de sable sur grain de sable, sa fourmilière détruite ; il assista à la traite des vaches, peigna lui-même les longs cheveux rêches de Nastia et, malgré l'heure tardive, fit dix verstes, pour aller consulter le médecin du canton sur la maladie de sa femme.

Le médecin lui remit des gouttes dans une fiole.

II

Le père Vassili n'était aimé de personne, ni de ses paroissiens, ni de ses subordonnés.

A l'église, il s'acquittait mal et pauvrement de son office ; sa voix sèche et sans ampleur ânonnait dans les lectures ; à certains moments, il précipitait ses mots au point de dérouter le diacre ; à d'autres, il lambinait sans motif.

Bien qu'il ne fût pas cupide, sa façon d'accueillir l'argent et les offrandes était si gauche qu'on le croyait intéressé et qu'on en riait à sa barbe. Et comme, de plus, on le savait très malheureux dans sa vie privée, tout le monde aux environs le tenait à l'é-

cart avec un certain mépris ; et même, on considérait comme un mauvais présage de le rencontrer ou de s'entretenir avec lui.

Le jour anniversaire de sa naissance, il avait invité à souper les notables du village et tous avaient répondu par une acceptation ; mais quand vint l'heure du souper, le clergé fut seul à venir ; parmi les paroissiens de marque, nul ne parut au festin ; le pope s'en trouva humilié devant ses subordonnés, et la popadia, qui voyait ainsi prodigués en pure perte les vins de prix et les dessertes commandés à la ville, en fut cruellement mortifiée :

— On ne veut même plus venir chez nous, soupira-t-elle tristement et sans avoir touché aux vins.

Quand les invités s'en allèrent, ils étaient ivres et dirent à peine merci ; d'ailleurs, dans leur voracité hâtive, ils n'avaient apprécié ni les desserts, ni la finesse des vins.

Le plus inconvenant à l'égard du pope était le marguillier, un certain Ivan Porphyritch; il méprisait franchement le prêtre pour sa malchance, et, quand l'effrayante ivrognerie de la popadia devint chose avérée au village, il se jura de ne plus baiser désormais la main du pope.

C'était à la sortie de la messe : au moment où le père Wassili tendit vers lui sa main, Ivan Porphyritch affecta de se détourner avec insolence.

La main brunie par le hâle resta suspendue en l'air, lamentable, et le pope rougit jusqu'aux oreilles, sans mot dire.

Cet incident, dont parla tout le village, ne fit que confirmer encore Ivan Porphyritch dans son opinion que le pope était un homme mauvais et sans dignité ; il résolut de travailler les paysans pour les inciter à se plaindre à l'hyparchie et à demander un autre pasteur.

Cet Ivan Porphyritch était lui-même un homme riche, parfaitement heureux et universellement respecté ; il avait un air d'im-

portance, des joues fermes et rebondies, une grande barbe noire ; et la toison noire aussi qui lui recouvrait tout le corps, surtout la poitrine et les jambes, lui semblait être l'indice d'un bonheur particulier ; il était d'ailleurs hautain, présomptueux, toujours gai, et persuadé que Dieu l'avait élu entre les autres hommes. Un terrible accident de chemin de fer, où périrent de nombreuses victimes, ne lui coûta que sa casquette qui fut souillée de terre. « Et encore, elle était vieille ! » concluait-il d'un air suffisant, car cette circonstance lui semblait être un nouveau mérite à son actif.

Tout cela faisait du marguillier un être terrible et extraordinaire aux yeux timides du pope. S'ils venaient à se croiser, il ôtait le premier son chapeau à larges bords avec une hâte peu convenable ; il sentait même en s'éloignant, ses pas se presser, comme ceux d'un homme effrayé et honteux de son effroi, et ses jambes flageolantes s'embarrasser dans les plis de sa soutane. Il lui semblait que toute sa destinée énigmatique

et cruelle s'incarnait dans cette barbe noire énorme, ces mains poilues, cette démarche imperturbable, et qu'il lui fallait se ramasser, se faire tout petit, se bien cacher derrière les murs, sous peine d'être écrasé comme une fourmi par ce grand corps menaçant.

Peu à peu, tout ce qui appartenait à Ivan Porphyritch, tout ce qui le concernait, avait pris pour lui un tel intérêt que parfois, pendant des journées entières, sa pensée s'absorbait sur le marguillier, sa femme, ses enfants, sa richesse.

Même, quand il travaillait aux champs parmi les paysans, paysan lui-même avec ses grosses bottes graissées et sa chemise de chanvre, il lui arrivait fréquemment de se retourner vers le village; et c'était toujours, près de l'église, la maison à deux étages du marguillier, avec son toit recouvert de tuiles rouges, qu'il apercevait la première. Mais sa propre maisonnette, avec son humble toiture de bois, il la découvrait à grand'peine, au milieu de la verdure grisâtre des saules échevelés par le vent; et le seul aspect de ces

deux toits si voisins et si dissemblables avait quelque chose de navrant qui lui serrait le cœur.

Un jour, lors de la fête de l'Épiphanie, la popadia revint de l'église toute en larmes et se plaignit d'avoir éte insultée; elle passait devant Ivan Porphyritch pour aller à son banc; et lui, avait dit assez haut pour être entendu de tout le monde :

— On ne devrait pas laisser cette ivrognesse entrer à l'église ; c'est une honte!...

La popadia pleurait en racontant l'injure ; et, dans cet instant, les progrès de sa vieillesse et de son affaissement pendant les quatre années qui avaient suivi la mort de Vassia apparurent au pope avec une cruelle et indiscutable évidence.

Elle était jeune encore, mais déjà des fils d'argent sillonnaient ses cheveux ; ses dents avaient noirci et ses yeux s'étaient gonflés ; elle fumait et c'était pitié de la voir avec sa cigarette qu'elle tenait gauchement, à la manière des femmes, entre deux doigts dressés. Tout en fumant, elle pleurait, et la ciga-

rette tremblotait entre ses lèvres enflées par les larmes.

— Seigneur Dieu ! Pourquoi ? Seigneur ! répétait-elle, en regardant tomber avec une insistance imbécile, la pluie fine de septembre.

Les gouttes d'eau avaient brouillé les vitres, et, dans l'ombre maintenant descendue, les branches du bouleau, lourdes de pluie, remuaient comme des fantômes. Dans la maison, on ne chauffait pas encore, pour ménager le bois, et l'air y était humide, froid, hostile comme dans une cour.

— Que faire avec des gens pareils, chérie ? disait le pope en manière d'excuse, — et il se frottait les mains, qu'il avait sèches et brûlantes, — il faut prendre patience !

— Seigneur ! Seigneur ! personne ne nous défendra donc ? gémissait la popadia.

Dans un coin, les yeux de loup de la morne Nastia luisaient immobiles et froids à travers les mèches éparses de ses cheveux rudes...

Quand la nuit fut venue, la popadia était ivre ; et alors, commença pour le pope la plus intolérable, la plus cruelle, la plus lamentable des épreuves, celle dont il ne se souvint jamais sans un sursaut de honte et de chasteté outragée.

Dans l'obscurité maladive des persiennes closes, dans les rêvasseries monstrueuses engendrées par l'alcool et les phrases traînantes indéfiniment ressassées, la popadia conçut un espoir insensé : mettre au monde un second fils en qui revivrait l'enfant mort prématurément. Oui, l'enfant allait renaître avec son doux sourire, avec ses yeux resplendissants d'une calme lumière, avec son parler tranquille et déjà raisonnable ; il allait renaître dans la beauté de son enfance innocente, tel enfin qu'il était en cette terrible journée de juillet, où le soleil ardent brûlait dans le ciel, où la rivière aveuglante et perfide étincelait au loin !...

Et, tout enflammée de sa folle espérance, belle, jusqu'à l'indécence, du feu qui l'embrasait, la popadia voulut les caresses de son

époux : tantôt elle le suppliait humblement, tantôt elle minaudait et se faisait provocante. Mais l'effroi ne quittait pas le visage assombri du prêtre.

Alors, douloureusement, elle s'efforça de redevenir la créature tendre et désirable qu'elle était il y a dix ans : elle prit un visage timide et virginal, et murmura de petites phrases naïves de fillette ; mais ses lèvres gonflées par l'alcool ne lui obéissaient pas, et sous les cils baissés brûlait, ardent et significatif, le feu d'un désir insensé... Et cependant le pope, la face abîmée dans ses mains fiévreuses, murmurait faiblement :

— Il ne faut pas ! il ne faut pas !

Alors, elle se jeta à genoux, et d'une voix enrouée l'implora :

— Par pitié ! rends moi Vassia ! rends-le moi, pope ! rends-le, maudit !

La pluie d'automne fouettait obstinément les volets hermétiquement clos, et seule autour d'eux, la nuit mauvaise respirait, lourde et profonde.

Isolés, dans leur maison, du monde exté-

rieur, il leur semblait qu'un songe farouche et sans issue les emportait dans son orbite, parmi des cris de douleur et des imprécations forcenées. La démence les guettait à la porte. Son souffle était dans l'atmosphère étouffante de la chambre, et son regard, dans la flamme rouge de la lampe, qui s'éteignait sous le verre enfumé.

— Tu ne veux pas ! Tu ne veux pas ! cria la popadia, et, dans sa frénésie de maternité, elle avait arraché ses vêtements d'un geste impudique et se dressait toute nue et halebtante, lubrique et terrible comme une bacchante, touchante et pitoyable comme une mère. Tu ne veux pas ! Alors, je te le jure devant Dieu, j'irai dans la rue, j'irai, toute nue, me jeter au cou du premier homme venu !... Rends-moi Vassia, maudit !

Et sa passion triompha de la chasteté du prêtre. Au travers des longs gémissements de la nuit d'automne et des paroles hagardes, il lui sembla que la vie, la vie elle-même, l'éternelle menteuse, lui découvrait enfin ses mamelles obscures et mystérieuses ; et,

dans les ténèbres de sa conscience, une pensée prodigieuse brilla comme un éclair : la pensée d'une résurrection miraculeuse, d'une lointaine et merveilleuse possibilité.

Et aux transports furieux de la popadia, il répondit, lui, le chaste, lui, le pudique, par d'autres transports, où se fondaient ensemble et l'espérance lumineuse, et la prière et la profondeur d'un désespoir sans bornes !

III

Le printemps venu, la popadia était enceinte.

Elle passa tout l'été sans se griser, et une joie paisible rayonna de nouveau dans la demeure du père Vassili.

Cependant, l'ennemi invisible ne désarmait pas : on perdit un porc de quatre cents livres, engraissé pour la vente; Nastia eut le corps couvert de dartres, et la maladie ne cédait à aucun remède.

Toutes ces épreuves semblèrent néanmoins supportables; la popadia s'en réjouissait même dans le fond de son cœur, car

elle doutait toujours de son grand bonheur, et croyait l'acheter par toutes ces misères : il lui semblait, que si le porc, bête de prix, était crevé, si Nastia était tombée malade, si d'autres maux encore avaient fondu sur eux, en revanche, jamais personne n'oserait offenser son enfant.

Et, pour ce fils tant désiré, elle aurait donné et la maison et Nastia ; elle aurait donné avec ravissement et sa vie et son âme à la puissance invisible et impitoyable, toujours altérée de nouveaux sacrifices.

Elle avait embelli, elle ne craignait plus Ivan Porphyritch; en allant à sa place à l'église, elle bombait fièrement son ventre arrondi et jetait sur les gens des regards hardis et assurés.

Pour ne pas risquer de nuire à l'enfant, elle cessa de vaquer aux pénibles travaux du ménage, et passa toutes ses journées dans la forêt domaniale.

Là, dans la haute futaie toute chaude de l'été déclinant, toute sombre et pleine de parfums, sous la voûte impénétrable des

frondaisons, elle cueillait, blottis dans l'herbe, une foule de champignons blancs; ils se pressaient étroitement les uns contre les autres; la popadia trouvait à leurs têtes noires, à leurs airs naïfs, de vagues ressemblances avec une nichée de tout petits garçons, et cette idée lui inspirait une sorte d'émotion attendrie.

Puis, elle marchait encore, de son pas ample et prudent de femme sur le point d'être mère, et la forêt profonde devenait pour elle un être vivant, caressant et sensé.

L'automne, puis l'hiver s'écoulèrent tranquilles et heureux. La popadia passait toutes ses soirées à coudre des langes et de petits maillots; pensive, elle maniait le linge de ses doigts blancs, dorés par la lampe d'une lumière rosée; sa main pétrissait et lissait l'étoffe moelleuse comme pour la caresser.

Une pensée spéciale, une pensée commune aux jeunes mères, se peignait sur ses traits, et, dans l'ombre bleue de l'abat-jour, son

charmant visage semblait, aux yeux du pope, éclairé du dedans par une lumière tendre et délicate.

Craignant de troubler d'un geste trop brusque sa belle et radieuse songerie, le père Vassili arpentait silencieusement la chambre... le bruit de ses pas, amorti par des pantoufles moelleuses, résonnait doucement, imperceptiblement.

Il contemplait tour à tour sa femme, la chambre tiède et bonne, douce comme une amie : ainsi donc, tout était bien chez lui, comme chez les autres hommes, et tout y respirait un calme profond et joyeux.

Son âme souriait doucement, car il ne savait pas que déjà l'ombre d'une grande douleur descendait sur son front, et que, même en ces jours de paix et de répit, une destinée sombre et énigmatique pesait sur sa vie.

La nuit de l'Epiphanie, la popadia accouchait heureusement d'un garçon qu'on nomma Vassili. Il avait une grosse tête et des jambes fluettes. Aucune pensée n'appa-

raissait dans le regard étrangement immobile et hébété de ses yeux ronds.

Trois années s'écoulèrent, pour le pope et sa femme, dans les angoisses, le doute, l'espoir ; mais, au bout de trois ans, il devint évident que le nouveau Vassia était né idiot. Conçu dans la démence, il était venu au monde dément.

IV

Dès lors, l'accablante torpeur des regrets régna dans la maison du père Vassili, et l'effrayante image de l'idiot y pesa sur toutes les pensées, sur tous les actes..

Comme autrefois, le ménage allait son train ; les poêles chauffaient, les gens parlaient de leurs affaires ; mais la joie de vivre n'était plus là, et tout s'en allait à la dérive.

Les ouvriers flânaient en accomplissant leur tâche et s'en allaient sans motif ; d'autres les remplaçaient, mais, au bout de peu de jours, ils ressentaient le même ennui découragé, la même indifférence et devenaient grossiers.

Les repas étaient irréguliers, servis trop tôt ou trop tard, et toujours un convive y manquait.

Le linge et les vêtements tombaient en loques, et, bien que la popadia manifestât constamment l'intention de ravauder les chaussettes de son mari, elles étaient toujours trouées, et le père Vassili se blessait les pieds.

L'enfant avait maintenant quatre ans, mais il ne marchait pas encore, et il ne savait dire qu'un seul mot : « Donne ! ». Il était méchant et exigeant : si on venait à lui refuser quelque chose, il poussait des cris de bête, aigus et bruyants, et tendait en avant ses mains aux doigts crochus.

Il était malpropre dans ses habitudes, et satisfaisait ses besoins, au hasard, par terre, comme les animaux ; c'était une véritable torture que de le changer de linge, car il épiait, avec une malice sournoise, le moment où la tête de sa sœur se penchait vers lui pour plonger les mains dans ses cheveux et en arracher des mèches entières.

Un jour, il mordit Nastia ; elle le jeta sur le lit, et le battit longuement, cruellement, comme s'il n'eût pas été un enfant, mais un morceau de viande corrompue. Dès lors il prit le goût de mordre et de montrer les dents d'un air menaçant, à la façon des chiens.

Il était par ailleurs difficile à nourrir, car, dans son impatiente avidité, il exagérait la gaucherie de ses mouvements, et s'étranglait ou renversait son écuelle. Son aspect inspirait l'aversion, presque l'effroi : sur des épaules petites, encore tout à fait infantiles, se mouvait une grosse tête, et le visage énorme, immobile et large semblait celui d'un adulte. Il y avait quelque chose d'impressionnant dans ce désaccord violent entre la tête et le corps : l'on eût dit que l'enfant avait revêtu, on ne sait trop pourquoi, un masque monstrueux.

Epuisée de souffrances, la popadia se remit à boire. Elle buvait démesurément, au point de se rendre malade et de perdre la raison ;

mais la surexcitation de l'alcool restait impuissante à l'entraîner hors de ce cercle d'airain, où trônait implacable l'image de l'enfant stupide.

Comme jadis, elle s'efforçait de puiser dans l'eau-de-vie les souvenirs amers et brûlants d'autrefois; mais les souvenirs même la fuyaient, et le néant mortel ne lui rendait plus un son, plus une image...

De toutes les forces de son cerveau surchauffé, elle évoquait le doux visage du garçonnet mort, chantonnait les petites chansons qu'il aimait à fredonner, souriait de son sourire, simulait la façon dont l'eau taciturne l'avait étreint et bâillonné... Et déjà le voici qui s'approche; voici que la grande douleur tant désirée va s'allumer dans son cœur...; quand, soudain, l'insaisissable image s'évanouit à ses regards..., tout s'effondre, s'efface..., et, du fond des ténèbres mortes et froides, le masque de l'idiot surgit, épouvantable.

Alors, il semblait à la popadia qu'elle venait d'enterrer Vassia pour la seconde fois, et

elle souhaitait de pouvoir se briser la tête contre un mur.

Épouvantée, elle courait à la chambre et appelait son mari :

— Vassili ! Vassili ! vite, viens !

Le père Vassili accourait et s'asseyait dans un recoin obscur, aussi indifférent, aussi calme, aussi lointain, que si l'épouvante et la folie n'eussent pas régné dans la maison ; on ne voyait plus ses yeux et, sous le front bombé, se creusaient seulement deux taches noires qui donnaient à son visage émacié l'aspect d'une tête de mort.

Le menton appuyé dans ses deux mains osseuses, il restait là, figé dans un silence, une immobilité absolus, tandis que la popadia, un peu rassurée pourtant, barricadait, avec une hâte folle, la porte donnant accès dans la chambre de l'idiot.

Elle y portait la table et les chaises, y entassait les coussins et les vêtements, mais ce n'était pas assez ; il lui fallait encore ébranler et pousser, avec la force d'un homme, une ancienne et pesante commode, et la traî-

ner jusqu'à la porte en égratignant le plancher.

— Enlève les chaises ! criait-elle toute haletante.

Et lui, toujours muet, se levait, débarrassait la porte et se retirait de nouveau dans son coin.

Un instant, la popadia s'apaise et se rassit, comprimant de sa main les mouvements précipités de son sein ; mais, tout à coup, elle se dresse d'un bond, rejette en arrière les mèches touffues de ses cheveux, et prête l'oreille avec une indicible épouvante à ce qu'elle imagine derrière le mur.

— Tu entends, Vassili, tu entends?

Les deux taches noires se fixent sur elle, immobiles, et une voix s'élève, indifférente et morne :

— Tout est tranquille, il dort ; calme-toi, ma femme.

Un sourire clair et joyeux, un sourire d'enfant illumine les traits de la popadia, et, encore indécise, elle revient s'asseoir sur le bord de la chaise.

— C'est vrai ? Il dort ? Tu l'as vu toi-même ? Ne mens pas ! C'est un péché de mentir !

— Mais oui, je l'ai vu, il dort.

— Alors, qui donc parle, là, derrière le mur?

— Il n'y a personne, c'est toi qui crois entendre parler.

La popadia exulte d'une joie fiévreuse : elle rit bruyamment et secoue la tête d'un air mutin, en chassant de la main quelque chose... Évidemment, c'est cela... ; quelqu'un a voulu l'effrayer pour se jouer d'elle, et, comme ce n'est qu'une plaisanterie, elle est la première à en rire.

Mais son rire solitaire reste sans écho et meurt dans le silence, comme une pierre qui tombe dans un abîme sans fond ; et le sourire crispe encore ses lèvres que déjà l'épouvante glacée renaît dans son regard.

Plaintive, elle recommence à gémir :

— Vassili, j'ai peur de toi, comme tu es changé tout de même !... viens un peu à la lumière !

Obéissant, le père Vassili s'approche de la table ; la chaude lumière de la lampe inonde

son visage sans parvenir à le réchauffer; cependant, comme ses traits n'expriment aucun effroi, la terreur de la popadia se dissipe; elle colle ses lèvres à l'oreille de son époux et chuchote :

— Pope, dis, pope, tu te rappelles Vassia, l'autre Vassia ?

— Non !

— Alors, pourquoi gémis-tu dans tes rêves? Pourquoi gémis-tu?

— Je suis parfois mal à l'aise.,.

La popadia éclate d'un rire irrité :

— Toi, mal à l'aise?... allons donc! — Et elle donne du doigt dans la poitrine osseuse, mais large et robuste, du prêtre. — Pourquoi mens-tu ?

Le père Vassili ne répond rien; la popadia jette un regard hostile sur sa figure froide, sa barbe inculte croissant en broussailles clairsemées sur les joues caves; elle hausse les épaules d'un air de dégoût.

— Pouah! comme tu es changé tout de même! tu es devenu méchant, froid, répugnant comme une grenouille!... Est-ce ma

faute, s'il est né ainsi ? Allons, parle donc !... A quoi penses-tu ?... A quoi donc es-tu toujours à penser, à penser, à penser ?...

Mais le père Vassili persiste à se taire, et scrute d'un regard attentif, irritant, le visage pâle et épuisé de la popadia. Et, quand meurent les derniers sons de ses paroles incohérentes, elle sent de nouveau les anneaux d'airain de ce lugubre silence lui étreindre la tête et la poitrine, et en faire jaillir, irrésistiblement, des paroles pressées, inattendues.

— Mais moi, je sais, je sais, pope !

— Que sais-tu ?

— Je sais à quoi tu penses... Tu ne... Et elle s'écarte soudain du prêtre avec effroi. Tu ne crois pas en Dieu !... Voilà quoi !

Et, tout aussitôt, elle comprend la gravité de ses paroles ; un sourire pitoyable, implorant le pardon, effleure ses lèvres gonflées, brûlées par l'eau-de-vie et rouges comme du sang.

Mais le pope, pâle d'émotion, la reprend avec une âpre insistance :

— Cela n'est pas vrai ! Pense à ce que tu dis... Je crois en Dieu !...

Et de nouveau le silence renaît autour d'eux; mais il y a maintenant dans ce silence quelque chose de caressant, qui baigne doucement la popadia comme de l'eau chaude...; les yeux baissés, elle demande timidement :

— Si tu voulais, Vassili, je boirais un peu, je m'endormirais mieux, après cela, il est déjà si tard !

Elle se verse un petit verre d'eau-de-vie, hésite un instant, le remplit, puis le vide jusqu'au fond, par petites gorgées précipitées, comme font les femmes. La liqueur lui brûle la poitrine, et il lui vient une envie soudaine de rire, de s'agiter et de faire du bruit

— Sais-tu quoi ? Vassili, nous allons jouer aux « douratchki ». Appelle Nastia, j'aime tant jouer au « douratchki » !... Vassili, mon chéri, vas l'appeler et tu auras un baiser.

— Il est tard, elle dort déjà !

La popadia frappe du pied avec colère.

— Alors, réveille-la, allons, va!

Et Nastia vient, tout ensommeillée, haute et mince comme son père, avec de grandes mains déformées par l'ouvrage; elle a froid et s'emmitoufle frileusement dans sa robe courte, en vérifiant silencieusement le jeu de cartes graisseux.

Ils s'asseyent autour de la table, et le jeu, le plus gai et le plus animé des jeux, commence toujours en silence, dans le chaos des meubles renversés, dans la nuit profonde où tout dort, les gens, les bêtes, la campagne.

La popadia s'efforce de rire et de plaisanter; elle triche, dérobe les atouts, et, par instants, il lui semble que tout le monde autour d'elle a la même gaieté.

Mais, bientôt, elle s'inquiète de voir ces deux paires de mains, osseuses et muettes, aller et venir sur la table, doucement et sans bruit, comme si ces mains étaient des êtres sensés, doués d'une vie particulière.

Elle recommence à tressaillir, à se tendre dans l'attente épouvantée de quelque chose

de surnaturel. Par-dessus la table deux visages mornes et blêmes émergent de l'obscurité, avancent et reculent, dans une sorte de danse étrange et silencieuse. La popadia achève son petit verre en marmottant des mots...; les mains sèches se remettent à courir sans bruit sur la table...; et voici que le silence commence à bruire, et qu'à la table vient s'asseoir un nouveau personnage... des doigts crochus tâtent les cartes, se tendent vers la popadia, parcourent ses genoux comme des araignées, rampent jusqu'à sa gorge...

— Qui est là? s'écrie-t-elle en se dressant d'un bond.

Mais il n'y a là que le pope et Nastia, qui la regardent, étonnés.

— Calme-toi, chérie, nous sommes là. Nous et personne d'autre.

— Mais lui?

— Il dort.

La popadia se rassied, et, pendant un instant, les objets cessent de se mouvoir, et restent immobiles à leur place usuelle. Et le

père Vassili se compose un bon visage.

— Pope, que deviendrons-nous, quand il se mettra à marcher ?

Et Nastia répond :

— Aujourd'hui, en lui donnant son dîner, je l'ai vu qui remuait sa petite jambe.

— Ce n'est pas vrai, s'empresse de nier le pope.

Mais le mot résonne sourd et lointain ; et voici que soudain les objets, les ténèbres, les lumières commencent à tournoyer, virent éperdument, dans l'orbite d'un tourbillon enragé, et que, de toutes parts, surgissent des fantômes qui n'ont pas d'yeux...

Ils s'avancent en se dandinant vers la popadia, l'atteignent, grimpent à ses genoux, rampent sur elle au hasard comme des bêtes aveugles, la palpent de leurs doigts crochus, arrachent ses vêtements, l'agrippent à la gorge, aux cheveux, s'efforcent de l'entraîner...

La popadia en délire se roule maintenant sur le plancher, s'y accroche de ses ongles

meurtris, va frapper de la tête contre les murs ; et sa folie lui donne une telle force, que Nastia et le père Vassili ne peuvent en venir à bout, et qu'il faut appeler à l'aide la cuisinière et un ouvrier.

A quatre, ils parviennent à la maîtriser, lui lient les mains avec des serviettes, et la portent sur son lit, où seul, le père Vassili resta auprès d'elle.

Assis à côté du lit il regarde, immobile, le pauvre corps se plier et se tordre, et les larmes jaillir sous les paupières contractées.

D'une voix enrouée à force de crier, elle ne cesse d'implorer :

— Au secours ! J'ai mal ! Au secours, Vassilia, mon chéri !

D'un geste mesuré et étrangement calme, le père Vassili se prend la tête à deux mains ; elles retombent du même geste tranquille et posé, et de longues mèches de cheveux gris tremblent entre ses doigts.

V

Vint le carême; la cloche jetait sourdement ses tintements monotones, et son appel timide ne parvenait pas à ébranler la torpeur de l'hiver qui pesait encore sur les champs couverts de neige. Hésitantes, les notes grisâtres s'envolaient une à une du clocher, se perdaient dans les nuées glaciales, et mouraient lentement.

Pendant longtemps, pas une âme ne se rendit à l'invitation discrète et cependant pressante de la petite église.

Vers la fin de la première semaine, deux vieilles femmes se présentèrent à confesse,

grises, mornes et brumeuses comme l'hiver finissant.

Longtemps elles mâchonnèrent, de leurs bouches édentées, les mêmes plaintes obscures, décousues, sans commencement ni fin, et les mots, comme les larmes taries par un trop long usage, ne voulaient plus venir.

Déjà elles avaient reçu l'absolution ; mais elles ne comprenaient toujours pas, et s'obstinaient à réclamer quelque chose ; et leur plainte était obscure et ténébreuse, comme les fragments d'un songe pénible.

Après elles, on vint en foule ; et beaucoup de larmes jeunes et brûlantes furent versées, beaucoup de paroles acérées et navrantes entrèrent dans le cœur du père Vassili.

Quand le paysan Semione Mossiaguine eut salué trois fois jusqu'à terre et se fut avancé à pas comptés vers le pope, celui-ci fixa sur le moujick un regard pénétrant.

— Voici bien longtemps que j'attends ta venue, dit le père Vassili. Pourquoi es-tu venu, Mossiaguine ?

— Pour me confesser ! répondit le paysan empressé et joyeux, et il montrait, dans un bon sourire, ses dents blanches, bien rangées, comme égalisées à la lime.

— Pourquoi te confesser ? Cela va donc mieux, quand tu t'es confessé ? continua le pope

Et il semblait à Mossiaguine qu'il souriait gaîment et bénévolement.

— Pour sûr, que ça va mieux, après.

— Est-il vrai que tu aies vendu ton cheval et ta dernière brebis, et donné ta charette en gage ?

Mossiaguine jeta au pope un regard sérieux et mécontent. Tous deux se turent ; le père Vassili se tourna lentement vers le pupitre et ordonna :

— Allons, conte-moi tes péchés.

Mossiaguine toussota, prit une figure de commande, s'appuya respectueusement de la tête et de la poitrine contre le prêtre, et se mit à chuchoter précipitamment.

A mesure qu'il parlait, le visage du pope se faisait plus hautain et plus sévère, et

l'on eût dit qu'il se durcissait sous l'averse des douloureuses confidences du moujick. Sa respiration était profonde et saccadée, comme s'il suffoquait dans ce réseau de cruelles insanités, qui s'enroulait lentement autour de lui, tels les noirs anneaux d'un serpent inconnu.

Car la vie de Sémione Mossiaguine se résumait ainsi : il avait toujours faim, sa femme, ses enfants, ses bêtes avaient faim, et sa raison finissait par se troubler, par vaciller, comme un ivrogne qui titube, sans la trouver, devant la porte de sa maison.

Il s'exténuait de labeurs forcenés, et les fruits de ce labeur s'effondraient en poussière impalpable : la vie répondait à ses efforts par d'impitoyables railleries.

Comme il avait l'âme compatissante, il avait recueilli chez lui un orphelin, ce dont tout le monde le blâmait ; l'orphelin vécut quelque temps et finit par mourir de faim et de maladie ; alors il se blâma lui-même et ne sut plus au juste s'il fallait être compatissant ou non.

Il semblait que les larmes ne dussent jamais tarir dans les yeux de cet homme, que les cris de colère et de révolte ne dussent jamais mourir sur ses lèvres ; et, tout au contraire, il ne cessait de rire et de plaisanter ; il avait une barbe absurdement comique, où des milliers de petits poils d'un rouge feu s'enlaçaient dans une sorte de sautillement joyeux. A la danse, il s'en allait côte à côte avec les jeunes filles et les enfants, et chantait des complaintes mélancoliques d'une voix aiguë et vibrante ; ceux qui l'écoutaient en avaient les larmes aux yeux, mais lui gardait toujours son même sourire ironique et tranquille...

Ses péchés étaient insignifiants et de pure forme : un jour, l'arpenteur qu'il voiturait, le jour de la Saint-Pierre, lui avait donné un gâteau gras, et Mossiaguine l'avait mangé, bien qu'on fût en carême ; une autre fois, il avait fumé une cigarette avant la communion ; et ces péchés prenaient, dans sa confession, l'importance d'un assassinat.

— J'ai fini, s'écria enfin Mossiaguine

d'une voix toute changée et joyeuse, en essuyant la sueur qui coulait de son front.

Le père Vassili tourna lentement vers lui sa figure osseuse.

— Et qui donc te vient en aide ?

— Qui me vient en aide? répéta Mossiaguine, mais personne... C'est qu'on n'est pas riche par ici, tu le sais bien. Tout de même, Ivan Porphyritch m'a secouru. — Et le moujick cligna de l'œil sournoisement. — Il m'a donné « trois pouds » (1) de farine, pour quatre à lui rendre à l'automne !

— Et Dieu ?

Semione soupira et son visage se rembrunit :

— Dieu ? Je ne mérite pas qu'il m'aide.

Les questions inutiles du pope l'ennuyaient; il jetait par-dessus son épaule des regards furtifs sur l'église déjà vide, et comptait avec attention les poils clairsemés de la barbe du pope ; même, il regarda ses dents noires et gâtées, et pensa avec envie :

(1) Le poud vaut quarante livres.

« Sûr qu'il mange beaucoup de sucre. »

Le prêtre reprit :

— Qu'est-ce que tu espères ?

— Ce que j'espère ?... Mais que puis-je donc avoir à espérer ?

L'église devenait sombre, et le froid se glissait sous la chemise du moujick.

— Alors rien à faire ! fit le pope, et ses paroles tombèrent sourdes et lointaines comme les premières pelletées de terre tombent sur le cercueil.

— Rien à faire, rien à faire !... répéta lentement Mossiaguine en écoutant ses propres paroles.

Il se représentait sa vie, les visages faméliques de ses enfants, les reproches éternels, son labeur de forçat, et ce poids obscur et éternel sur le cœur, qui donne envie de se battre ou de boire de l'eau-de-vie... et cela durerait ainsi, longtemps, toujours, jusqu'à la mort.

Mossiaguine fixa sur le pope un œil humide et voilé sous les cils blancs qui battirent rapidement ; et soudain, les deux

hommes sentirent qu'une chose affreusement triste les unissait.

D'un mouvement inconscient, ils se penchèrent l'un vers l'autre, et le père Vassili mit sa main sur l'épaule du moujick ; elle reposait là, douce et légère, comme une toile d'araignée en automne. Mossiaguine frémit tendrement de l'épaule, et, levant ses bons yeux confiants, la bouche à demi tordue par un sourire pitoyable, il dit :

— Peut-être que cela ira mieux ?

Le pope retira doucement sa main et garda le silence. Les cils blancs du moujick battirent plus vite ; les poils rouge-feu de sa barbe frémirent, et ses lèvres balbutièrent quelque chose de confus et d'inintelligible.

— ... Ainsi, cela n'ira jamais mieux... sûrement, vous dites vrai !...

Mais le pope ne lui permit pas de finir ; il frappa du pied avec colère, enveloppa Mossiaguine d'un regard hostile, et, se penchant jusqu'à le toucher, chuchota dans un sifflement de serpent irrité :

— Ne pleure pas, n'ose pas pleurer ! Ce

sont les veaux qui mugissent ainsi. Que puis-je faire, moi?

Et il se frappait la poitrine de son doigt tendu.

— Que suis-je donc? Suis-je Dieu, peut-être? Prie-le! Allons, prie-le, te dis-je!

Et, donnant une poussée au moujick :

— Mets-toi à genoux!

Mossiaguine s'agenouilla :

— Prie!

Derrière le pénitent, c'était là solitude obscure de l'église ; au-dessus de lui, le pope irrité continuait à crier :

— Prie! Prie!

Machinalement, il se mit à faire des signes de croix précipités et de grands saluts jusqu'à terre.

Ces inclinations rapides et répétées, l'étrangeté des paroles du pope, la conscience d'être soumis, corps et âme, à une volonté obscure, mais forte, tout cela effrayait Mossiaguine, et, par cela même, le réconfortait singulièrement. Car, de l'effroi même, inspiré par un Dieu puissant et redoutable, naissait l'espoir

en sa miséricorde ; et, tandis qu'il pressait avec ardeur son front contre les dalles glacées, le pope prononça doucement :

— C'est fini !

Mossiaguine se leva et se signa devant les images les plus proches ; maintenant, il en avait la certitude, sa destinée allait s'alléger; et, tranquillement, il attendit les instructions du pope.

Mais le père Vassili se contenta de le regarder encore avec une morne curiosité et lui donna l'absolution.

En sortant, Mossiaguine se retourna encore une fois : la silhouette immobile et solitaire du pope commençait à se fondre dans l'obscurité environnante ; la faible lueur d'un cierge ne l'éclairait qu'en partie ; elle était devenue sombre et immense ; elle n'avait plus de contours exacts ni de limites précises, et ne semblait plus maintenant qu'un fragment de l'obscurité qui emplissait l'église.

VI

Des jours étranges commencèrent pour le père Vassili, et des pensées nouvelles germèrent dans son cerveau. Auparavant, il avait vécu aussi étranger et aussi inaccessible aux affaires et aux entretiens qui occupent les gens que s'il n'avait pas été un homme, mais seulement la mouvante enveloppe d'un homme.

Il faisait, à vrai dire, tout ce que font les autres hommes, parlait, travaillait, mangeait, buvait; et cependant on avait l'impression qu'il feignait d'accomplir tout cela, et qu'en réalité, il vivait dans un autre monde, un monde bien à lui et fermé. Car l'em-

preinte d'une idée profonde et opiniâtre se lisait dans sa démarche lourde, dans la lenteur indécise de son parler, où, parmi lès mots usuels, bâillaient les trous noirs des pensées qui se cachent ; elle était comme un voile tendu devant son regard scintillant d'un feu terne et lointain, sous les sourcils saillants.

Et cette idée était celle-ci : il y avait une toute petite terre, et sur cette terre le père Vassili vivait seul, avec son grand chagrin.

Or voici que la terre avait grandi et s'était peuplée d'êtres pareils au père Vassili ; chacun d'eux avait sa propre vie, ses propres souffrances, ses espoirs et ses doutes ; et, au milieu d'eux, le père Vassili se sentait comme un arbre isolé dans les champs, autour duquel a poussé tout à coup une forêt touffue et sans bornes.

La solitude avait pris fin, mais avec elle, le soleil s'était voilé ; les lointains vides et clairs avaient disparu, et les ténèbres de la nuit s'étaient faites plus denses.

Vers le milieu de la semaine sainte, le père Vassili se sentit à bout de forces, tant les pénitents se pressaient nombreux à son confessionnal. Le dernier de tous fut le misérable petit moujick Triphon. Il était cul-de-jatte, et se traînait sur ses béquilles à Znamenskoié et dans les hameaux environnants. Ses jambes broyées dans un accident, à la fabrique, avaient été amputées au ras du ventre, et il n'en restait que des tronçons très courts que la peau avait recouverts ; entre les épaules surélevées par les béquilles s'enfonçait une tête malpropre, comme garnie d'étoupe, avec une barbe sale et inculte, et des yeux effrontés de mendiant ivrogne et voleur.

Comme un reptile, il rampait dans la boue et la poussière, et son âme devait être obscure et mystérieuse comme sont les âmes des animaux.

On ne savait au juste par quels moyens il arrivait à vivre ; il vivait cependant, s'enivrait, se battait, et, même, il possédait des femmes, des femmes comme lui, dénuées de toute humanité.

Le pope dut se pencher très bas pour entendre la confession du cul-de-jatte ; et, dans la puanteur manifeste de ce corps mutilé, dans le fourmillement des insectes qui grouillaient sur cette tête, il entrevit soudain l'inexprimable et troublante misère de cette âme estropiée, elle aussi ; il comprit avec une inexorable lucidité que cet homme était irrémédiablement privé de tout ce qui est humain, bien qu'il y eût le même droit que les rois sur leur trône, que les saints dans leurs cellules. Et il frissonna.

— Allons ! va, dit-il, Dieu te remet tes péchés.

— Attendez, j'en ai encore à dire ! croassa le mendiant.

Et, levant vers le pope son visage qui s'empourpra, il raconta comment, dix ans auparavant, il avait violé, dans le bois, une fillette déjà grande et lui avait donné trois kopecks pour l'empêcher de pleurer ; mais ensuite, il avait regretté son argent, et l'avait étranglée et si bien enfouie qu'on ne l'avait jamais retrouvée.

Dix fois déjà il avait raconté son histoire à dix popes différents; et, à force de la répéter, elle lui semblait toute simple, toute naturelle, comme si c'était une histoire quelconque et qui ne le concernait pas.

Parfois, il variait les détails de son récit, remplaçant l'été par l'automne, la fillette blonde par une brune; seule, la somme donnée restait immuable.

Certains prêtres ne le croyaient pas et se moquaient de lui; ils assuraient que depuis bien plus de dix ans, jamais une fille n'avait disparu dans la région; ils le confondaient par les nombreuses et flagrantes contradictions de son récit, et lui démontraient, jusqu'à l'évidence, que toute cette histoire effrayante, il l'avait imaginée, un jour qu'il se vautrait, ivre, dans les bois.

Et cette incrédulité le mettait hors de lui : il criait, tempêtait, jurait par Dieu et par le diable, accumulait, dans sa fureur, des détails si répugnants et obscènes que les plus vieux prêtres en rougissaient et s'indignaient.

Maintenant, il était dans l'attente, et se demandait si le pope de Znamenskoié l'avait cru ou non : aussi fut-il content de voir le prêtre pâlir, s'écarter de lui, et lever le poing comme pour le frapper.

— Est-ce vrai ? demanda le père Vassili d'une voix sourde.

Le mendiant se signa rapidement.

— Bien sûr que c'est vrai !... Que je sois écrasé si...

— Alors, sais-tu que c'est l'enfer ! cria le pope. Tu entends, l'enfer !

— Dieu est miséricordieux ! marmotta le mendiant en prenant un air morne et offensé.

Mais à ses yeux, pleins de malice et d'effroi, il était visible pourtant qu'il s'attendait à l'enfer, et que, même, il s'y était déjà accoutumé par avance, comme à son affreuse histoire de petite fille étranglée.

— Sur terre, l'enfer !... après, encore l'enfer !... Où est ton ciel, à toi ? Si tu étais un ver de terre, je t'écraserais du pied... mais tu es un homme, pourtant ! un homme !...

Qui es-tu donc? Parle! criait le pope, et ses cheveux s'envolaient sur sa tête comme au souffle d'un grand vent... Réponds-moi! Où donc est ton Dieu? Pourquoi t'a-t-Il abandonné?

« Il l'a cru! » pensa le mendiant avec joie, et il sentait les paroles du pope couler sur lui comme de l'eau très chaude.

Le père Vassili s'accroupit sur les talons, et, puisant une étrange fierté dans l'humilité de cette posture, il murmura passionnément :

— Écoute, n'aie pas peur... il n'y a pas d'enfer! Cela, je te le dis en vérité. Moi-même, j'ai tué un être humain... une petite fille... on l'appelait Nastenka. Et il n'y aura pas d'enfer! Tu iras au Paradis, m'entends-tu? avec les saints et avec les justes!... Plus haut que tous! Plus haut que tous les autres!... Cela, je te le dis en vérité!...

Quelques jours après Pâques, quand déjà la campagne respirait la venue du printemps, et que les ténèbres se faisaient transparentes

et bleues, la popadia eut un accès d'ivresse. Trois jours durant, elle but, se débattit, et cria d'épouvante.

Le quatrième, elle éteignit la lampe dans sa chambre, fit un nœud coulant avec une serviette et se pendit. Mais à peine commençait-elle à suffoquer qu'elle prit peur et se mit à crier, et, comme elle avait laissé les portes ouvertes, le père Vassili et Nastia accoururent et la délivrèrent.

Tout se borna donc à la peur. D'ailleurs il n'en pouvait être autrement, car la serviette avait été nouée si maladroitement qu'il eût été impossible de s'étrangler avec.

La plus effrayée de tous fut encore la popadia ; elle ne cessait de pleurer et de demander pardon ; elle tremblait de tous ses membres et sa tête branlait convulsivement ; de toute la soirée, elle ne permit pas à son mari de la quitter un instant, et resta assise et serrée contre lui.

A sa demande, on ralluma la lampe dans sa chambre et d'autres devant toutes les

images saintes, de sorte qu'on semblait être à la veille d'une grande fête.

Après la première minute d'effroi, le père Vassili était redevenu calme et empressé; même, il fit le plaisant et raconta des anecdotes amusantes de sa vie au séminaire; puis, il évoqua son enfance la plus lointaine, le temps où il volait des pommes avec les petits garçons du village; et l'on avait tant de peine à se représenter le père Vassili pris aux oreilles par le garde champêtre, que Nastia ne voulut pas le croire et ne rit pas, bien que le pope se fût mis à rire lui-même, d'un rire doucement enfantin.

La popadia s'apaisait peu à peu; elle cessa bientôt de lancer des regards furtifs vers les coins obscurs de la chambre, et, quand Nastia fut allée se coucher, elle demanda à son mari, avec un sourire timide :

— Tu as eu peur?

Le visage du père Vassili se referma et prit une expression désagréable; ses lèvres seules souriaient encore quand il répondit :

— Certainement, j'ai eu peur. Quelle idée as-tu donc eue, Nastenka?

La popadia frissonna comme si le vent s'était levé subitement, et, taquinant de ses doigts tremblants la frange de son manteau, elle balbutia :

— Je ne sais pas, Vassili... j'ai tant de chagrin!... Et puis, j'ai peur de tout; toutes ces choses qui s'accomplissent, je ne les comprends pas, et j'ai peur. Ainsi, voilà le printemps, l'été viendra ensuite, puis l'automne... et nous serons encore assis comme en ce moment, toi dans ce coin, moi dans l'autre. Ne te fâche pas, Vassili, je sais bien que c'est impossible autrement... et pourtant...

Elle soupira, et poursuivit les yeux toujours fixés sur sa robe :

— Autrefois, je croyais ne pas craindre la mort. Je me disais toujours : si cela va trop mal, eh bien! je mourrai. Aujourd'hui, je la crains!... Alors, que faire, Vassinka, mon chéri?... Boire, encore, toujours?...

Elle leva sur le pope un regard indécis, plein d'une tristesse mortelle, d'une immense

désolation ; et ses yeux humbles et usés par les larmes semblaient demander grâce.

Dans la ville où le père Vassili avait fait ses études, il se souvint d'avoir vu, un jour, un Tatar en haillons conduire un cheval à l'équarrisseur ; la bête avait un sabot brisé qui pendait, et elle trébuchait à chaque instant sur le moignon tout sanglant. Malgré le froid, son poil trempé de sueur reluisait, et exhalait une sorte de buée blanchâtre ; ses yeux immobiles regardaient en avant, avec une terrifiante expression de douceur et de résignation.

Les yeux de la popadia avaient la même expression; alors il pensa que si quelqu'un creusait une tombe, y jetait cette femme, et l'y ensevelissait vivante, celui-là ferait une bonne action.

Les jours suivants, le père Vassili reprit ses manières froides et tranquilles, et jamais plus il ne fit allusion à ce qui était arrivé ; mais dans sa voix, dans son regard, il y avait une tendresse virile et silencieuse,

que seule une âme à bout de forces était capable de discerner.

Ils se parlaient peu, et leurs rares paroles étaient simples et banales; séparés à tout moment par les labeurs journaliers, ils n'étaient presque jamais ensemble; mais leurs cœurs douloureux se cherchaient et se trouvaient sans cesse, et personne au monde ne pouvait savoir de quelle tendresse désolée et sans espoir ils se chérissaient.

Depuis longtemps déjà, depuis la naissance de l'idiot, ils avaient cessé d'être époux : c'étaient de ces amants tendres et malheureux qui n'ont même pas l'espoir du bonheur; qui n'osent plus, dans leurs rêveries les plus intimes, lui donner une forme concrète.

La popadia avait retrouvé sa pudeur d'autrefois, et son désir de plaire; même, elle parait si bien son visage et ses cheveux qu'ils avaient repris une fraîcheur nouvelle.

Quand survenait l'accès d'ivresse, elle s'enfermait dans sa chambre obscure comme les chiens qui sentent venir la rage, et y

soutenait, seule et sans un cri, la lutte avec la folie et les fantômes...

La nuit, quand tout sommeillait, elle ne manquait jamais d'entrer dans la chambre des enfants. Parfois, sa fille Nastia veillait encore, et la popadia la trouvait assise au bord du lit, plongée dans une profonde rêverie.

Sur son corps maigre et courbé, les omoplates saillantes et les côtes se dessinaient sous la peau ; une chemise sale bâillait sur ses épaules anguleuses ; les bras noués autour des genoux, elle se balançait longuement, semblable à un oiseau noir que la gelée a surpris dans les champs ; et ses yeux, simples et énigmatiques comme ceux des bêtes, regardaient, regardaient obstinément devant eux, et ne clignaient jamais.

Sans regarder Nastia, la popadia posait alors la lampe sur le plancher et se penchait sur l'idiot qui sommeillait sans bruit : il était étendu sur le dos, la poitrine monstrueuse-

ment bombée, les mains ballantes et ouvertes, et laissait pendre en arrière sa longue tête étroite, où le menton court et tronqué faisait une tache blanche.

Dans ce sommeil paisible, sous la pâle lumière réfléchie par le plafond, les paupières fermées recouvrant ses yeux vides de pensée, son visage ne semblait plus aussi effrayant que le jour; même, il avait l'expression de fatigue d'un acteur épuisé par un rôle difficile, et, autour de sa bouche énorme aux lèvres serrées, se creusait le pli d'une amère tristesse.

On eût dit qu'il avait deux âmes, et que, l'une étant endormie, l'autre s'éveillait, consciente et affligée.

Enfin, la popadia se glissait furtivement jusqu'au lit de son époux et lui signait le front, pour en chasser la tristesse et les mauvaises pensées; elle aurait voulu lui baiser la main, mais elle n'osait pas et s'en retournait doucement.

Et sa blancheur fondait lentement dans les

ténèbres, comme ces formes tristes et confuses qui s'élèvent la nuit, au-dessus des marais et des tombes abandonnées depuis longtemps. La nuit tirait à sa fin, et déjà les coqs avaient chanté pour la seconde fois.

VII

Un soir de la mi-juin, le père Vassili s'en était allé aux champs pour achever de rentrer son foin.

L'ombre de la forêt voisine se couchait, oblique et longue sur les prairies, lorsque tout à coup, un son grêle, inaccoutumé, à peine perceptible, se fit entendre dans la direction de Znamenskoié.

Le père Vassili se retourna vivement : là-bas, à la place où le toit de sa maisonnette brunissait parmi les saules, planait, immobile, une colonne compacte de fumée noire et résineuse ; et plus bas, comme écrasée par

cette fumée, une large flamme terne et sanglante se tordait lourdement.

En un clin d'œil, le foin fut jeté à bas de la télègue et le cheval au galop les amena au village ; mais déjà tout rentrait dans l'ombre et l'incendie finissait ; les poutres carbonisées avaient flambé comme des allumettes ; le poêle de faïence, seul demeuré intact, blanchissait confusément dans la nuit ; une fumée semblable à de la vapeur achevait de refroidir au ras de terre.

Elle enveloppait les jambes des moujicks accourus au secours, et, sur le fond incertain de l'incendie mourant, leurs silhouettes plates et confuses semblaient suspendues en l'air.

La rue était pleine de monde : les moujicks pataugeaient dans la boue fraîche formée par l'eau répandue, parlaient à voix haute et animée, et se regardaient l'un l'autre avec attention, comme s'ils ne reconnaissaient pas tout de suite leurs voix et leurs visages ; le bétail rentré du pâturage errait lamentablement ; les vaches mugis-

saient, les brebis regardaient sans bouger, de leurs yeux vitreux et saillants, venaient butter dans les jambes des passants, bondissaient tout à coup de còté, prises d'une terreur soudaine, et le piétinement de leurs sabots soulevait des tourbillons de poussière.

Les femmes s'efforçaient de les rassembler, et tout le village retentissait de leur appel monotone :

— Kit... Kit... Kit...!

Ces visages sombres et comme bronzés, cette clameur singulière et prolongée, ces bètes et ces gens confondus dans un même sentiment élémentaire d'épouvante, tout cela composait un spectacle d'une sauvagerie obscure et primitive.

Il n'y avait pas de vent ce jour-là, de sorte que la maison du pope fut seule à brûler. Le feu avait pris, croyait-on, dans la chambre de la popadia ; elle était ivre et avait dû jeter par imprudence quelque cigarette à demi-consumée. Par malheur, tout le monde était aux champs, de sorte que l'on ne put

sauver que l'idiot à demi-mort de frayeur et quelques meubles ; quant à la popadia, elle avait été si cruellement brûlée, qu'on l'avait emportée sans connaissance et ne respirant plus qu'à peine.

Lorsque ces faits furent rapportés au père Vassili, tous les assistants s'attendaient à une explosion de douleur et de larmes ; aussi furent-ils stupéfaits de l'attitude du pope ; le cou tendu en avant, l'air concentré, il écoutait avec une telle attention que ses lèvres se pinçaient : on eût dit qu'il savait déjà par avance tout ce qu'on allait lui raconter, et qu'il se bornait à vérifier le récit ; on eût dit que, dans cet instant bref et tragique, où, les cheveux épars et le regard rivé aux poutres enflammées, il accourait d'un train enragé dans la télègue bondissante, il avait tout deviné, la cause de l'incendie, la perte de sa femme et de tout son patrimoine, la survivance de l'idiot et de Nastia.

Un moment, il resta silencieux, les yeux baissés ; puis, rejetant la tête en arrière, il fendit la foule et marcha résolument vers la

maison du diacre où l'on avait transporté la popadia à l'agonie.

— Où est-elle? demanda-t-il, d'un ton ferme, aux assistants qui regardaient, muets.

On la lui montra; il fit un pas en avant et dut se pencher très bas pour la voir. Alors il aperçut une masse informe, d'où partaient de sourds gémissements; une énorme ampoule blanche couvrait tout le corps et le visage chéri, si cruellement altéré qu'il eut peine à le reconnaître.

Le père Vassili recula avec épouvante et se cacha la face dans ses mains. La popadia s'agita vaguement. Peut-être avait-elle repris conscience et voulait-elle parler; mais, au lieu de mots, sa gorge ne laissait passer qu'une sorte de gargouillement rauque et haletant.

Le pope découvrit sa face; elle n'avait pas de larmes; même elle était empreinte d'une sorte d'inspiration hautaine, comme la face d'un prophète.

Et quand il se mit à parler, à voix haute et distincte, comme on parle aux sourds, une

foi invincible vibrait dans ses paroles; elles n'avaient plus rien de cette humanité qui fait parfois trembler la voix des plus forts; celui-là seul pouvait ainsi parler, qui sentait près de lui la terrible et mystérieuse présence de Dieu.

— Au nom du Seigneur, m'entends-tu? s'écria-t-il. Je suis ici, Nastenka, je suis auprès de toi... et tes enfants aussi! Voici Vassia... voici Nastia.

Mais le visage toujours immobile de la popadia ne laissait pas deviner si elle entendait les paroles... Élevant encore la voix, le père Vassili poursuivit:

— Pardonne-moi, Nastenka... j'ai causé ta perte sans le vouloir... Pardonne-moi, seul amour de ma vie, et bénis les enfants du fond de ton cœur; dis adieu à la terre, et ne crains pas la mort... Dieu te pardonne, Dieu t'aime!... Dis adieu à la terre!

Les assistants se retirèrent, affligés et pleurant; on emmena l'idiot, qui s'était endormi, et le père Vassili resta seul avec la mourante, pendant toute cette nuit d'été si

brève et si tardive que la popadia croyait qu'elle ne viendrait jamais.

Il se mit à genoux, et, la tête près du lit, dans la chambre imprégnée d'une odeur de chair brûlée, il versa les larmes abondantes et silencieuses de son immense pitié. Il pleura sur elle, lorsque, dans sa jeunesse et sa beauté confiantes, elle attendait les caresses et les joies; lorsque, mère douloureuse, elle pleurait la mort de son premier-né ; lorsque, éperdue et démente, elle fuyait devant les fantômes ; lorsqu'elle l'attendait près de la porte, humble et lumineuse dans le crépuscule d'été.

Et cette chose, dont il percevait toujours l'atroce parfum, c'était son corps, son tendre corps, qu'il n'avait pas assez chéri. Ah! comme elle avait dû crier, et se débattre, et l'appeler à l'aide !

Les yeux brouillés de larmes, le père Vassili jeta autour de lui un regard égaré et se leva. Un grand silence régnait, ce silence profond qui vient avec la mort... Il regarda sa femme : le corps était immobile, il avait

pris une rigidité singulière et absolue, les plis des couvertures et des draps semblaient maintenant sculptés dans la pierre froide ; les teintes chaudes de la vie semblaient s'être fanées jusque sur les vêtements, et s'être fondues en des couleurs ternes et comme artificielles...

La popadia était morte.

La nuit chaude et moite respirait par la fenêtre entr'ouverte, et, quelque part, au loin, la rumeur monotone des cigales soulignait davantage le silence de la chambre.

Autour de la lampe, des papillons de nuit voletaient sans bruit ; ils tombaient tout à coup, et, de nouveau se ruaient vers le feu à grands coups d'aïles gauches et douloureux ; et, tour à tour, ils se perdaient dans l'ombre, ou blanchissaient dans la lumière, comme des flocons de neige.

La popadia était morte.

— Non ! non ! cria tout à coup le pope avec effroi. Je crois, tu as raison ; je crois !

Il tomba à genoux, la face collée au plancher inondé d'eau, jonché de débris d'ouate

et de bandages souillés, comme s'il avait voulu se confondre à la poussière.

Et de nouveau il pria, sans pensée; sa prière émanait de tout son corps anéanti, pour avoir éprouvé dans le feu, et dans la mort, la mystérieuse approche de Dieu. Sa propre vie, il cessa d'en avoir conscience, comme si l'éternel lien entre l'âme et le corps se fût rompu, et que, libre de tout ce qui est terrestre, libre de lui-même, son esprit se fût élevé à des hauteurs inconnues.

Les angoisses du doute, les fougueuses colères, les révoltes exaspérées de l'amour-propre humain, tout cela n'était plus que poussière, comme son corps prosterné... Seule, l'âme demeurait intacte, car elle avait brisé les chaînes obscures du moi, et vivait enfin de la vie mystérieuse du renoncement.

. . . .

VIII

Quand le père Vassili se releva, il faisait jour, et un rayon de soleil rouge s'allongeait sur les vêtements de la morte. Quelques papillons calcinés étaient tombés autour de la lampe qui brûlait toujours d'une flamme jaunâtre, maintenant presque invisible ; l'un d'eux, gris et velu, avec une tête énorme, était encore vivant, mais il n'avait plus la force de s'envoler et rampait impuissant sur la table ; visiblement il souffrait et se hâtait vers l'obscurité ; mais de tous côtés la lumière impitoyable se répandait à flots sur son corps difforme, construit pour les ténèbres, et le blessait.

Alors, il fit vibrer désespérément ses petites ailes courtes et brûlées, mais il ne put s'élever en l'air et s'obstina à ramper douloureusement, avec des mouvements gauches et anguleux qui le faisaient tomber à chaque pas.

Le père Vassili éteignit la lampe et jeta le papillon frémissant par la fenêtre ; puis, reposé comme après un bon sommeil, plein du sentiment de sa force, et d'un calme inusité, il se rendit dans le jardin du diacre.

Il marcha longtemps, pensif, les mains derrière le dos, frôlant de la tête les branches basses des pommiers et des merisiers ; le soleil matinal déjà ardent, commençait à percer le feuillage des arbres, et lorsqu'il levait la tête, un torrent de feu se répandait dans ses yeux et l'aveuglait.

Des pommes rongées par les vers tombaient avec un bruit sourd, et, sous les merisiers, une poule suivie d'une douzaine de poussins jaunes et pelucheux caquetait et fouillait, à petits coups de bec hàtifs, la terre sèche et friable.

Mais le père Vassili ne voyait ni le soleil, ni la chute des pommes : il songeait.

Sa songerie était merveilleuse ; elle était radieuse et sereine comme l'air du pur matin ; elle illuminait sa conscience, jusqu'alors obscurcie de soucis absorbants et mesquins. Là où il n'avait vu que le chaos aveugle et féroce, le hasard implacable, c'était au contraire la route droite et tutélaire tracée devant lui par une main toute-puissante.

Pour l'arracher à sa famille, à sa maison, aux bas intérêts de la vie usuelle, cette main l'avait jeté au creuset de la douleur humaine, et maintenant elle le guidait vers la grande action, vers le grand sacrifice.

Et cette colonne de feu et de fumée, si tragiquement apparue, il y a quelques heures, n'était-ce pas justement la colonne de feu qui montrait aux Juifs la route dans le désert ? Il pensa encore : « En aurai-je la force? » et la réponse fut une lueur illuminant son âme, comme si le soleil y eût soudain pénétré.

Il était élu !

Il était élu pour un sacrifice et des miracles inconnus, lui, Vassili Fiveisky, dont les plaintes insensées et sacrilèges avaient maudit la destinée.

Il était élu ! La terre pouvait s'entr'ouvrir sous ses pas, et l'enfer darder sur lui son œil rouge : il ne croirait pas à l'enfer. Car il était élu ! et d'ailleurs le sol n'était-il pas fermé sous ses pas?

Il s'arrêta et frappa la terre du pied ; la poule effrayée tendit le cou, inquiète, en gloussant pour rappeler ses petits ; l'un d'eux, qui picorait au loin, voulut la rejoindre ; il courait de toute la vitesse de ses petites pattes ; mais, en route, deux grandes mains osseuses et brûlantes le saisirent et l'enlevèrent.

Le père Vassili sourit doucement ; il avait fait au poussin un nid moelleux avec ses mains jointes, et le réchauffait de son haleine chaude et moite.

Il le pressa délicatement contre sa poitrine, et reprit sa promenade dans le sentier

désert. Le poussin, réchauffé par la tiédeur des mains, roula ses yeux un instant et s'endormit ; et le pope sourit encore.

— Voilà ! je n'aurais qu'à serrer un peu les mains et il mourrait. Et cependant il repose dans mes mains, sur ma poitrine, et dort en toute confiance. Et moi, ne suis-je pas dans la main de Dieu ?... et comment oserais-je ne pas croire à Sa miséricorde, quand celui-ci croit à ma bonté et à ma miséricorde humaines ?

Il rit d'un rire silencieux, qui découvrit ses dents noires et gâtées ; sur son visage âpre et hautain, le sourire finissait en des milliers de petites rides joyeuses, comme lorsqu'un rayon de soleil vient jouer sur l'eau sombre et profonde ; et, la tête baissée, il murmura humblement :

— Que Ta sainte volonté soit faite !

Des gens parurent dans le jardin : le diacre, sa femme, d'autres encore ; ils aperçurent le pope et se hâtèrent d'accourir avec des signes de tête amicaux ; mais, quand ils se furent approchés, ils ralentirent

le pas et s'arrêtèrent, stupéfaits, figés sur place, comme on s'arrête devant le feu, devant les eaux mugissantes, ou encore devant le regard tranquille et énigmatique d'un fou.

— Qu'avez-vous donc à me regarder ainsi? demanda le père Vassili avec étonnement.

Mais ils continuaient à le regarder sans rien dire ; l'homme qui se tenait devant eux était un inconnu, dont l'étrange allure les tenait à distance ; il était sombre et incompréhensible comme l'ombre d'un autre monde; sur son visage semé de rides claires, un sourire étincelait, comme lorsque le soleil vient jouer sur l'eau morne et profonde. Et dans ses grandes mains osseuses, il pressait tendrement un petit poussin jaune.

— Pourquoi me regarder ainsi? reprit le père Vassili, en souriant; suis-je donc un prodige?

IX

Il fut bientôt évident que le père Vassili s'efforçait de rompre au plus vite tout ce qui le rattachait au passé et aux soucis habituels de la vie.

Il s'entendit avec sa sœur qui habitait la ville, pour lui confier Nastia, et fit partir la jeune fille sans perdre un seul jour, tant il craignait que l'amour paternel ne se fortifiât dans son cœur au détriment de l'amour des autres hommes.

Il abandonna à la paroisse la jouissance de sa terre, et ne conserva pour son entretien qu'une somme minime, un « douaire », disait-il.

Vers le milieu d'octobre, le nouveau presbytère était bâti, mais on n'avait pu achever et recouvrir de sa toiture que la moitié du bâtiment; l'autre moitié, sans chevrons et sans plafond, avec ses fenêtres sans vitres et sans châssis, s'accrochait à la partie habitée, comme un squelette à un homme vivant, et, la nuit, elle avait un air abandonné et lugubre. Le père Vassili ne voulut pas faire les frais d'un mobilier complet, et n'acheta, pour les quatre chambres, que deux chaises rudimentaires, une table et des lits; sur les solives de sapin, les gouttelettes d'ambre de la résine n'avaient pas encore eu le temps de sécher.

La cuisinière, sourde et stupide, ne savait pas charger les poêles; aussi la chambre toujours pleine de fumée, donnait des maux de tête, et une sorte de brouillard d'un bleu noirâtre rampait constamment au niveau du plancher couvert de taches.

Il faisait froid; par les fortes gelées, les vitres se poudraient de givre au dedans, et ne laissaient plus filtrer dans la maison qu'un

demi-jour blanchâtre ; d'énormes blocs de glace s'étaient formés dès le commencement de l'hiver sur l'appui de la fenêtre, et, à mesure qu'ils fondaient, de longs ruisseaux d'eau glacée couraient sur le plancher.

Même les moujicks, pourtant peu douillets, lorsqu'ils venaient pour commander les messes, jetaient un regard de travers, confus et troublé, sur la misérable habitation du pope, et le diacre en colère, la qualifiait d' « abomination de la désolation. »

Quand le père Vassili entra pour la première fois dans sa nouvelle demeure, il marcha longtemps et joyeusement à travers les chambres froides et vides comme un hangar, et s'écria d'un ton enjoué :

— Cela va être fameux de vivre là-dedans tous les deux, n'est-ce pas, Vassia?...

L'idiot se lécha les lèvres et se mit à rire ; sa langue était effilée et longue comme celle d'un animal, et son rire se composait de sons uniformes qui semblaient bondir les uns à la suite des autres : « Ou ! Ou ! Ou ! »

Tout ce changement l'amusait et l'incitait

à rire ; mais bientôt il sentit le froid, la solitude et l'ennui de ce gîte désolé ; alors, il se mit en fureur, cria, se battit les joues à coups de poing ; il essaya de ramper sur le plancher, mais il tombait à chaque pas et se cognait maladroitement.

Parfois, il restait figé dans une sorte d'hébétement profond : la tête appuyée entre ses longs doigts minces, le bout pointu de sa langue effleurant les lèvres, il fixait devant lui un regard immobile et vide, sous ses petites paupières étroites de bête. Et alors, on avait l'impression qu'il n'était pas idiot du tout, qu'il avait des pensées à lui, très différentes de celles des autres hommes, et qu'il savait aussi des choses simples et mystérieuses que personne ne sait ; on ne pouvait s'empêcher de penser, en voyant son nez aplati aux narines retroussées, et sa nuque courte, raccordée tout d'une pièce avec le dos, comme chez les animaux, que, s'il lui poussait seulement des jambes fortes et rapides, il se sauverait dans les bois, pour y vivre d'une vie solitaire, pleine

des jeux cruels et de la sagesse obscure des forêts...

Et c'est ainsi, que seul à seul, aux côtés d'un être dément, assourdi parfois de son cri de bête impudente et mauvaise, le père Vassili vivait d'une vie mystique, celle de l'esprit qui a renoncé à la chair.

Il voulait se purifier, se préparer au grand acte et au grand sacrifice encore inconnus, et ses jours, comme ses nuits, n'étaient plus qu'une prière ininterrompue, qu'une immense effusion sans paroles.

Depuis la mort de la popadia, il s'était astreint à un jeûne sévère : il ne buvait plus de thé, ne mangeait plus ni viande ni poisson, et, les jours maigres, le mercredi et le vendredi, se nourrissait exclusivement de pain trempé dans de l'eau ; de plus, par une sorte d'inexplicable cruauté qui ressemblait à une vengeance, il avait imposé le même jeûne à l'idiot ; et ce dernier avait beau en souffrir, hurler comme une bête

affamée, griffer, pleurer même de grosses larmes courtes et rares, comme celles des chiens, il n'en obtenait pas un morceau de plus.

X

Les longs soirs d'hiver coulaient clairs et paisibles, dans la blanche prison des murs et du plafond de sapin.

De son ancienne vie, le père Vassili n'avait conservé que le goût de s'éclairer avec profusion ; il travaillait à la lueur d'une grande lampe à verre ventru dont la flamme blanche répandait sa tiède clarté dans toute la chambre.

Les vitres gelées, poudrées de givre où la vive lumière jetait des étincelles, étaient devenues comme des murailles opaques isolant le pope du reste du monde et de la nuit.

Car la nuit grise a étreint la maisonnette, de ses anneaux immenses ; elle l'étreint, cherche des ouvertures pour y passer sa griffe noire, et ne les trouve pas. Alors elle s'enrage, palpe les murailles de ses mains glacées, souffle du froid, soulève avec colère des nuées de flocons de neige, et les jette à toute volée contre les vitres, avec un crépitement sec.

— Le chasse-neige, murmure le père Vassili en prêtant l'oreille un instant ; puis il reprend sa lecture.

Penchant laborieusement sa grosse tête, l'idiot confectionne des paniers en carton collé ; le pinceau tremblote au bout de ses longs doigts, et chaque crissement des ciseaux résonne net et distinct dans la chambre vide.

Les paniers viennent mal ; ils sont informes et sales avec des morceaux de carton pleins de colle qui dépassent de tous les côtés.

Mais l'idiot ne s'en aperçoit pas et continue son travail.

Parfois il lève la tête, et fixe sur l'espace

éclairé de la chambre un regard immobile, sous les petites paupières étroites et bestiales.

Le bois sec craque soudain comme un coup de fusil ; le père Vassili tressaille et lève les yeux ; pendant un instant, il entrevoit les murailles nues et les fenêtres dépolies par le givre, et l'idiot figé sur place avec ses ciseaux dans les doigts. Tout cela ne fait que passer comme un éclair, et de nouveau se déroule devant ses yeux baissés le monde inaccessible et merveilleux, le monde de l'amour, de la tendre pitié, du sublime sacrifice...

— Papa, balbutie l'idiot.

Il ne sait encore ce mot que depuis peu de temps, et jette à son père des regards en dessous, irrités et inquiets. Mais le pope ne l'écoute pas, et l'inspiration illumine son visage ; il se perd dans les rêveries d'une lumineuse extase ; il croit, comme croyaient les martyrs qui s'en allaient au bûcher ainsi qu'à un lit de plaisir, et mouraient en glorifiant le Seigneur !

Il adore, d'un amour robuste et sans bornes, ce maître qui commande à la vie et à la mort, et ignore la tragique impuissance des amours humaines.

Joie! Joie! Joie!

— Papa! crie l'idiot à haute voix, papa!

Le pope l'entend et lève la tête; il entrevoit les murailles nues, le visage méchant et craintif de l'enfant ; il perçoit le gémissement de la tempête en délire, et son âme est inondée d'une angoisse ravie! L'acte va s'accomplir!... il s'accomplit!

— Quoi donc, Vassia?... pourquoi ne colles-tu pas? Colle!

— Papa!

— Qu'est-ce qui t'inquiète? le chasse-neige? Eh! bien oui, c'est le chasse-neige!...

Le père Vassili appuie son visage à la fenêtre, les yeux dans les yeux de la nuit grise, et regarde; et aussitôt, il murmure avec épouvante :

— Pourquoi Nikone, ne sonne-t-il pas? et si par hasard, quelqu'un s'était égaré

dans les champs! Attends, Vassia, je vais chez le chantre, je reviens tout de suite!

— Papa!

La porte claque et les bruits pénètrent — ils se glissent timides sur le seuil de la maison. — Personne! — La chambre est vide et claire; l'un après l'autre ils volent furtivement vers l'idiot, jettent un regard dans ses yeux de bête, murmurent entre eux, commencent à rire et à jouer. — Toujours plus gaïs, toujours plus vifs! ils se poursuivent, tombent, rebondissent, explorent la chambre voisine, — claire et vide la chambre. — Personne!

Soudain, le premier coup de cloche tombe lourdement et bouscule les petits sons épouvantés; le second retentit, déjà bref, comme étouffé: car le vent qui s'engouffre dans la gueule grande ouverte du clocher l'a saisi tout de suite au passage et l'étrangle.

— Me voilà, s'écrie le père Vassili tout pâle et tremblant de froid. Il souffle dans ses doigts gourds, se frotte les mains, et

voici que de nouveau, les pages bruissent doucement, et que tout s'efface : les murs dénudés, le masque repoussant de l'idiot, les sons monotones et sourds du clocher ; de nouveau son visage brûle d'une extase insensée : Joie ! joie ! joie !

— Papa ! crie encore l'idiot.

Sa tête se tourne d'une pièce, et ses pieds mignons et sans vie, dont les doigts recroquevillés et la plante délicate n'ont jamais reposé à terre, s'agitent faiblement comme pour courir.

— Allons ! tais-toi, et écoute ce que je vais te lire !

Le père Yassili reprend la page commencée et se met à lire d'une voix grave et sévère, comme on lit à l'église.

— ... « Et, comme il passait, il vit un homme aveugle de naissance...

Le pope lève la main et regarde son fils en pâlissant d'émotion.

— Tu comprends ? aveugle de naissance ! jamais il n'a vu le soleil, ni ses parents, ni les visages de ses amis, il est venu au monde,

et tout aussitôt les ténèbres l'ont enveloppé ! pauvre homme ! pauvre aveugle !

La voix du pope tremble de foi profonde et de pitié inassouvie ; il se tait et regarde longuement devant lui avec un vague sourire, comme s'il ne pouvait détacher sa pensée de ce pauvre homme qui n'a jamais vu le visage d'un ami et ne sait pas combien la miséricorde divine est proche de lui.

— Ainsi donc, écoute, mon fils. Ses disciples lui demandèrent : « Rabbi, qui a péché, pour qu'il naisse ainsi aveugle ? lui, ou ceux qui l'ont engendré ? » Et Jésus répondit : « Ni lui, ni ceux qui l'ont engendré ; mais cela est arrivé afin que la grâce de Dieu se manifestât en lui. »

La voix du pope s'affermit et résonne maintenant dans toute la chambre. Et l'ampleur de ses éclats alterne avec les murmures, les bruissements, les sifflements de la tempête, et les halètements brisés et vagabonds du clocher hors d'haleine.

L'idiot s'anime, la voix ardente du pope,

ses yeux brillants, le bruit, tout cela l'égaye, il se donne des claques retentissantes sur ses oreilles démesurées, il mugit de plaisir, et une salive épaisse coule sur son menton en ruisselets immondes.

— Papa !... papa !...

— Écoute, écoute !... « Il me faut accomplir les ordres de Celui qui m'envoie, tandis qu'il fait jour, car la nuit viendra, la nuit où personne ne peut rien accomplir... tandis que je suis sur la terre : car je suis la lumière du monde ! Dans les siècles des siècles ! Dans les siècles des siècles ! crie le pope d'une voix vibrante et solennelle.

« ...Je suis la lumière du monde ! et, ayant dit cela, il cracha à terre ; de son crachat, il fit une boue dont il oignit les paupières de l'aveugle et il lui dit : « Va, lave-toi dans le bain de Siloam (ce qui veut dire envoyé). » L'aveugle alla et se lava, et quand il revint, il voyait ! »

— Il voyait, Vassia ! il voyait ! cria le pope comme une menace.

Et se levant d'un bond il se mit à marcher

rapidement à travers la chambre. Puis il s'arrêta au milieu et s'exclama :

— Je crois ! Seigneur ! Je crois !

Tout était silencieux. Soudain un rire énorme et rebondissant rompit le silence, et vint frapper le pope par derrière. Il se retourna avec épouvante.

— Qu'est-ce que tu as? demanda-t-il en reculant involontairement.

L'idiot riait : une grimace insensée et mauvaise fendait jusqu'aux oreilles son masque immobile, et, par l'ouverture béante de sa bouche, jaillissait, irrésistible, un rire sautillant et vide : Hou ! Hou ! Hou ! Hou !

XI

C'était bientôt la Trinité, la fête joyeuse et ensoleillée du printemps, où l'on répand sur les chemins du sable fin, du sable d'or rouge. Les carrières profondes où, depuis longtemps, les paysans de Znamenskoié venaient chercher ce sable se trouvaient à deux verstes du village, au milieu de taillis encore jeunes, de bouleaux, de trembles et de chênes-nains.

On n'était encore qu'à la mi-juin, et déjà l'herbe montait à la ceinture d'un homme et recouvrait à demi la verdure vivace et somptueuse des arbrisseaux étalant partout leurs feuilles larges et humides.

Il y avait aussi beaucoup de fleurs, cette année, et les abeilles voletaient jusque dans le fond de la fosse aux murailles friables et sans cesse éboulées; et partout leur murmure ardent et continu se fondait avec les senteurs fraîches des plantes aromatiques.

Depuis plusieurs jours déjà, la nature et les hommes se recueillaient dans l'attente de l'orage; elle était partout, cette attente, dans l'atmosphère immobile et embrasée, dans les nuits étouffantes et sans rosée, dans la plainte du bétail épuisé qui tendait le cou en mugissant; et, malgré l'oppression de cette chaleur suffocante, les gens se sentaient à l'aise : une sorte d'inquiétude agitée les incitait au mouvement, aux causeries bruyantes et, à tout propos, aux rires sans cause.

Deux ouvriers travaillaient à la carrière : le chantre Nikone, pour le compte de l'église, et l'ouvrier du marguillier, Sémione Mossiaguine.

Ivan Porphiritch aimait, en ces jours de

fête, à répandre le sable avec profusion sur les pavés de sa cour et dans la rue, devant sa maison; Sémione lui en avait déjà ramené une pleine charrette depuis le matin, et, pour parfaire un second chargement, il enfournait avec ardeur les pelletées de sable fin et doré.

Tout le rendait joyeux, ce jour-là : le murmure des abeilles, les senteurs des plantes, le travail facile ; il jetait des coups d'œil narquois sur le vieux chantre morose qui raclait paresseusement la terre du bout de son râteau édenté, et le tournait en dérision.

— Hé, Nikone Ivanitch, frère, à quoi nous sert notre belle jeunesse, à nous deux?

— C'est bon, on verra cela plus tard... riposta le chantre avec une vague menace dans sa voix indolente, et la pipe qu'il mâchonnait vint heurter son menton hérissé de poils raides comme des soies.

— Prends garde, tu vas laisser tomber ton biberon, plaisanta encore Sémione.

Nikone ne répondit rien, et Sémione,

sans s'offenser, continua à bêcher joyeusement.

Depuis un mois qu'il travaillait chez le marguillier, il était devenu rond et luisant comme un concombre frais, et ce travail facile n'absorbait ni ses forces ni son attention ; il creusait le sable à grands coups de bêche rapide ; et la promptitude alerte avec laquelle il rassemblait les petits tas épars, faisait penser à la vivacité précise d'une poule en train de picorer.

Mais la fosse d'où l'on avait extrait du sable tous les jours précédents, était maintenant épuisée, et Sémione y cracha résolument.

— Allons, plus rien à faire ici, mais il y aurait peut-être quelque chose à gratter par là, fit-il en se dirigeant vers une anfractuosité assez basse, bariolée de tranches de terre rouges et verdâtres, qui s'ouvrait au bas de la fragile muraille de sable.

Le chantre regarda le trou, et pensa tout de suite : « Cela va s'ébouler », mais il ne dit rien. Sémione eut la même impression

sous forme d'un trouble confus, d'une sorte de nausée subtile et passagère, et s'arrêta.

— Crois-tu que cela va s'ébouler? demanda-t-il en se détournant.

— Et comment le saurais-je ? grogna le chantre d'un air mécontent.

Il y avait dans cette ouverture obscure et ovale, semblable à une bouche entr'ouverte, quelque chose de perfide et d'attentif, et Sémione hésitait encore ; mais en haut, un jeune chêne se penchait sur la fosse, et son feuillage frémissant et finement ciselé se dessinait si hardiment sur le ciel, et il venait de là des bouffées d'air si vif et si parfumé, qu'on en ressentait une irrésistible envie de tenter des choses joyeuses et hardies.

Donc, Sémione cracha dans ses mains et empoigna la bêche ; mais, au second coup qu'il donna, il y eut un faible craquement, et toute la muraille de sable, s'éboulant silencieusement, ensevelit l'ouvrier ; le jeune chêne, retenu seulement par ses racines, agita faiblement ses branches ; une motte de terre desséchée vint rouler jus-

qu'aux pieds de Nikone pâle d'effroi, et s'y arrêta, innocente et candide.

Deux heures après, on parvint à déterrer le cadavre de Sémione.

Sa bouche largement ouverte, aux dents blanches et comme égalisées à la lime, était pleine de sable jusqu'aux lèvres ; et partout, ce beau sable fin poudrait les sourcils blancs, la barbe et la chevelure de feu, tous les replis du visage et les yeux d'une poussière dorée.

Le fils de Mossiaguine, Sionka, était accouru avec les gens du village venus à cheval ; et parce que personne n'avait voulu le prendre en croupe, et qu'il avait dû trotter tout le long de la route derrière les cavaliers, on entendait maintenant sa respiration courte et haletante. Il s'était assis à l'écart sur une motte de terre, tandis qu'on déterrait le cadavre de son père, et ses yeux immobiles n'avaient pas quitté la montagne de sable qui fondait lentement...

Le corps du défunt fut transporté sur la charrette, et étendu sur le sable qu'il avait amassé quelques heures auparavant ; on le recouvrit d'une natte, et l'on reprit à pas lents le chemin de Znamenskoié, par la route forestière.

Derrière la charrette, les moujicks marchaient en silence ; ils s'étaient dispersés dans la forêt, et les rayons de soleil, pénétrant çà et là à travers le feuillage, incendiaient leurs chemises d'un feu pourpre.

Lorsque le convoi passa devant la maison à deux étages d'Ivan Porphyritch, le chantre proposa d'y déposer le corps.

« C'était son ouvrier ; c'est à lui de l'enterrer. »

Mais personne ne se montrait aux fenêtres, ni aux alentours, et le portail était fermé par un énorme verrou de fer ; longtemps les moujicks frappèrent la porte à coups redoublés du lourd marteau de bronze noirci ; puis ils tirèrent la sonnette, et l'on entendait son tintement sonore et impérieux résonner quelque part derrière un angle de la muraille.

Dans la cour les chiens aboyèrent, mais personne ne se montra.

A la fin, une vieille cuisinière parut ; le maître ordonnait de porter Mossiaguine à sa maisonnette, et faisait don de dix roubles pour l'enterrement, indépendamment des gages échus ; mais, tandis qu'elle s'expliquait avec la foule, Ivan Porphyritch, caché derrière un rideau, jetait sur le cortège funèbre des regards effarés et méchants, et chuchotait à l'oreille de sa femme :

— Souviens-toi de mes paroles : le pope me donnerait un million que je ne lui tendrais pas la main ; quand elle en devrait sécher sur place ! C'est un homme qui fait peur !

Et peut-être est-ce à ces paroles énigmatiques du marguillier, ou à son refus d'accueillir le défunt, ou à toute autre cause, qu'il faut attribuer les bruits sinistres et troublants qui se répandirent dans tout le village, et partout crépitèrent comme un feu caché.

On parlait de Sémione, de sa mort inat-

tendue, puis on pensait involontairement au pope, sans savoir pourquoi, ni ce qu'on avait à craindre de lui.

Quand le père Vassili s'en allait à la panikhide (1) pâle, épuisé par on ne sait quelle obscure songerie, mais cependant joyeux et souriant, les gens s'écartaient avec soin de son passage; et, longtemps après, ils se refusaient à franchir l'endroit, où semblaient flamber encore les traces invisibles de ses grands pieds lourds.

Ils évoquaient dans leurs lentes causeries l'incendie du presbytère, la mort de la popadia, la naissance de l'idiot; au travers des paroles simples et naïves, on sentait pointer les aiguillons acérés de la peur; parfois, une vieille femme se mettait à pleurer sans motif et s'en allait tout à coup; et les autres, après avoir longtemps suivi des yeux son échine secouée par les sanglots, se séparaient en silence et sans oser se regarder.

Les enfants, reflétant l'anxiété de leurs

(1) Service funèbre qu'on célèbre généralement dans la maison du défunt.

parents, se rassemblaient au crépuscule dans les enclos, derrière les étables ; ils se racontaient d'effrayantes histoires de cadavres, qui dilataient d'épouvante leurs grands yeux noirs ; et la rassurante colère de la voix bien connue avait beau les rappeler à la maison, ils ne se décidaient pas à sauter sur leurs pieds nus et à se précipiter à travers la brume menaçante.

Pendant les deux jours qui précédèrent l'enterrement, ils ne cessèrent de venir contempler le cadavre que la chaleur avait rapidement fait enfler et bleuir...

La nuit, une chaleur implacable émanait de la terre et pas une goutte d'eau ne venait rafraîchir les prairies à demi-consumées ; le ciel était pur, mais sombre ; les étoiles rares scintillaient d'un feu terne, et le crépitement sec et monotone des cigales dominait tous les autres bruits.

Lorsque, après la première panikhide du soir, le père Vassili sortit de la maisonnette

du défunt, il faisait déjà noir et pas une lumière ne brillait dans la rue endormie.

Et c'est à l'accentuation de l'angoisse qui l'oppressait maintenant, comme tous les autres habitants du village, plutôt qu'en entendant des pas derrière lui, qu'il devina tout à coup que quelqu'un le suivait. Il jeta un regard autour de lui : une haute silhouette sombre marchait à quelque distance en arrière, réglant évidemment son pas sur la démarche lente et mesurée du pope.

Le père Vassili s'arrêta : le mystérieux promeneur fit encore involontairement quelques pas ; puis il s'arrêta court, lui aussi.

— Qui est là ? demanda le pope.

L'homme ne répondit pas ; puis, soudain, il se retourna brusquement, s'éloigna rapidement, et se perdit bientôt dans la nuit.

La nuit suivante, le même fait se renouvela ; l'inconnu suivit le pope jusqu'à la grille de sa maison, et, à sa démarche, comme à sa haute stature trapue, le pope crut reconnaître le marguillier.

— Ivan Porphyritch, est-ce vous ? cria-t-il.

Mais l'homme resta muet et disparut. Seulement, tandis que le pope se déshabillait pour se mettre au lit, quelqu'un frappa doucement à la fenêtre ; le pope sortit, il n'y avait personne...

« Qu'a-t-il donc à rôder de la sorte, comme un mauvais esprit ? » pensa le père Vassili mécontent, en se mettant à genoux.

Mais, dans sa longue prière du soir il oublia bientôt le marguillier, et la nuit soucieuse étendue sur la terre ; il priait pour le mort, sa femme, ses enfants ; il implorait pour la terre et les hommes la grande miséricorde de Dieu ; et dans des profondeurs ensoleillées, le monde nouveau se dessinait confusément... le pope n'était plus à la terre !

Or, tandis qu'il priait, l'idiot se laissa glisser à bas de son lit, en agitant bruyamment ses jambes encore faibles, mais où la vie avait enfin pénétré.

Depuis le printemps, il commençait à se traîner çà et là, et, plus d'une fois, il était arrivé au pope de le trouver en rentrant, étendu sur le seuil, comme un chien cou-

ché devant la porte fermée de la maison.

Cette fois, il se dirigeait vers la fenêtre ouverte et s'avançait lentement, avec effort, en branlant la tête d'un air soucieux ; il se cramponna de ses mains fortes et tenaces à l'appui de la fenêtre, se hissa péniblement et plongea un regard morne et avide dans la nuit..., car il sentait venir quelque chose...

L'enterrement eut lieu le lundi de la Pentecôte; le jour s'était levé, sombre et menaçant ; sur la nature comme sur les hommes, pesait un trouble confus ; une brume de chaleur avait voilé le ciel depuis le matin, et l'herbe se fanait et se recroquevillait à vue d'œil, comme dans le voisinage d'un énorme brasier ; le ciel opaque était descendu tout près de terre ; son immensité d'un bleu trouble, sillonnée de veines fines et sanglantes, apparaissait comme une voûte de métal chaud et sonore aux changeants reflets de pourpre...

Le disque colossal du soleil embrasait l'atmosphère, et le plus étrange était de le

voir si brillant, alors que cependant les ombres des objets n'avaient pas de contours précis et immobiles, comme il arrive d'ordinaire aux jours ensoleillés.

C'était comme si un rideau, compact et pourtant invisible, se fût étendu devant le soleil et en eût absorbé les rayons.

Tandis que le père Vassili revêtait les ornements sacerdotaux, Ivan Porphyritch s'approcha de l'autel.

Au travers de la sueur et des plaques rougeâtres dont la chaleur avait marbré son visage, la frayeur avait mis une pâleur terreuse, et ses yeux gonflés par la fièvre flambaient étrangement ; ses cheveux peignés à la hâte et tout reluisants de kwass avaient séché par places et s'étaient collés en mèches éperdues ; il était visible que cet homme, bourrelé par une épouvante surnaturelle, n'avait pas dormi depuis plusieurs nuits ; dans son désarroi il avait perdu ses manières onctueuses, car il omit de demander au pope sa bénédiction, et même de le saluer.

— Qu'avez-vous donc, Ivan Porphyritch, êtes-vous souffrant? demanda le père Vassili en dégageant ses longs cheveux du col étroit de la chasuble; sa figure pâle comme la cire, malgré la chaleur, avait une expression concentrée.

Le marguillier essaya de sourire :

— Voilà... rien de grave à vrai dire... je voulais seulement vous parler... père Wassili.

— C'était vous, hier soir?

— C'était moi, et avant-hier aussi... pardonnez-moi... je n'avais pas l'intention...

Il respira profondément, et, tout à coup, laissant là ses politesses feintes, il cria son effroi :

— J'ai peur; moi qui ne craignais rien au monde... maintenant, j'ai peur!

— De quoi donc avez-vous peur? demanda le pope avec étonnement.

Ivan Porphyritch jeta par-dessus l'épaule du prêtre un regard inquiet, comme si là se cachait une chose effrayante et muette, et proféra d'une voix faible comme un soupir :

— J'ai peur de la mort !

Ils se regardèrent en silence.

— La mort !... elle est à nos portes !... une mort insensée, qui ne sait plus raisonner,... qui prend au hasard ! Ainsi, moi, excusez... est-ce que mes poules se permettent de trépasser sans raison? Si j'ordonne de leur faire couper le cou pour le « chtchi » (1), alors, qu'elles crèvent, c'est dans l'ordre..., mais autrement, qu'est-ce que cela veut dire...? Est-ce une façon de faire ?... Excusez-moi, je n'avais pas deviné tout de suite, mais maintenant... !

— Vous voulez parler de Sémione?

— Et de qui donc? de Sidor et d'Evstigniéi ?... et quant à toi... (le marguillier divaguait de fureur et d'effroi, et devenait grossier), et quant à toi..., laisse là ces pratiques..., il n'y a pas d'imbéciles ici; va-t'en, en tout bien tout honneur !... Va-t'en !

Il fit un signe de tête énergique dans la direction de la porte, et ajouta :

— Et vivement !

(1) Sorte de soupe aux choux.

— Qu'est-ce qui te prend? tu perds le sens?

— C'est encore une chose à savoir, qui de nous deux a perdu le sens... Qu'est-ce que tu as, à venir traîner ici tous les matins en répétant : « Je prie! je prie! » vociféra le marguillier d'une voix de prêche. Ce n'est pas ainsi qu'on prie! Souffre et endure, au lieu de crier : « Je prie. » Un imposteur, une canaille, voilà ce que tu es! Tu veux plier tout le monde à tes façons..., et c'est toi qui plies, en attendant... Où est Sémione, dis? où est Sémione? Le moujick que tu as fait périr! Où est Sémione? allons, parle!

Il se tourna brusquement vers le pope... pour entendre une voix brève et impérieuse laisser tomber ces mots :

— Eloigne-toi de l'autel, impie!

La face empourprée de colère, Ivan Porphyritch leva la tête, et resta figé sur place, la bouche ouverte; des yeux profonds le regardaient, des yeux noirs et sans fond comme l'eau d'un étang; une vie puissante se dégageait de ces yeux, une volonté im-

placable en jaillissait comme un glaive acéré.

Ivan Porphyritch en ressentit comme une brûlure ; il agita faiblement la main, et sortit précipitamment, en heurtant dans son trouble le linteau de la porte.

Et aux frissons qui lui parcouraient le dos, il sentait encore les yeux noirs et terribles rivés sur lui à travers la muraille de pierre.

XII

Ils entraient en silence, à pas comptés et timides, et se plaçaient au hasard ; car, malgré leur envie de s'agenouiller à la place accoutumée, il ne convenait pas, en ce jour de deuil et d'épouvante, de s'inquiéter de ses habitudes et de ses commodités.

Ils se mettaient à genoux, et longtemps ils ne pouvaient se résoudre à tourner la tête pour regarder autour d'eux ; la presse était déjà si grande qu'on respirait à peine, et pourtant, de nouveaux arrivants s'entassaient sans cesse aux dernières rangées, sans que le sentiment d'être ainsi serrés l'un contre

l'autre, coude à coude, pût calmer leur angoisse.

Des gens étaient venus des autres paroisses, des bourgs les plus lointains, attirés par des rumeurs ; ceux-là étaient plus hardis d'abord, et parlaient à voix haute ; mais bientôt ils se taisaient comme les autres, avec une sorte d'inquiétude irritée à se sentir garrottés peu à peu dans les mailles invisibles et pesantes de ce silence.

Par les hautes fenêtres ogivales ouvertes pour donner de l'air, regardait un ciel menaçant, d'un rouge cuivré ; dans la lueur ardente et lourde versée par ce ciel, les vieilles dorures de l'iconostase luisaient d'un éclat terne et fané.

Derrière l'une de ces fenêtres, on apercevait la verdure immobile et desséchée d'un jeune érable ; les yeux ne pouvaient se détacher de ses larges feuilles qui déjà pendaient, à demi-mortes ; car, dans le silence des choses, dans le jeu ironique de tous ces reflets dorés, cet arbre avait l'air d'un ami, d'un vieil ami sûr et réconfortant.

Mais, plus forte que les parfums habituels de l'église, plus précise et plus pénétrante que les aromes de l'encens et de la cire, l'odeur de la pourriture s'élevait, épouvantable et triomphante : le corps s'était décomposé rapidement à la chaleur, et l'on ne pouvait passer sans répulsion auprès de ce cercueil noir, empli de chair fondante et à demi-putréfiée ; et pourtant, à toucher ce cercueil, se tenaient immobiles la veuve et les trois enfants du défunt ; mais peut-être, bien que percevant cette odeur, ne voulaient-ils pas y croire, et craignaient-ils d'enterrer un vivant, comme il est fréquent chez ceux qu'une mort inattendue vient de priver d'un être très proche, très cher, et très nécessaire.

Quand la messe eut commencé, simple et solennelle comme à l'ordinaire, et que le diacre gras et parfumé eut balancé l'encensoir au-dessus des têtes inclinées, il y eut dans la foule un soupir de soulagement ; des hommes chuchotèrent bruyamment ; d'autres s'ébrouèrent librement et traînèrent pesam-

ment sur le plancher leurs pieds engourdis; le vieux diacre, qui toussotait et reniflait avant chaque phrase, chercha du regard les causeurs dans la foule, et les menaça de son doigt court et massif; quelques assistants, les plus près du portail, sortirent pour fumer une cigarette... Mais, tout en fumant, en parlant de leurs affaires, des semailles, de la sécheresse imminente, ils sursautaient tout à coup, pris d'une crainte subite : peut-être allait-il se passer quelque chose d'extraordinaire; alors, jetant en hâte leur cigarette à demi-consumée, ils rentraient dans l'église, et se frayaient un passage à travers la foule, qu'ils fendaient de leurs épaules comme d'un coin.

Dans le court intervalle qui sépare la messe du service funèbre, au moment où le père Vassili allait revêtir la chasuble de velours noir, le diacre s'approcha et lui dit avec un claquement de lèvres :

— Il faudrait tout de même de la glace; il sent vraiment trop fort, mais où la prendre,

cette glace? A mon avis, il serait bon d'en avoir une petite provision près de l'église pour ces occasions... dites-le donc au staroste!...

— Il sent? demanda le pope d'une voix sourde.

— Est-ce que vous ne vous en apercevez pas? Vous avez un nez pourtant. Moi, j'en suis tout simplement malade. Sans compter que par ce temps d'été, vous aurez beau fumer, l'odeur vous tiendra bien pendant une semaine. Voyez donc, même ma barbe qui sent!... Bon Dieu!...

Il mit sous le nez du pope la pointe grise de sa barbe, renifla et conclut avec mépris :

— Quel paroissien, vrai!

L'office funèbre commençait ; le vieux chantre se mit à réciter les psaumes.

Il avait assisté à la mort de celui qui, du fond de sa bière, épouvantait maintenant la foule; il voyait encore la motte de terre desséchée venant rouler à ses pieds, innocente

et candide, et le jeune chêne agitant faiblement son feuillage ciselé.

Aussi, dans sa vieille bouche édentée, les mots antiques, usés, déjà moribonds, prenaient une vie douloureuse et nouvelle.

— ... « En vérité, tous les soucis humains, la vie elle-même, n'est que songe et que vanité ; et c'est en vain que s'agitent les vivants de la terre, car, ainsi qu'il est dit dans l'Écriture, quand bien même nous aurions conquis le monde, il n'en faudrait pas moins aller à la tombe, où tous seront ensemble confondus, le roi comme le mendiant ! Et pour cela, ô Christ, ô Seigneur, donne le repos à Ton esclave apparu en ce jour devant Toi, ô Toi qui as aimé les hommes !... »

Dans l'église, pénétrait maintenant une obscurité bleuâtre ; les ténèbres se répandaient sur le jour, et tous les sentirent venir bien avant de les voir ; mais ceux-là seulement qui ne pouvaient détacher leurs regards des feuilles amies de l'érable virent un grand

nuage tout en lambeaux, d'un gris plombé, émerger derrière l'arbre, plonger dans l'église des yeux vides, et ramper lentement vers la croix.

La lecture des psaumes se poursuivait, et les vieilles paroles amères semblaient trembler maintenant entre les lèvres frémissantes du vieillard :

— « ...Où sont les imaginations du monde et ses passions éphémères ? Où sont l'or et l'argent, et la multitude des esclaves et les rumeurs de la gloire ? Tout cela n'est plus que poussière et que cendre ! »

A ce moment, tous remarquèrent l'obscurité croissante et se tournèrent vers les fenêtres.

Derrière l'érable, le ciel était tout noir ; les feuilles de l'arbre avaient pâli, et leur stupeur peureuse n'avait plus rien d'amical ni de réconfortant.

A l'autel, le père Vassili officiait avec calme, et la noirceur de son vêtement sacer-

dotal paraissait presque de la lumière, parmi les dorures ternes, les visages terreux et les fenêtres encombrées de ténèbres.

Pendant quelques minutes, il avait hésité.

Son pas s'était ralenti, et le cou tendu en avant, il avait jeté sur les assistants un regard étonné, déconcerté sans doute par l'aspect de cette foule muette entassée dans l'église, où il avait coutume de prier dans la solitude.

Mais bientôt il avait oublié la foule, il avait oublié qu'il officiait, et s'avançait distraitement vers l'autel; son âme s'était dédoublée; il attendait le mot, l'ordre, l'inspiration puissante et décisive, et rien ne venait...

— « ... Je pleure et je sanglote, quand je considère la mort, quand je contemple au fond du cercueil, désormais informe et hideuse, notre beauté créée à l'image de Dieu! O miracle, car ceci a lieu afin que s'accomplisse en nous le mystère; et c'est pourquoi, voués par avance à la pourriture, nous portons

en nous la mort. En vérité, Dieu l'a voulu ainsi!... »

Dans l'obscurité devenue plus dense, les cierges brûlaient d'une flamme claire, projetant sur les visages des reflets rougeâtres, et beaucoup furent frappés de ce passage rapide du jour à la nuit, alors qu'on n'était encore qu'au milieu de la journée.

Le père Vassili lui-même perçut vaguement les ténèbres; il se crut à l'aube d'un jour d'hiver, à la messe matinale, où, seul à seul avec Dieu, l'inspiration lui donnait des ailes, comme à l'oiseau, comme à la flèche, qui vole, infaillible, vers le but.

Et il frissonna, comme un aveugle qui ne voit pas encore, mais qui sait qu'il va recouvrer la vue à l'instant même; ses milliers de pensées effervescentes, de désirs inachevés, suspendirent leur cours tumultueux, se figèrent sur place... Il se sentit choir dans le vide sans fond d'une chute vertigineuse, — et, lorsque son cœur, un instant arrêté, se reprit à battre à coups sourds et profonds,

il le savait déjà : C'était elle ! l'exaltation décisive et suprême, plus forte que la vie et que la mort ! celle qui commande aux montagnes : « Allez ! » et les vieilles montagnes, irritées, commencent à se mouvoir ! Joie ! joie ! joie !

Il embrasse d'un coup d'œil le cercueil, l'église, la foule, et comprend !... il comprend tout ! il a cette intuition merveilleuse et spéciale aux rêves, cette divination qui fait pénétrer jusque dans la profondeur des choses, et s'évanouit sans retour aux premières lueurs du matin ! C'est elle ! La voici ! Joie ! joie ! joie !

Il éclate d'un rire enroué, entrevoit le visage effaré du diacre qui lève le doigt pour l'avertir ; il entrevoit les échines courbées de ceux qui ont entendu son rire et se faufilent vers la porte, comme des vers de terre... Il voit tout cela, et se pince les lèvres comme un écolier pris en faute.

— Je ne le ferai plus ! chuchote-t-il au diacre, mais une extase insensée jaillit comme

une flamme de tous les traits de son visage ; et soudain il sanglote, la face abîmée dans les mains.

— Des gouttes ! il faut prendre des gouttes, murmure à son oreille le diacre éperdu. Ah ! Seigneur, voilà qui tombe mal à propos ! Ecoutez, père Vassili !

Le pope l'entend, écarte légèrement les mains de son visage, et jette sur le diacre un regard oblique et furtif ; le diacre tressaille d'épouvante à ce regard...

Il s'éloigne de l'autel à grands pas sur la pointe du pied, vient donner du ventre contre la porte grillée, l'ouvre à tâtons et sort précipitamment.

— « ... Venez, et donnons le dernier baiser à celui qui n'est plus, ô mes frères, et remercions Dieu ! Il fut pauvre dès sa naissance, et dès sa naissance voué à la tombe, dans sa vie soucieuse et dans sa chair aux passions multiples. Là se trouve aujourd'hui sa famille, là sont aussi ses amis. Voici que nous allons nous séparer... »

Une poussée dans la foule ; une partie des fidèles se glisse furtivement vers la porte, sans échanger un mot avec ceux qui restent ; déjà l'on respire plus à l'aise dans l'église obscurcie ; près du cercueil, des gens s'assemblent en silence, font le signe de la croix, se penchent sur le mort et se relèvent avec une grimace de souffrance ; à son tour, la veuve dit adieu au défunt.

Elle croit maintenant à sa mort, elle perçoit l'affreuse odeur, mais ses yeux ne laissent point passer de larmes, et la plainte expire dans son gosier ; et ses enfants, les yeux fixes, la regardent en silence.

C'est à ce moment qu'on s'aperçut que le diacre fendait éperdument la foule, et que le père Vassili, debout maintenant près de l'ambon, s'était tourné vers la nef.

Et ceux qui le virent en cet instant, conservèrent pour la vie la tragique image gravée dans leur mémoire.

Il s'appuyait des deux mains sur la balustrade, avec une énergie telle que le bout de

ses doigts avait blanchi ; le cou tendu en avant, tout le buste penché par-dessus la grille, il se concentrait tout entier dans le regard monstrueux qu'il projetait vers la veuve et ses enfants ; il y avait, dans ce regard fulgurant, une joie insolente et hardie, qui semblait se repaître de leur immense douleur...

— « ... C'est l'heure de la séparation, mes frères, l'heure des pleurs et des sanglots !... Ainsi donc, venez, et donnez le dernier baiser à celui qui fut parmi nous, à celui qui va descendre dans la tombe, sous la terre et sous les pierres, à celui qui s'en va vers les ténèbres, habiter parmi les morts, loin de ses parents, loin de ses amis !... »

Alors, près de l'ambon, une voix s'éleva plaintive :

— Arrête, insensé ! ne vois-tu donc pas qu'il n'est point de mort ici ?...

Et l'acte s'accomplit, l'acte solennel et dément que tous attendaient avec tant d'effroi.

Le père Vassili rejeta derrière lui la porte

de la grille qui fit un cliquetis sonore, fendit la foule bariolée de la sombre splendeur de sa chasuble, et se dirigea vers la bière qui semblait l'attendre, noire et muette. Il s'arrêta, étendit la main d'un geste impérieux, et d'une voix précipitée, ordonna au cadavre :

— Lève-toi, te dis-je !

Des hurlements confus retentissent, des cris d'effroi mortel ; pris d'une terreur panique, les assistants se ruent vers la porte ; comme un troupeau en déroute, ils se cramponnent les uns aux autres, se menacent en grinçant des dents, s'écrasent avec des mugissements de rage, s'écoulent lentement, par saccades, comme l'eau qui sort d'une bouteille renversée... ; il ne reste plus maintenant que le chantre, qui, de stupeur, a laissé choir son livre, et la veuve avec ses enfants.

Un sourire lumineux éclaire les traits du père Vassili, un sourire plein d'indulgente pitié pour leur peur et pour leur incrédulité ;

et, tout resplendissant d'une foi immense, il s'écrie pour la deuxième fois, avec une solennité simple et royale :

— Lève-toi, te dis-je !

Mais le cadavre restait immobile et ses lèvres serrées gardaient, impassibles, leur éternel secret.

Le silence emplissait maintenant la nef ; des pas précipités résonnèrent sur les dalles ; la veuve s'enfuyait, suivie de ses enfants ; le vieux chantre, qui trottinait derrière elle, se retourna une dernière fois en arrivant à la porte et se tordit les mains.

« Cela est mieux ainsi ; il ne pouvait se lever en cet état, devant sa femme et ses enfants », se dit le père Vassili ; et, pour la troisième fois, d'une voix basse et sévère, cette fois, il prononce :

— Sémione ! lève-toi !

Il laisse doucement retomber la main et attend ; derrière la fenêtre, des pas font craquer le sable, et le son est si proche qu'il semble venir du cercueil. Le père Vassili attend. Les pas se rapprochent, passent la

fenêtre, leur bruit s'éteint ; un long et douloureux soupir rompt le silence... Qui donc a soupiré ? Il se penche sur la bière, épie dans le visage enflé et difforme les premiers tressaillements de la vie, ordonne impatiemment aux yeux : « Mais ouvrez-vous donc ! » se penche plus près, plus près encore, les mains crispées sur les bords coupants du cercueil, effleure presque les lèvres bleuies, y souffle la chaude haleine de la vie... ; et voici que le cadavre, irrité dans son repos, lui souffle en pleine face l'haleine froide et empestée de la mort !

Le pope se tait maintenant, et, l'espace d'une seconde, il voit, il comprend tout. Il sent l'odeur de mort ; il s'aperçoit que le peuple épouvanté a déserté l'église, qu'il y est maintenant seul à seul avec le cadavre... Un souvenir d'autrefois, un souvenir effacé, lointain, traverse sa mémoire : c'était au printemps, un rire jaillissant dans la campagne et vite éteint... ; et puis cette tourmente d'hiver et le son des cloches dans la tempête... et le masque immobile de l'idiot !

De nouveau tout s'efface ; ses yeux éteints s'allument d'un feu errant et glacial, le sentiment de sa force inonde tout son corps, ses muscles d'acier ; et, doucement, doucement, comme s'il craignait de réveiller quelqu'un, il demande :

— Seigneur, Tu veux donc me tromper ?

Les yeux baissés, il attend une réponse ; puis il reprend toujours à voix basse, avec une intense expression de menace, la menace puissante et calme de l'orage, qui, déjà maître de toute la nature, s'attarde encore, et joue avec une grâce souveraine, à balancer dans l'air quelque plume d'oiseau :

— Alors, pourquoi ai-je cru ? Pourquoi m'as-Tu donné l'amour des hommes et la pitié, si c'était pour Te jouer de moi ?... Et pourquoi donc T'ai-je donné ma vie ? J'étais Ton esclave enchaîné, Ta chose, je n'avais plus une pensée à moi, pas un amour, pas un soupir ! je n'étais que par Toi ! je n'étais que pour Toi ! pour Toi seul ! Allons ! parais maintenant, j'attends !

Et, le visage empreint d'une soumission hautaine, il attend. Dans l'obscurité, les cierges font des trous immobiles, et l'orage qui s'éloigne chante encore dans le lointain.

— Alors, Tu ne veux pas? demande-t-il toujours, humblement, à voix basse.

Et tout à coup, les yeux hors de la tête, dans un transport de rage qui donne à ses traits l'expression de terrifiante sincérité spéciale aux fous et aux gens endormis, il éclate en invectives passionnées. Et l'explosion de ses cris couvre la menace du silence, étouffe les derniers soubresauts d'une âme humaine à l'agonie...

— Tu le dois! rends-lui la vie! Prends-la aux autres, mais rends-lui la vie! je T'en supplie!

Il se tourne vers le cadavre morne et décomposé; avec colère, avec mépris, il l'interpelle :

— Et toi, prie-Le donc, prie-Le!

Et, dans son délire sacrilège, il s'écrie encore :

— Ton paradis, il n'en a pas besoin! Voici

ses enfants ! ils appellent leur père... et lui Te dira : « Ote de mon front la couronne céleste, car, là-bas, on couvre de cendre et de boue la tête de mes enfants. » Il Te le dira ! il Te le dit !

Puis, secouant avec fureur la masse pesante du cercueil :

— Et toi, vas-tu parler à la fin, chair maudite !

Il plonge dans la bière des yeux étincelants et se rejette en arrière, muet d'effroi, les mains tendues en avant pour se défendre ; le cadavre n'est plus dans la bière... ; à sa place..., voici l'idiot ! de ses doigts crochus, il se cramponne aux bords du cercueil..., il a soulevé à demi sa tête monstrueuse, et jette sur le pope un regard oblique du coin de ses petits yeux clignotants ; autour de ses narines retroussées, de sa grande bouche aux lèvres serrées, un rire muet commence à déferler ; et tout son corps hideux, où l'éternelle mort embrasse l'éternelle vie, se hisse lentement, hors du cercueil... !

— Arrière, crie le père Vassili, et sous ses

cheveux dressés, sa tête lui semble devenue énorme. Arrière !

Voici de nouveau le cadavre immobile... Non ! c'est encore l'idiot ! En une sorte de jonglerie prodigieuse, la masse putréfiée semble se dédoubler et souffler l'épouvante. Fou de colère, le pope glapit :

— Tu veux m'effrayer ! Alors, tiens !

Mais le reste meurt sur ses lèvres. La face de l'idiot s'embrase tout à coup d'une lumière aveuglante et se fend jusqu'aux oreilles, d'un rire prodigieux ; il éclate, ce rire, il roule dans l'église comme un fracas de tonnerre, il broie les voûtes de granit, fait voler les pierres, enveloppe le prêtre d'une sorte de mugissement continu...

Le père Vassili rouvre ses yeux aveuglés et lève la tête : tout tombe ; lentement et pesamment, les murailles s'inclinent et se rapprochent, les voûtes s'effondrent, la haute coupole s'affaisse sans bruit, les dalles se creusent et s'agitent, la terre tressaille jusque dans ses fondements, le monde s'écroule, tout tombe !...

Il jette un hurlement sauvage et se rue vers la porte... ; il ne la trouve pas et la cherche à tâtons, se heurte çà et là aux murailles, aux angles tranchants du granit... ; une porte s'ouvre brusquement sous son élan forcené, il roule sur les dalles, se relève joyeux et s'élance ; des mains tremblantes et tenaces l'agrippent au passage et le retiennent, il se débat avec des cris perçants, dégage un de ses bras, frappe d'un poing dur et pesant comme du fer la face du chantre qui tente de l'arrêter, pousse le corps du pied, et bondit hors de l'église...

Le ciel est inondé de feu. De grands nuages noirs, déchirés, tourbillonnent dans les airs, et leur immensité sans bornes s'abat sur la terre ébranlée... ; le monde s'écroule !... Un rire de tonnerre, des craquements formidables, des cris de joie sauvage jaillissent sans interruption de ce chaos de feu. A l'occident, une bande de ciel bleuit encore à l'horizon, et c'est vers elle que se rue le père Vassili, hors d'haleine...

Ses jambes s'embarrassent dans sa longue soutane, il trébuche, roule à terre, se relève sanglant et terrible, recommence à courir.

La rue est déserte, comme si c'était la nuit ; aux maisons, aux fenêtres, personne !...

« Tout le monde est mort ! »

Comme un éclair, cette pensée traverse le cerveau du fou ; au-dessus de lui, un grand nuage, noir comme la fumée, projette en avant trois longs bras semblables à des griffes crochues ; derrière, un bruissement confus et menaçant le poursuit...

Bien loin, devant lui, sur la route, un moujick et des femmes, dans une télègue, s'en retournent de Znamenskoié ; ils voient un grand homme noir courir vers eux à toutes jambes, s'arrêtent un instant, puis, reconnaissant le pope, ils fouettent le cheval, qui part au galop. La télègue bondit à chaque ornière, se renverse à demi, mais les trois paysans, muets et penchés en avant, talonnés par l'épouvante, ne cessent de fouetter le cheval éperdument, et s'en vont au galop...

Le père Vassili tomba à trois verstes du village, au beau milieu de la grand'route. Il tomba la face contre terre, et son visage osseux s'imprima dans la poussière grisâtre du chemin, pétrie par les roues des chars, broyée par le piétinement des hommes et des animaux...

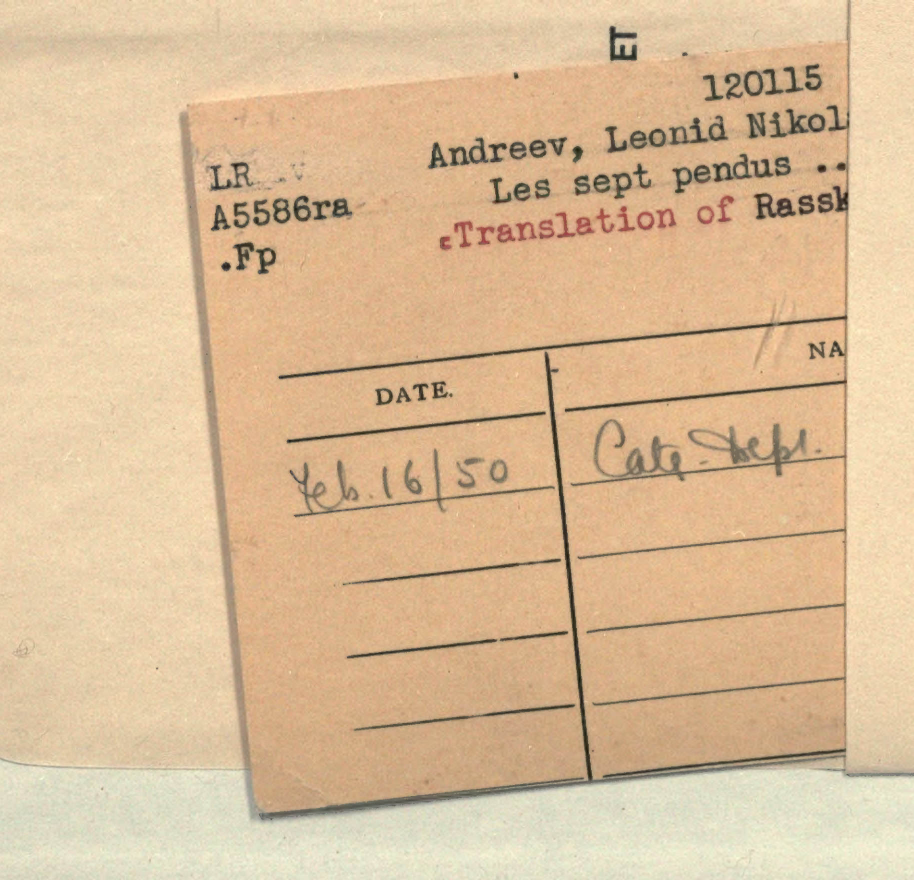
Le corps avait conservé, dans sa posture, l'élan désespéré de la dernière course : les mains blanches et inertes étendues en avant, l'une des jambes repliée sous le corps, l'autre que chausse une vieille botte éculée, rejetée en arrière, toute droite et raidie par l'effort.

Même dans l'éternel repos de la mort, le père Vassili semblait courir encore...

TABLE

E. GREVIN. — IMPRIMERIE DE LAGNY




120115
LR
A5586ra
.Fp
Andreev, Leonid Nikol
Les sept pendus ..
Translation of Rassk
DATE.
NA
Feb. 16/50
Cata. Dept.

